



**Virginia Woolf**  
**Une chambre à soi**

bibliothèques

**10**  

---

**18**

**VIRGINIA WOOLF**

# **UNE CHAMBRE À SOI**

Traduit de l'anglais  
par Clara MALRAUX

10/18

« Bibliothèques 10/18 »

-----  
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :  
*A Room of One's Own*

Avec l'aimable autorisation de The Hogarth Press Ltd.

© Éditions Denoël, 1977, 1992  
pour la traduction française.

ISBN 978-2-264-03360-4



## *Sur l'auteur*

Romancière et essayiste, Virginia Woolf est née à Londres le 25 janvier 1882. Fille d'un des titans malheureux du victorianisme – Sir Leslie Stephen –, elle côtoie dès l'enfance la fleur de l'intelligentsia mondiale et devient l'égérie redoutée du groupe de Bloomsbury. En 1912, Virginia épouse Leonard Woolf et, en 1917, ils fondent une maison d'édition, la Hogarth Press, qui fera découvrir Katherine Mansfield, T. S. Eliot, Freud, des romanciers français et russes... L'histoire de la vie de Virginia Woolf est indissociable de celle de ses œuvres. En vingt-six ans d'écriture, elle publie des romans – *La Traversée des apparences*, *Nuit et Jour*, *La Chambre de Jacob*, *Mrs. Dalloway*, *La Promenade au phare* –, des essais – *Le Lecteur ordinaire*, *Une chambre à soi* – et de nombreuses nouvelles. Victime de dépression chronique, elle met fin à ses jours le 28 mars 1941. Elle laisse un nombre considérable d'essais inédits, une correspondance et un *Journal*, qui paraît après sa mort à l'initiative de son mari.

## *Chapitre premier*

Je sais, vous m'avez demandé de parler des femmes et du roman. Quel rapport, allez-vous me dire, existe-t-il entre ce sujet et une « chambre à soi » ? Je vais tenter de vous l'indiquer. Après avoir accepté de vous parler, je suis allée m'asseoir au bord d'une rivière et je me suis interrogée sur le contenu des mots « roman » et « femme » ainsi rapprochés l'un de l'autre. Ce que l'on attendait de moi était-ce seulement un hommage à des écrivains femmes illustres, Jane Austen, les sœurs Brontë, George Eliot ? À y regarder de plus près, cette association « femme » et « roman » me parut moins simple. Peut-être me faudrait-il parler des femmes et de ce qui les caractérise, ou des femmes et des romans qu'elles écrivent, ou des romans qui traitent de la femme, ou encore, pensant que ces trois possibilités sont intimement liées, votre désir est-il que je les envisage dans leur entrelacement ?

Certes, ce serait là la façon la plus intéressante d'aborder notre sujet ; mais elle présente un triste inconvénient : celui de rendre toute conclusion impossible et de ne pas permettre à mes auditeurs, après une heure d'entretien, d'emporter, ainsi qu'il convient, soigneusement dissimulée dans leur carnet de notes une pépite de vérité qui reposera toujours sur leur cheminée. Dans ces conditions, je préfère me contenter de vous donner mon avis sur un point de détail : il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction. Voilà qui ne résout ni le grand problème de la nature féminine, ni celui de la vraie nature de la fiction romanesque. J'ai donc failli à mon devoir : le problème « les femmes et le roman » reste quant à moi irrésolu.

Mais, en guise de dédommagement, je vais tenter de vous montrer comment je suis parvenue à mon opinion concernant la chambre et l'argent. Je vais développer, aussi explicitement que possible, l'enchaînement d'idées qui a abouti à ma conviction. Peut-être, quand je vous aurai dévoilé les idées et les préjugés cachés derrière mon affirmation, découvrirez-vous qu'ils ne sont pas sans quelques rapports avec les femmes et avec la fiction romanesque. Quoi qu'il en soit, quand un sujet se prête à de nombreuses

controverses – ce qui est le cas pour tout ce qui, d’une façon ou d’une autre, a trait au « sexe » – on ne peut espérer dire la vérité et on doit se contenter d’indiquer le chemin suivi pour parvenir à l’opinion qu’on soutient. Il faut se borner à donner à des auditeurs qui tiendront compte des limites, des préjugés, des particularités de la conférencière, l’occasion de tirer leurs propres conclusions. Il y a des chances pour qu’ici la fiction contienne plus de vérité que la simple réalité. C’est pourquoi je vous propose, usant de toutes les libertés et de toutes les licences permises à une romancière, de vous raconter l’histoire des deux jours qui précédèrent ma venue ici – de vous raconter comment, ployant sous le poids du sujet dont vous aviez chargé mes épaules, je l’ai médité, entretissé aux gestes de ma vie quotidienne, puis rejeté. Je n’ai pas besoin de vous préciser que ce que je vais décrire n’a jamais existé. Oxbridge<sup>1</sup> est une invention, et aussi Fernham. « Je » n’est qu’un terme commode qui désigne un être dépourvu de toute réalité. Des mensonges jailliront de ma bouche, auxquels il se peut qu’un atome de vérité soit mêlé. C’est à vous de découvrir cette vérité et de décider s’il vaut la peine d’en conserver quelque parcelle. Sinon, vous jetterez le tout dans la corbeille à papier et n’y songerez plus.

Perdue dans mes pensées, j’étais assise (appelez-moi Mary Beton, Mary Seton, Mary Carmichaël ou de tout autre nom qui vous plaira, cela n’a pas d’importance). J’étais donc assise sur les berges d’une rivière par une belle journée d’octobre, voilà une ou deux semaines. Le poids dont je vous ai parlé – la femme et le roman, la nécessité d’arriver à me faire une opinion sur un sujet qui suscite tant de préjugés et de passions – m’accablait. À ma droite et à ma gauche brillaient de vagues massifs doré et rouge. Sur l’autre rive des saules, chevelure éparse, continuaient de se lamenter. La rivière reflétait ce qui lui plaisait du ciel et du pont et de l’arbre flamboyant. Et, quand le jeune étudiant eut passé avec son canot à travers ces reflets, ceux-ci se reformèrent comme s’il n’avait jamais existé. J’aurais pu rester, assise là, une journée entière, perdue dans mes pensées, dans ma méditation pour appeler la chose d’un nom plus imposant qu’elle ne mérite. J’étais comme un pêcheur qui, ayant jeté sa ligne dans une rivière, verrait cette ligne osciller parmi les reflets et les herbes, émerger ou s’enfoncer au gré de l’eau jusqu’au moment où – vous connaissez le petit déclic – une idée s’accrocherait soudain à l’hameçon : alors commenceront les précautions pour la haler, la

retirer de l'eau. Hélas, posée sur l'herbe, comme elle paraît petite et insignifiante mon idée à moi. Elle est de ces poissons qu'un bon pêcheur remet à l'eau pour qu'ils grandissent et vaillent un jour la peine d'être cuits et mangés. Je ne veux pas vous ennuyer en m'attardant sur cette petite pensée : si vous y regardez de près, vous la retrouverez de vous-même au cours de ce qui suivra.

Mais si petite qu'elle fût, elle avait cependant, cette pensée, la mystérieuse propriété de toutes celles de son espèce. Replacée dans l'esprit, elle se révéla excitante et importante. Elle s'élança, s'enfonça, se précipita de-ci, de-là, suscitant un tel remous, une telle agitation intellectuelle qu'il me fut impossible de rester assise.

Je me retrouvai donc en train de marcher d'un pas rapide sur l'herbe d'une pelouse. À l'instant même une forme humaine se dressa devant moi pour me barrer le chemin. Tout d'abord, je ne compris pas que les gestes de cet objet étrange, en jaquette et chemise empesée, étaient dirigés contre moi. Le visage de cet objet exprimait l'horreur et l'indignation. L'instinct plutôt que la raison me vint en aide : l'homme était un appariteur, j'étais une femme. D'un côté il y avait du gazon, de l'autre il y avait une allée. Seuls les professeurs et les étudiants étaient admis sur le gazon ; le gravier m'était destiné. Ces pensées naquirent en une seconde. Tandis que je regagnais l'allée, les bras de l'appariteur retombèrent, son visage recouvra son calme coutumier et, bien qu'il soit plus agréable de marcher sur du gazon que sur du gravier, l'aventure en fin de compte n'était pas tragique. Je ne pouvais porter contre les professeurs et les étudiants de cette université indéterminée qu'une seule accusation : celle d'avoir, pour protéger leur gazon tondu depuis trois cents ans, fait fuir mon poisson.

Je ne parvenais plus à me rappeler l'idée qui m'avait poussée à mon audacieuse transgression. L'esprit de paix descendait du ciel comme un nuage – car si l'esprit de paix demeure en quelque lieu, c'est bien dans les cours et quadrilatères d'Oxbridge par une belle matinée d'octobre. Tandis que j'errais à travers les bâtiments de l'université, au-delà des halls vétustes, j'eus l'impression que le temps présent perdait de sa rudesse : mon corps semblait enfermé dans une merveilleuse chambre de verre où nul bruit ne pouvait pénétrer, et mon esprit, délivré de tout contact avec les faits – à moins de violer de nouveau le gazon ! – libre de s'arrêter à telle ou

telle méditation, était en harmonie avec l'instant. Comme par hasard, le souvenir fortuit d'une tentative de retour à Oxbridge pour les grandes vacances me fit penser à Charles Lamb. À vrai dire de tous les morts (je vous livre mes pensées comme elles me vinrent) Lamb est un des plus sympathiques ; c'est quelqu'un à qui on eût aimé dire : « Racontez-moi comment vous avez écrit vos essais ? », car ces essais, pensais-je, à cause des fougueux éclats d'imagination, éclairs éclatants de génie qui les traversent et les laissent comme tavelés et imparfaits, mais étoilés de poésie, sont supérieurs à ceux de Max Beerbohm, malgré la perfection de ces derniers. Lamb vint donc à Oxbridge, il y a cent ans environ. Il y écrivit certainement un essai – dont le nom m'échappe – concernant le manuscrit d'un poème de Milton qu'il y découvrit. Peut-être s'agissait-il de *Lycidas*, et Lamb dit à quel point l'indignait la pensée que le moindre mot de *Lycidas* eût pu être différent de ce qu'il est. Imaginer Milton en train de changer les mots de ce poème lui semblait une sorte de sacrilège. Tout cela me conduisit à me remémorer, dans la mesure du possible, *Lycidas*, et je m'amusai à deviner quel mot Milton aurait pu changer et pourquoi il l'aurait fait. Je me souvins alors que le manuscrit consulté par Lamb ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres de moi, si bien qu'il m'était possible de suivre les traces des pas de Lamb à travers ce quadrilatère jusqu'à la fameuse bibliothèque où l'on conserve le trésor en question. Tandis que je passais à l'exécution de mon projet, je me souvins que, dans cette fameuse bibliothèque, le manuscrit d'*Esmond* de Thackeray se trouvait lui aussi. Les critiques disent souvent que *Esmond* est le plus parfait des romans de Thackeray. Mais l'affectation de son style, imitation de celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, cause, pour autant que je me souviens, un certain malaise – à moins que ce style « XVIII<sup>e</sup> siècle » ne soit naturel à Thackeray, chose qu'on pourrait constater en consultant le manuscrit et en vérifiant si les modifications apportées l'ont été au profit du style ou du sens. Mais il faudrait alors préciser ce qu'est le style et ce qu'est le sens, question qui... mais me voilà bel et bien devant la porte qui mène à la bibliothèque. J'ai dû la pousser, cette porte, car à l'instant même surgit, tel un ange gardien qui me barrerait le chemin en agitant sa robe noire au lieu d'ailes blanches, un monsieur à l'air aimable et un peu désinvolte, aux cheveux d'argent. Tout en me faisant signe de reculer, il exprime à voix basse

son regret de ce que les dames ne soient admises à la bibliothèque qu'accompagnées d'un professeur de l'université, ou pourvues d'une lettre de recommandation.

Avoir été maudite par une femme, la chose est sans importance pour une bibliothèque de grande réputation. Vénérable et calme, ses trésors bien abrités dans son sein, elle dort béatement et, en ce qui me concerne, continuera de le faire éternellement. Jamais je ne réveillerai ses échos, jamais je ne redemanderai son hospitalité, j'en fis le serment alors que, tout irritée, je descendais son escalier. Cependant, il me restait une heure avant de déjeuner – et que pouvais-je bien faire ? Flâner dans les prés ? M'asseoir au bord de la rivière ? Certes, cette matinée d'automne était délicieuse. Les feuilles tombaient au sol en un tournoiement rouge. Je pouvais aisément faire ceci ou cela. Mais des sons musicaux vinrent frapper mes oreilles. On devait célébrer quelque office ou quelque cérémonie commémorative. L'orgue gémissait avec magnificence tandis que j'avais. Jusqu'à l'affliction chrétienne qui, dans cet air serein, résonnait plutôt comme un vague souvenir d'affliction que comme l'affliction elle-même, jusqu'aux lamentations du vieil orgue qui semblaient enveloppées de paix. Même si j'en avais eu le droit, je n'aurais eu aucun désir d'entrer dans cette chapelle ; mais aurais-je eu cette envie, le bedeau m'eût peut-être arrêtée, me demandant mon certificat de baptême ou une lettre de recommandation du doyen. Mais l'extérieur de ces magnifiques bâtiments est souvent aussi beau que leur intérieur. Ajoutez qu'il était assez amusant de regarder les membres de l'assemblée se réunir, entrer et sortir, s'affairer à la porte de la chapelle telles des abeilles devant une ruche. Beaucoup d'entre eux portaient la toque et la robe ; quelques-uns avaient des touffes de fourrure sur les épaules, d'autres étaient poussés dans des fauteuils roulants ; d'autres encore, bien qu'à peine d'âge moyen, à force d'être pliés et écrasés, affectaient des formes si singulières qu'on ne pouvait s'empêcher de penser à ces écrevisses et à ces crabes géants qui, dans un aquarium, se soulèvent avec difficulté pour cheminer sur le sable. Tandis que je m'appuyais contre le mur, l'université ressemblait vraiment à un musée où l'on conserve des spécimens rares qui seraient vite ridicules s'il leur fallait se lancer dans la lutte pour la vie sur le pavé du Strand. De vieilles histoires concernant de vieux doyens et de vieux professeurs me revinrent à l'esprit, mais avant que j'eusse trouvé le courage de siffler – on disait,

dans le temps, qu'au son du sifflet le vieux professeur X... prenait immédiatement le galop –, la vénérable congrégation était dans la chapelle. L'extérieur de la chapelle est ancien. Comme vous le savez, ses dômes et ses faîtes élevés – illuminés la nuit et visibles alors à une distance de plusieurs milles au-delà des collines – ressemblent à un voilier qui naviguerait toujours et n'arriverait jamais.

Jadis, sans doute, ce quadrilatère couvert de pelouses lisses, de bâtiments massifs et d'une chapelle, était un marécage où l'herbe ondulait, où les porcs fouillaient le sol de leur groin. Des attelages de chevaux et de bœufs, pensais-je, ont dû amener, dans des charrettes, des pierres provenant de comtés lointains puis, en un interminable effort, ces masses grises qui m'abritaient alors de leur ombre, furent posées comme il le fallait les unes au-dessus des autres, puis les peintres apportèrent des vitraux et des fenêtres, et les maçons s'affairèrent pendant des siècles sur ce toit avec du mastic et du ciment, des bêches et des truelles.

Tous les samedis, quelqu'un avait dû vider dans leurs mains anciennes l'or ou l'argent d'une bourse de cuir, car ces hommes, sans doute, buvaient de la bière et jouaient aux quilles le soir. Un flot ininterrompu d'or et d'argent, pensais-je, avait dû couler dans ces cours pour que des pierres y parvinssent et que des maçons y travaillassent à niveler, à creuser des rigoles et à drainer. Mais cette époque était l'âge de la foi et l'argent fut versé en abondance pour qu'on posât ces pierres sur des fondations profondes, puis les murs une fois élevés, les rois, les reines et les grands seigneurs, prélevant de l'argent sur leurs cassettes, versèrent d'immenses sommes pour s'assurer qu'on chanterait des hymnes en ces lieux et qu'on y instruirait des étudiants. On octroya des terres, on paya des dîmes et quand fut passé l'âge de la foi et que vint l'âge de la raison, le même flot d'or et d'argent continua de déferler. On fonda des chaires ; on dota des maîtrises de conférences ; les flots d'or et d'argent ne provenaient plus alors des cassettes royales mais des coffres de négociants et d'industriels, d'hommes qui avaient édifié – disons leur fortune – sur l'industrie et restituaient, par testament, une part généreuse de cette fortune pour doter de plus de chaires, de plus de maîtrises, de plus de fondations, l'université où ils avaient appris leur métier. D'où, bibliothèques et laboratoires ; d'où, observatoires ; d'où, matériel magnifique, composé d'instruments coûteux et

déliçats rangés maintenant derrière des vitrines, à l'endroit même où, quelques siècles plus tôt, l'herbe ondulait et les porcs fouillaient le sol de leur groin.

Certes, lors de ma flânerie dans cette cour, les fondations d'or et d'argent me semblèrent profondes ; le dallage me parut solidement posé sur les herbes sauvages.

Des hommes portant des plateaux sur la tête s'affairaient d'escalier en escalier. Des fleurs éclatantes s'épanouissaient dans des caisses placées aux fenêtres. De l'intérieur des chambres me parvenaient les sons d'un phonographe. Impossible de ne pas réfléchir – mais ma réflexion fut coupée net. L'horloge sonna. Il était temps de rebrousser chemin pour aller déjeuner.

Les romanciers veulent nous faire croire – il est curieux de le constater – que des mots spirituels prononcés au cours de déjeuners ou des gestes pleins de sagesse qui furent accomplis alors, rendent certains repas mémorables ; mais ces romanciers parlent rarement de ce qu'on mangea alors. C'est une convention romanesque de ne point mentionner la soupe et le saumon et les canetons, comme si la soupe et le saumon et le caneton n'étaient d'aucune importance, comme si personne n'avait jamais fumé un cigare ou bu un verre de vin. Je veux prendre ici la liberté de braver les conventions et vous dirai que le déjeuner, en cette occurrence, commença par des soles plongées dans un plat profond, sur lesquelles le cuisinier de l'université avait répandu une couche de crème du plus beau blanc, mais marquée çà et là de plaques sombres comme les taches des flancs d'un chevreuil. Puis vinrent les perdreaux. Mais si ce mot évoque pour vous une paire d'oiseaux bruns, sans plumes, sur un plat, vous vous trompez. Ces perdreaux variés et nombreux vinrent avec leur cortège de sauces et de salades, les piquantes et les douces, dans l'ordre prescrit ; les pommes de terre qui les accompagnaient étaient aussi minces que des pièces de monnaie, mais moins dures, les choux de Bruxelles, foliacés comme des boutons de rose, mais plus succulents. Et à peine eut-on expédié le rôti et son cortège qu'un silencieux serviteur, l'appariteur en personne dans une incarnation plus douce, posa devant nous, entourée de serviettes, une préparation qui émergea toute sucrée des flots. Qualifier cette apparition de « pudding » et l'apparenter ainsi à du riz et à du tapioca serait lui faire offense. Pendant ce temps, les verres se

coloraient de jaune puis de rouge, et se remplissaient et se vidaient. C'est ainsi que s'allumait en moi, à mi-chemin de l'épine dorsale, lieu où siège l'âme, non pas cette dure petite lumière électrique que nous appelons éclat quand elle joue allégrement sur nos lèvres, mais cette lueur plus profonde, subtile et souterraine qui est la riche flamme orangée des relations raisonnables. Nul besoin de se presser. Nul besoin de briller. Nul besoin d'être différent de ce qu'on est. Nous allons tous au ciel et Van Dyck est parmi nous – en d'autres termes, que la vie parut agréable, douces ses récompenses, futile telle animosité, telle injustice, admirables, l'amitié et la société de nos semblables, lorsque, allumant une bonne cigarette, nous nous laissâmes tomber, parmi les coussins, sur une banquette auprès de la fenêtre !

Si la chance avait voulu qu'il y eût un cendrier à portée de ma main, ou si, à son défaut, quelqu'un n'avait pas secoué la cendre par la fenêtre, si les choses avaient été quelque peu différentes de ce qu'elles furent, nul de nous sans doute n'aurait remarqué un chat sans queue. La vue de cet animal rude et mutilé, qui cheminait doucement à travers le quadrilatère, changea, par quelque effet de la sagacité subconsciente, la vivacité de mon climat intérieur. Ce fut comme si quelqu'un avait baissé un store. Peut-être l'excellent vin blanc avait-il lâché prise. Certes, tandis que je regardais le manx s'arrêter au milieu de la pelouse, comme si lui aussi remettait en question l'univers, quelque chose sembla me faire défaut ; il y eut quelque chose de changé. Mais que me manque-t-il, qu'est-il donc de changé ? me demandais-je en écoutant la conversation. Et pour répondre à cette question il me fallait imaginer que je me trouvais hors de cette salle, remonter vers un passé antérieur à la guerre, et me représenter un autre déjeuner qui avait eu lieu dans d'autres salles, peu éloignées de celles-ci, mais bien différentes. Tout y était autre. Cependant la conversation se poursuivait entre les hôtes qui étaient nombreux et jeunes, les uns d'un sexe, les autres de l'autre. Elle se poursuivait merveilleusement, elle se poursuivait librement, plaisamment. Comme elle se poursuivait, je la transportai sur l'arrière-plan de cette autre conversation ; les unissant ainsi je ne pouvais douter que l'une fût la descendante, l'héritière, de l'autre. Rien n'était changé, rien n'était différent si ce n'est que...

Et je me mis à écouter de toutes mes oreilles non plus la conversation, mais le murmure ou le courant qui passait derrière elle. Oui, c'était cela, c'était cela ce qui avait changé. Avant la guerre, à un déjeuner d'apparat, comme celui-ci, on aurait dit exactement les mêmes choses, mais elles auraient eu une autre résonance, parce que, alors, elles étaient accompagnées d'une sorte de fredonnement non articulé, mais musical et captivant, qui modifiait le sens des mots. Pourrait-on en faire une transcription verbale ?

Peut-être, avec l'aide des poètes, serait-ce possible. Un livre traînait à mes côtés, et, l'ouvrant, je tombai sur Tennyson. Voici ce que Tennyson chantait :

*Une larme splendide est tombée,  
De la fleur passion de la grille.  
Elle vient, ma colombe, ma chérie ;  
Elle vient, ma vie, mon destin.  
La rose rouge pleure : elle approche, elle approche  
Et la rose blanche soupire : elle tarde,  
Le pied-d'alouette écoute : je l'entends, je l'entends.  
Et le lis murmure : j'attends.*

Est-ce là ce que les hommes fredonnaient aux dîners d'apparat d'avant-guerre ? Et les femmes :

*Mon cœur est comme un oiseau qui chante,  
Et dont le nid est dans la jeune branche humide,  
Mon cœur est comme un pommier  
Dont les branches ploient sous le poids des fruits serrés ;  
Mon cœur est comme la lyre arc-en-ciel  
Qui nage dans une mer alcyone ;  
Mon cœur est plus heureux qu'eux tous,  
Car mon amour est auprès de moi.*

Est-ce là ce que les femmes fredonnaient aux grands dîners d'apparat d'avant-guerre ?

Le seul fait de penser aux gens qui fredonnaient ces choses, même tout bas, aux déjeuners d'avant-guerre, avait quelque chose de si ridicule que j'éclatai de rire et dus expliquer mon rire en montrant le chat qui, en effet, avait l'air un peu absurde, pauvre bête sans queue au milieu de la pelouse. Était-il né ainsi ou avait-il perdu sa queue dans un accident ? De tels chats, il en existe, paraît-il, dans l'île de Man, sont plus rares qu'on ne pense. Ce sont des animaux bizarres, étranges plutôt que beaux, c'est curieux quelle différence une si petite chose peut faire – vous savez, le genre de propos qu'on tient à la fin d'un déjeuner, quand les gens reprennent leurs manteaux et leurs chapeaux.

Ce déjeuner, grâce à l'hospitalité de l'hôte, s'était prolongé tard dans l'après-midi. La belle journée d'octobre s'en allait doucement et les feuilles tombaient des arbres dans l'avenue, tandis que je la remontais. Les portes, les unes après les autres, semblaient se fermer doucement et définitivement. Derrière moi, d'innombrables appariteurs adaptaient d'innombrables clefs à des serrures bien huilées ; la maison au trésor était mise à l'abri pour une nouvelle nuit. Après l'avenue, on débouche sur une route – dont j'ai oublié le nom – qui vous mène, si vous tournez à droite, à Fernham. Mais j'avais encore du temps devant moi. Le dîner ne devait avoir lieu qu'à sept heures et demie. Nous aurions presque pu nous passer de dîner après ce déjeuner. La façon dont un fragment de poésie agit sur l'esprit et rythme le mouvement des jambes est étrange. Ces mots :

*Une larme splendide est tombée,  
De la fleur passion de la grille.  
Elle vient ma colombe, ma chérie...*

Ces mots chantaient dans mon sang, tandis que je me dirigeais d'un pas rapide vers Headingley. Alors, attaquant une autre mesure, je chantai, parvenue à l'endroit où le barrage fait bouillonner l'eau :

*Mon cœur est comme un oiseau qui chante  
Et dont le nid est dans la jeune branche humide,  
Mon cœur est comme un pommier...*

Quels poètes, m'écriai-je bien haut, comme l'on fait au crépuscule, quels poètes furent ces gens-là. Mue par une sorte d'amour-propre, je suppose, concernant notre propre siècle, malgré l'absurdité de ce jeu de comparaisons, je continuai de me demander si l'on pouvait citer deux poètes vivants, aussi grands pour notre temps qu'Alfred Tennyson et Christina Rossetti le furent pour le leur. De toute évidence, pensai-je, plongeant mes regards dans les eaux écumantes, toute comparaison est impossible. Si cette poésie provoque en nous un tel abandon, un tel ravissement, c'est qu'elle célèbre des sentiments que nous avons l'habitude d'éprouver (que nous éprouvions peut-être aux grands déjeuners d'avant-guerre), de sorte que nous répondons aisément, familièrement, à ces sentiments, sans nous donner la peine de les contrôler ou de les comparer à ceux que nous éprouvons à présent. Mais les poètes vivants expriment un sentiment né et comme arraché de nos entrailles. Nous ne le reconnaissons pas tout d'abord ; souvent, pour une cause ou pour une autre, ce sentiment nous fait peur, nous le surveillons attentivement et le comparons avec jalousie et méfiance au vieux sentiment déjà éprouvé. C'est pourquoi la poésie moderne nous semble difficile et en raison de cette difficulté même nous ne pouvons nous souvenir de plus de deux vers de l'un quelconque des bons poètes modernes. Et c'est pourquoi, ma mémoire me faisant défaut, mon raisonnement tourna court faute de matière. Mais, continuai-je, me dirigeant toujours vers Headingley, pourquoi avons-nous cessé de fredonner à voix basse aux déjeuners ? Pourquoi Alfred ne chante-t-il plus :

*Elle vient, ma colombe, ma chérie.*

Pourquoi Christina ne répond-elle plus :

*Mon cœur est plus heureux que tous  
Car mon amour est auprès de moi.*

Accuserons-nous la guerre de ce changement ? Au premier coup de canon, en 1914, les visages des hommes et des femmes se sont-ils montrés, aux yeux les uns des autres, dans une telle nudité que le

romanesque en fut tué ? Certes, voir les visages de nos chefs à la lueur des bombardements nous causa un choc terrible – surtout à nous, les femmes, avec nos illusions sur l'éducation, etc. Allemands, Anglais, Français, ces chefs avaient l'air hideux, stupides. Que la faute de ce changement revienne à ceci ou à cela, l'illusion qui inspirait à Tennyson et Christina Rossetti des chants si passionnés est infiniment plus rare aujourd'hui qu'alors. Il suffit de lire, de regarder, d'écouter, de se souvenir. Mais pourquoi parler de « faute » ? S'il s'agissait d'une illusion, pourquoi ne pas louer la catastrophe, quelle qu'elle fût, qui la détruisit et la remplaça par la vérité. Car la vérité... ces points de suspension marquent l'endroit où, en quête de la vérité, je dépassai la route de Fernham. Oui, à vrai dire, qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que l'illusion ? me demandai-je. Quelle est, par exemple, la vérité de ces maisons, en ce moment obscures et solennelles avec leurs fenêtres rouges au crépuscule, mais qui, à neuf heures du matin, furent brutales, rouges et sordides, avec leurs transpirations et leurs lacets de chaussures. Et ce saule, et cette rivière, et ces jardins qui descendent vers la rivière et que la brume qui les effleure rend imprécis, mais que dore et rougit cependant l'éclat du soleil – où est, en ce qui les concerne, la vérité ou l'illusion ? Je vous fais grâce des tours et détours de mes réflexions, car je ne trouvai point de conclusion sur la route de Headingley, et je vous prie de supposer que je réparerai rapidement l'erreur que j'avais commise au croisement de route et retournai sur mes pas pour me rendre à Fernham.

Comme je vous l'ai déjà dit, c'était un jour d'octobre. Je ne veux pas risquer de perdre votre estime, ni mettre en danger ce joli mot de « fiction » en changeant de saison et en décrivant des lilas pendant au-dessus des murs des jardins, des roses, des tulipes ou d'autres fleurs printanières. La fiction doit adhérer aux faits, et plus vrais sont les faits, meilleure est la fiction – c'est ce que l'on nous dit. C'est pourquoi nous continuons d'être en automne, c'est pourquoi les feuilles continuent d'être jaunes et de tomber, peut-être même un peu plus vite qu'auparavant, car voici que le soir est venu (sept heures trente-trois, pour être précise) et une brise (du sud-ouest, pour être exacte) s'est levée. Néanmoins, quelque chose ne tournait pas rond.

*Mon cœur est comme un oiseau qui chante,  
Et dont le nid est dans la jeune branche humide,  
Mon cœur est comme un pommier,  
Dont les branches ploient sous les fruits serrés.*

Les mots de Christina Rossetti étaient peut-être partiellement responsables du délire d'imagination – car il ne s'agissait bien entendu que d'imagination – qui me fit voir des lilas balançant leurs fleurs au-dessus des murs de jardins, des papillons couleur soufre, s'enfuyant de-ci, de-là, des poussières de pollen volant dans les airs. Le vent souffla en provenance de je ne sais où, soulevant les feuilles à demi écloses, si bien qu'une sorte d'éclair gris argent traversa les airs. Nous étions entre chien et loup. C'était l'instant entre chien et loup où les couleurs s'exaspèrent, où les violets et les ors enflamment, comme les battements d'un cœur impressionnable, les carreaux des fenêtres. C'était le moment où la beauté du monde, éclatante mais prête à périr – ici j'entrai dans le jardin, car la porte en avait été imprudemment laissée ouverte et, selon toute apparence, il n'y avait pas d'appariteurs dans les alentours –, montre ses deux visages : visage riant et visage d'angoisse, qui partagent également notre cœur. Les jardins de Fernham s'étendaient devant moi dans le crépuscule printanier, sauvages et accessibles ; des jonquilles et des jacinthes, comme négligemment éparses, jonchaient l'herbe haute ; ces fleurs, qui n'eussent sans doute pas été dans un ordre parfait par le temps le plus beau, à présent pliées sous le vent, ondulaient et tiraient sur leurs racines. Les fenêtres de l'édifice, fenêtres incurvées comme celles des bateaux, entre leurs abondantes vagues de briques rouges, passaient du citron à l'argent sous le vol des rapides nuages printaniers.

Quelqu'un était dans un hamac ; quelqu'un (mais dans cette lumière les êtres n'étaient que des fantômes, mi-devinés, mi-vus) traversa en courant la pelouse – personne n'allait-il l'en empêcher ? – puis apparut soudain – comme si elle sortait un instant pour prendre un peu d'air, pour jeter un coup d'œil sur le jardin, une silhouette courbée, formidable et humble cependant avec son large front et sa robe usée – ce pouvait-il être la fameuse érudite J. H... en personne ? Tout semblait obscurci et cependant intense, comme si l'écharpe que le crépuscule avait jetée sur le jardin eût soudain été

coupée en deux par une étoile ou par une épée – l'éclair de quelque terrible réalité jaillissant comme à l'accoutumée du printemps même. Car la jeunesse...

On apporta la soupe. Le dîner était servi dans un grand réfectoire. Bien loin de nous trouver au printemps, c'était une soirée d'octobre. Tout le monde était réuni dans la grande salle à manger. Le dîner était prêt. On apportait la soupe. C'était un simple bouillon. Ce qui n'était pas pour exciter l'imagination. S'il y avait eu un quelconque dessin au fond de mon assiette, on eût pu le voir à travers le liquide transparent. Mais aucun dessin ne se trouvait dans l'assiette qui était tout unie. Puis l'on servit du bœuf aux légumes verts et des pommes de terre, trinité familiale qui suggérait les croupes de bestiaux dans un marché boueux, les choux de Bruxelles frisés et jaunis sur les bords, les marchandages et les occasions, et les femmes porteuses de filets à provisions le lundi matin. Il n'y avait aucune raison de se plaindre de ce pain quotidien de l'humaine condition, puisque les quantités étaient suffisantes et que les mineurs, sans aucun doute, s'attablaient devant bien moins. Des pruneaux et de la crème suivirent. Et si quelqu'un se plaint que les pruneaux, même accompagnés de crème, sont des produits bien peu charitables – car assurément fibreux comme un cœur d'avare, exsudant un liquide qui pourrait circuler dans les veines d'un avare qui se serait refusé le vin et la chaleur quatre-vingts ans durant sans pour autant faire l'aumône, ce ne sont pas là de vrais fruits –, il devrait penser qu'il y a des gens dont la charité embrasse même les pruneaux. Puis vinrent du fromage et des biscuits ; le pot à eau alors circula généreusement, car il est dans la nature des biscuits d'être secs et ceux-ci étaient biscuits jusqu'en leurs moindres parcelles ; puis ce fut tout. Le repas était terminé. Les chaises repoussées raclèrent le sol, les portes ouvertes et refermées claquèrent violemment ; bientôt la grande salle ne montra plus la moindre trace de nourriture et fut prête, j'en suis sûre, à recevoir le petit déjeuner du matin suivant.

À travers des couloirs et des escaliers, la jeunesse anglaise chahutait et chantait. Était-ce donc à une invitée, à une étrangère (car je n'avais pas plus de droits ici, à Fernham, qu'à Trinity ou à Somerville, ou à Girton, ou à Newnham, ou à Christchurch), était-ce donc à une étrangère de dire : « Le dîner n'était pas bon », ou bien (nous étions alors, Mary Seton et moi, dans le salon) : « N'aurions-

nous pas pu dîner seules ici ? » Si j'avais dit quelque chose de ce genre, j'aurais fouillé et sondé l'économie cachée d'une maison qui présente aux étrangers une belle façade de gaieté et de courage. Non, ce n'était pas chose à dire. Au vrai, la conversation languit un moment. La structure humaine étant ce qu'elle est, cœur, corps et cerveau mêlés les uns aux autres et non pas disposés dans des compartiments séparés, comme il en sera sans doute d'ici un million d'années, un bon dîner est d'une grande importance pour une bonne conversation. On ne peut ni bien penser, ni bien aimer, ni bien dormir, si on n'a pas bien dîné. La petite lampe de l'épine dorsale ne s'allume pas au bœuf et aux pruneaux. « Sans doute » allons-nous tous au ciel et « nous espérons » rencontrer Van Dyck au coin de la rue – voilà l'état d'esprit hésitant et mesquin qu'au bout d'une journée de travail produit l'accouplement du bœuf et des pruneaux.

Grâce au ciel, mon amie, qui était professeur de sciences, possédait un buffet où se trouvait une bouteille pansue et quelques verres (mais il aurait fallu des soles et des perdreaux pour commencer), si bien que nous fûmes capables de faire reprendre le feu et de réparer quelques-uns des dommages causés par cette journée. Une minute plus tard, nous nous mouvions parmi ces objets de curiosité et d'intérêt qui se forment dans l'esprit en l'absence d'une certaine personne et dont il est tout naturel de discuter, dès qu'on rencontre cette personne : un tel est marié, tel autre ne l'est pas ; un tel pense ceci, tel autre cela ; un tel a si bien réussi qu'il n'est plus reconnaissable ; un tel, chose stupéfiante, a mal tourné – et les méditations sur la nature humaine et sur le caractère de cet étrange univers dans lequel nous vivons surgissent tout naturellement de ces pensées. Tandis que sur un mode ou sur un autre nous discutions de ces choses, je perçus cependant à ma confusion qu'une sorte de courant s'installait de son propre chef et entraînait tout vers ses propres fins. Nous pouvions parler de l'Espagne, ou du Portugal, de livres ou de courses de chevaux, le véritable intérêt de tout ce que nous disions n'était pas dans ces choses, mais dans le spectacle des maçons qui s'affairaient sur un toit, élevé il y a quelque cinq siècles de cela. Des rois et des nobles apportaient des trésors dans d'énormes sacs qu'ils déversaient sur la terre. Ce spectacle devenait pour toujours vivant en moi et se plaçait aux côtés de celui créé par un certain nombre de vaches, un marché boueux et des légumes fanés et les cœurs fibreux des vieillards – ces deux scènes, si

incohérentes et décousues et absurdes qu'elles fussent, se rejoignaient pour l'éternité, se combattaient et me tenaient sous leur emprise.

Il ne me restait plus, si je voulais voir se décomposer notre conversation, qu'à exposer au grand jour ce qui se trouvait dans mon esprit et qui ensuite s'évanouirait peut-être, se dissiperait en poussière comme la tête du roi mort quand, à Windsor, on ouvrit son cercueil. Bref, je parlai à miss Seton des maçons, qui avaient travaillé tant d'années sur le toit de la chapelle, et des rois, des reines et des seigneurs qui, sur leurs épaules, portaient des sacs d'or et d'argent qu'ils jetaient par pelletées dans la terre ; puis des seigneurs de la finance de notre temps, qui vinrent déposer chèques et titres à l'endroit même où, selon moi, les autres avaient déposé lingots et blocs d'or brut. Pierre et or et titres gisent sous les bâtiments de l'université, dis-je ; mais le bâtiment où nous sommes assises en ce moment, qu'est-ce donc qui repose sous ses magnifiques briques rouges et sous les herbes sauvages de son jardin à l'abandon ? Quelle force réside derrière la vaisselle nue dans laquelle on a servi notre dîner ? Et (ces mots s'échappèrent de ma bouche avant qu'il me fût possible de les arrêter) derrière le bœuf, la crème et les pruneaux ?

— Eh bien, dit Mary Seton, vers l'an 1860... Oh ! Mais vous connaissez l'histoire, dit-elle, excédée, je suppose, par le récit à faire.

Et elle me raconta qu'on loua des salles, qu'on réunit des comités, qu'on envoya des enveloppes, qu'on rédigea des circulaires, qu'on tint des assemblées, qu'on lut des lettres à haute voix : un tel promettait de donner tant et tant. M. X... refusait sa participation. La *Saturday Review* avait été très désagréable. Comment pourrions-nous réunir un fonds pour payer les bureaux ? Organiserons-nous une vente de charité ? Ne pourrions-nous trouver une belle jeune fille à placer au premier rang ? Cherchons ce que John Stuart Mill a dit à ce sujet. Quelqu'un peut-il décider le rédacteur en chef du..... à imprimer une lettre ? Pouvons-nous obtenir que lady..... la signe ? Lady..... n'est pas en ville. C'est ainsi, sans doute, qu'on procéda il y a quelque soixante ans, et ces choses coûtèrent de gros efforts et beaucoup de temps. Et ce ne fut qu'après une longue lutte et avec la plus grande difficulté qu'on put réunir trente mille livres<sup>{2}</sup>. Il est donc clair, me dit-elle, que nous ne pouvons avoir ni vin, ni perdreaux, ni domestiques portant des plateaux d'étain sur leurs

têtes. Nous ne pouvons avoir ni canapés ni chambres individuelles : « Le superflu, dit-elle, citant je ne sais plus quel livre, doit attendre<sup>{3}</sup>. »

À la pensée de toutes ces femmes travaillant des années durant et trouvant qu'il est difficile de réunir deux mille livres, et faisant ce qu'elles pouvaient pour réunir trente mille livres, notre mépris pour la répréhensible pauvreté de notre sexe éclata. Qu'avaient donc fait nos mères pour ne pouvoir nous laisser le moindre bien ? Elles se poudraient le nez ? Regardaient les devantures des magasins ? Se pavanaient au soleil de Monte-Carlo ? Il y avait quelques photographies sur la cheminée. Il se peut que la mère de Mary – si c'était bien là son portrait – ait été une propre à rien en ses instants de loisirs (elle avait donné treize enfants à un ministre du culte) mais, dans ce cas, sa vie de joie et de dissipation n'avait laissé que peu de traces sur son visage. C'était une personne sans façon ; une vieille dame au châle écossais retenu par une broche en camée ; elle était assise dans un fauteuil d'osier et incitait un épagneul à regarder l'appareil, avec cette expression amusée, mais contrainte, de celle qui est sûre que le chien bougera dès qu'on appuiera sur la poire. Or si cette femme s'était lancée dans les affaires, si elle était devenue un fabricant de soie artificielle ou un magnat de la bourse, si elle avait laissé deux ou trois cent mille livres à Fernham, nous aurions pu être assises confortablement ce soir et le sujet de notre conversation aurait été l'archéologie, la botanique, l'anthropologie, la physique, la nature de l'atome, les mathématiques, l'astronomie, la relativité, la géographie. Si Mrs. Seton et sa mère, et la mère de sa mère avaient appris le grand art de gagner de l'argent, si elles avaient, comme leurs pères et leurs grands-pères, fait des legs destinés à la création de chaires ou de maîtrises de conférences, et de prix, et de bourses affectées à une personne de leur propre sexe, nous aurions pu dîner seules ici, de façon très acceptable, avec un perdreau et une bouteille de vin ; nous aurions pu, sans pour cela faire preuve d'une confiance exagérée, escompter une vie agréable et honorable à l'abri d'une profession généreusement rétribuée. Nous aurions pu explorer ou écrire ; flâner à travers les lieux les plus vénérables de cette terre ; rester en contemplation, assises sur les marches du Parthénon, ou nous rendre à dix heures au bureau, puis rentrer tranquillement chez nous à quatre heures et demie pour écrire un petit poème. Si seulement Mrs. Seton et ses semblables s'étaient lancées dans les

affaires dès l'âge de quinze ans, il n'y aurait pas eu, c'est là qu'est la paille de mon raisonnement, il n'y aurait pas eu de Mary. Je demandai à Mary ce qu'elle pensait de cela. Entre les rideaux, nous voyions la nuit d'octobre, calme et délicieuse, avec une ou deux étoiles prisonnières dans les arbres jaunissants. Mary était-elle disposée à renoncer à sa part de jeux et de disputes, là-haut, dans cette Écosse qu'elle ne cesse pas de prôner pour la finesse de son air et la qualité de ses gâteaux, à renoncer à ses souvenirs (car ils avaient été une famille heureuse, bien que nombreuse) afin que Fernham fût doté de cinquante mille livres environ d'un seul trait de plume. Car, pour permettre de faire des donations à une université, il eût fallu supprimer des familles entières. Édifier une fortune et mettre au monde treize enfants, voilà ce qui est au-dessus des forces humaines. Considérons, tout d'abord, les faits. Il faut neuf mois avant que naisse un bébé. Puis il y a la naissance du bébé, puis trois ou quatre mois passés à nourrir le bébé. Après le sevrage on peut compter sur cinq années passées à jouer avec le bébé. Car il semble qu'on ne puisse pas laisser les enfants se débrouiller seuls dans les rues. Les gens qui les ont vus se débrouiller seuls, en Russie, disent que ce n'est pas là un spectacle bien agréable. On dit aussi que la nature humaine se forme entre la première et la cinquième année. Si Mrs. Seton, dis-je, alors, avait gagné de l'argent, quels souvenirs auriez-vous de jeux et de disputes ? Qu'auriez-vous su de l'Écosse, et de la qualité de son air, de ses gâteaux et de tout ce qui s'ensuit ? Inutile de poser ces questions puisque alors vous ne seriez jamais venue au monde. Ajoutons qu'il est inutile aussi de se demander ce qui serait arrivé si Mrs. Seton et sa mère et la mère de sa mère avaient amassé une grande fortune et l'avaient déposée sous les fondations des universités et des bibliothèques, parce que, primo, il leur était impossible de gagner de l'argent, et que, secundo, si cela leur avait été possible, la loi leur ôtait le droit de posséder ce qu'elles gagnaient. Ce n'est que depuis quarante-huit ans que Mrs. Seton possède un sou qui soit à elle. Il y a quarante-huit ans, cet argent aurait été la propriété de son mari – ce qui peut-être a joué son rôle dans le fait que Mrs. Seton, sa mère et ses aïeules n'approchèrent pas de la Bourse. Chaque sou que je gagnerais, pouvaient-elles se dire, mon mari le prendrait et en disposerait selon sa sagesse, peut-être pour créer une chaire ou une bourse à Balliol ou à Kings ; de sorte

que, gagner de l'argent, si c'était possible, ne m'intéresserait guère. Je fais mieux de laisser ce soin à mon mari.

De toute façon, et que la faute en fût ou non à la vieille dame qui regardait l'épagneul, il est certain que pour une raison ou une autre, nos mères ont mal géré leurs affaires. Pas un sou ne pouvait être épargné par elles en vue du superflu, des perdreaux et du vin, des appariteurs et de la pelouse, des livres et des cigares, des bibliothèques et du loisir. Élever des murs nus sur de la terre nue était le maximum qu'elles pussent faire.

C'est ainsi que nous parlions, debout auprès de la fenêtre, tout en plongeant nos regards comme des milliers d'autres êtres le font chaque nuit, sur les dômes et les tours de la fameuse cité étalée sous nos yeux. Elle était pleine de beauté et de mystère en ce clair de lune d'automne. Ses vieilles pierres semblaient toutes blanches et vénérables. On pensait à tous les vieux livres qui y sont rassemblés, aux portraits de vieux prélats et d'hommes célèbres pendus dans ses salles lambrissées ; à ses vitraux colorés qui projettent des sphères et des croissants étranges sur les trottoirs, à ses fontaines, à ses pelouses et à ses salles tranquilles. Et (pardonnez-moi cette pensée) je pensais aussi à ses admirables cigarettes, à ses admirables boissons, à ses profonds fauteuils et à ses agréables tapis, à l'urbanité, à la cordialité, à la dignité qui sont filles du luxe, de l'intimité et de l'espace. Certes, nos mères ne nous avaient pourvues de rien qui fût comparable à ces choses – nos mères qui trouvaient si difficile de réunir trente mille livres, nos mères qui donnaient treize enfants aux ministres du culte de Saint Andrews.

Je m'en retournai à mon auberge et, tout en marchant le long des rues sombres, je réfléchissais à une chose et à une autre, comme on le fait d'habitude à la fin d'une journée de travail. Je me demandais pourquoi Mrs. Seton n'avait pas pu nous laisser d'argent, et quel était l'effet produit sur l'esprit par la pauvreté ; et je pensais à ces étranges vieux messieurs, porteurs de touffes de fourrure sur leurs épaules, que j'avais vus le matin, et je me souvins de la façon dont l'un d'eux se mettait à courir au premier coup de sifflet ; et je pensais à l'orgue qui faisait retentir la chapelle de ses accents et aux portes fermées de la bibliothèque ; et je pensais qu'il est bien désagréable d'être enfermé au-dehors ; puis je pensais qu'il est pire peut-être d'être enfermé dedans ; et, pensant à la sûreté et à la prospérité d'un sexe et

à la pauvreté et à l'insécurité de l'autre et à l'effet de la tradition et du manque de tradition sur l'esprit d'un écrivain, je pensai enfin qu'il était temps de rouler en boule la vieille peau ratatinée de cette journée, avec ses raisonnements et ses impressions, et sa colère et ses rires, et de la jeter dans la haie. Mille étoiles brillaient dans la solitude du ciel bleu. On se sentait comme seul en compagnie d'une société impénétrable. Tous les êtres humains étaient endormis, étendus sur le ventre, horizontalement, sans voix. Nul ne bougeait, semblait-il, dans les rues d'Oxbridge. La porte de l'hôtel s'ouvrit brusquement sous l'action d'une main invisible – nul garçon ne veillait pour me conduire, lumière à la main, jusqu'à ma chambre, tant il était tard.

## *Chapitre 2*

La scène (s'il m'est permis de vous demander de me suivre), la scène changea. Les feuilles tombaient toujours, mais à Londres et non plus à Oxbridge, et je dois vous demander de vous représenter une chambre, comme des milliers d'autres, avec une fenêtre donnant sur d'autres fenêtres, par-dessus des chapeaux, des gens, des voitures de déménagement et des automobiles, et, sur la table de la chambre, une feuille de papier blanc sur laquelle, en grosses lettres, sont écrits ces mots : LES FEMMES ET LE ROMAN, rien d'autre. La suite inévitable du déjeuner et du dîner d'Oxbridge semblait malheureusement devoir être une visite à la bibliothèque du British Museum. Il me faut faire effort pour écarter tout élément personnel et accidentel de mes impressions et atteindre ainsi le fluide pur, l'huile essentielle de la vérité. Car cette visite à Oxbridge et le déjeuner et le dîner avaient soulevé tout un essaim de questions. Pourquoi les hommes boivent-ils du vin et les femmes de l'eau ? Pourquoi un sexe est-il si prospère et l'autre si pauvre ? Quel est l'effet de la pauvreté sur le roman ? Quelles sont les conditions nécessaires à la création des œuvres d'art ? Mille questions me venaient à l'esprit. Mais il me fallait des réponses et non des questions, et une réponse, je ne pouvais l'avoir qu'en consultant les doctes, les esprits non prévenus, ceux qui, s'étant mis au-dessus des polémiques et de l'agitation des corps, ont livré le résultat de leur raisonnement et de leurs recherches dans des livres qui se trouvent au British Museum. Si la vérité ne se trouve pas sur les rayons du British Museum, me demandai-je, saisissant un carnet et un crayon, où peut-elle bien se trouver ?

Ainsi pourvue, assurée et pleine de curiosité, je sortis à la recherche de la vérité. La journée, menaçante de pluie, était triste et les rues, dans le voisinage du Museum, pleines de soupiraux ouverts dans lesquels on déversait les sacs de charbon ; des fiacres à quatre roues s'arrêtaient et déposaient sur le trottoir des boîtes ficelées qui, sans doute, contenaient la garde-robe complète de quelques familles suisses ou italiennes venant chercher fortune ou refuge, ou tout autre des précieux avantages, offerts par les pensions de Bloomsbury en

hiver. Comme à l'accoutumée, des hommes à la voix rauque se promenaient dans les rues avec des fleurs sur des charrettes. Certains criaient, d'autres chantaient. Londres ressemblait à un atelier. Londres ressemblait à une machine. Nous étions projetés en arrière et en avant sur ses fondations nues pour y dessiner quelques motifs. Le British Museum était une section de cette usine. Les portes allaient et venaient et je me tins sous ce vaste dôme comme si j'avais été une pensée de cet immense front chauve si magnifiquement ceint d'un bandeau de noms célèbres. Je me rendis au guichet, pris une fiche, ouvris un volume du catalogue, et les cinq points ici indiquent cinq minutes de stupéfaction, d'étonnement et d'égarement. Avez-vous quelque idée du nombre de livres consacrés aux femmes dans le courant d'une année ? Avez-vous quelque idée du nombre de ces livres qui sont écrits par des hommes ? Savez-vous que vous êtes peut-être de tous les animaux de la création celui dont on discute le plus ? J'étais venue ici avec un carnet et un crayon, me proposant de passer une matinée à lire, supposant qu'à la fin de la matinée j'aurais transmis la vérité à mon carnet. Il me faudrait être un troupeau d'éléphants, pensais-je, et une profusion d'araignées, me reportant dans mon désespoir aux animaux qui sont réputés avoir les uns la plus longue vie et les autres le plus grand nombre d'yeux, pour affronter tout cela. Il me faudrait griffes d'acier et bec d'airain pour percer cette coquille. Comment trouverais-je jamais les graines de vérité dans cette masse de papier ? Je me posais ces questions et, prise de désespoir, commençai de promener mes yeux du haut en bas de la longue liste des titres. Jusqu'aux noms des livres qui devinrent pour moi matière à réflexions. Il est naturel que le sexe et sa nature intéressent les médecins et les biologistes ; mais ce qui est surprenant et difficile à expliquer c'est que le sexe – c'est-à-dire les femmes – intéresse aussi d'agréables essayistes, des romanciers aux doigts légers, des jeunes gens qui ont leurs diplômes de maîtres ès arts, des hommes qui n'ont aucun grade universitaire, des hommes que rien ne semble qualifier en apparence pour parler des femmes, sinon qu'ils n'en sont pas. Certains de ces livres étaient, de toute évidence, frivoles et plaisants mais beaucoup, en revanche, étaient sérieux et prophétiques, édifiants et moraux. La seule lecture des titres suggérait d'innombrables maîtres d'école, d'innombrables prédicateurs gravissant leurs estrades ou leurs chaires et discourant avec une loquacité qui dépassait de beaucoup l'heure généralement

accordée aux discours consacrés à ce sujet. C'était là un phénomène bien surprenant ; et manifestement – ici je consultais la lettre H – limité au sexe masculin. Les femmes n'écrivent pas de livres sur les hommes – c'est là un fait que je ne pus m'empêcher d'accueillir avec soulagement ; car s'il avait fallu lire d'abord tout ce que les hommes ont écrit sur les femmes, puis tout ce que les femmes ont écrit sur les hommes, l'aloès, qui fleurit une fois en cent ans, aurait fleuri deux fois avant que j'eusse pu mettre la main à la plume. C'est pourquoi, choisissant d'une façon parfaitement arbitraire une douzaine environ de volumes, je déposai mes fiches sur le plateau et attendis dans mon fauteuil, parmi les autres chercheurs, les huiles essentielles de la vérité.

Quelle peut bien être la cause de cette curieuse inégalité ? me demandai-je, étonnée, tout en dessinant des roues de charrette sur les fiches, fournies à d'autres fins par le contribuable anglais. Pourquoi donc, à en juger d'après ce catalogue, les femmes intéressent-elles les hommes tellement plus que les hommes n'intéressent les femmes ? Quelle curieuse chose ! Mon esprit s'aventura à se représenter la vie des hommes qui passent leur temps à écrire des livres sur les femmes. Sont-ils vieux ou jeunes ces hommes ? Mariés ou célibataires ? Ont-ils le nez rouge ou sont-ils bossus ? – en tout cas, il est flatteur, vaguement, de se sentir l'objet d'une telle attention, si elle ne provient pas uniquement d'estropiés et d'infirmes. Ainsi méditais-je jusqu'à l'instant où une avalanche de livres, glissant sur le bureau placé devant moi, mit fin à ces pensées frivoles. L'étudiant qui, à Oxbridge, a été formé aux recherches, a sans doute quelque méthode pour diriger son troupeau de questions et lui faire éviter les distractions du chemin puis l'amener à pénétrer dans la réponse comme la brebis entre dans un parc. Mon voisin, par exemple, cet étudiant qui recopiait avec zèle un manuel scientifique, extrayait de ce manuel, j'en suis sûre, toutes les dix minutes environ, des pépites de minerais essentiels. Ses petits grognements de satisfaction en étaient la preuve certaine. Mais quand, par malheur, on n'a aucune formation universitaire, l'enquête, loin d'être menée droit vers le parc, s'éparpille de-ci, de-là, en désordre, tel un troupeau terrifié poursuivi par une meute de chiens. Professeurs, maîtres d'école, sociologues, prédicateurs, romanciers, essayistes, journalistes, hommes qui n'avaient d'autres titres que celui de n'être pas des femmes, donnaient la chasse à ma simple et seule question :

« Pourquoi les femmes sont-elles pauvres ? » Tant et si bien que cette question devint cinquante questions ; jusqu'au moment où ces cinquante questions se jetèrent frénétiquement dans le courant qui les emporta avec lui. Chaque page de mon carnet était couverte de notes griffonnées en hâte. Pour vous montrer l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, je vais vous lire quelques-unes de ces notes, en spécifiant bien qu'elles portent comme titre ces simples mots : LES FEMMES ET LA PAUVRETÉ (écrit en gros caractères) ; mais ce qui les suit est quelque chose du genre de :

La condition de la femme au Moyen Âge,  
Coutumes féminines aux îles Fidji,  
Femmes adorées comme déesses,  
Faiblesse du sens moral chez les femmes,  
L'idéalisme des femmes,  
La conscience des femmes est supérieure à celle des hommes,  
Les femmes des îles des mers du Sud,  
Le charme des femmes,  
Offert en sacrifice aux femmes,  
Petit volume du cerveau féminin,  
Le subconscient des femmes plus grand que...  
Moindre développement du système pileux féminin,  
L'infériorité psychique, morale et physique de la femme,  
L'amour des enfants chez la femme,  
Longévité plus grande de la femme,  
Faiblesse musculaire de la femme,  
La force des affections chez la femme,  
La vanité de la femme,  
Les études supérieures chez les femmes,  
L'opinion de Shakespeare sur les femmes,  
L'opinion de lord Birkenhead sur les femmes,  
L'opinion du doyen Inge sur les femmes,  
L'opinion de La Bruyère sur les femmes,  
L'opinion du D<sup>r</sup> Johnson sur les femmes,  
L'opinion de M. Oscar Browning sur les femmes...

Ici, je repris mon souffle et ajoutai, en marge, bien entendu : « Pourquoi Samuel Butler dit-il : “Les sages ne disent jamais ce qu’ils pensent des femmes” ? » Mais, continuai-je, m’appuyant sur mon fauteuil et regardant ce vaste dôme sous lequel je n’étais qu’une simple pensée, pour le moment d’ailleurs un brin fatiguée, mais, ce qui est triste, c’est qu’il n’y a pas deux sages qui pensent de la même façon quand il s’agit des femmes. Voyons Pope :

« La plupart des femmes n’ont pas le moindre caractère. »

Et voyons La Bruyère :

« Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes<sup>{4}</sup>. »

Opinions contradictoires émises par de sagaces observateurs qui furent contemporains l’un de l’autre. Les femmes sont-elles capables ou non de s’instruire ?

Napoléon les en croyait incapables. Le D<sup>r</sup> Johnson était d’avis contraire<sup>{5}</sup>. Ont-elles une âme ou n’en ont-elles pas ? Certains sauvages disent qu’elles n’en ont pas. D’autres, au contraire, soutiennent que les femmes sont à demi divines, ce pourquoi ils leur consacrent un culte<sup>{6}</sup>. Certains sages soutiennent qu’elles sont superficielles ; d’autres qu’elles sont très profondément conscientes. Goethe les honorait ; Mussolini les méprisait. De quelque côté qu’on se tourne, les hommes ont réfléchi sur ce que sont les femmes et les résultats de leurs réflexions s’opposent. Impossible de donner forme à tout cela, décrétai-je, jetant un regard d’envie sur mon voisin en train de faire des résumés bien nets, précédés souvent de A, de B et de C, tandis que mon carnet débordait d’un incohérent gribouillage, de notes contradictoires. Ce qui était affligeant, décourageant, humiliant. La vérité avait glissé entre mes doigts. S’en était échappée jusqu’à la moindre goutte.

Je ne peux vraiment pas rentrer chez moi, pensais-je, pour ajouter, comme contribution sérieuse à l’étude sur les femmes et le roman, que les femmes ont moins de poil sur le corps que les hommes, ou que les femmes des îles des mers du Sud sont pubères à neuf ans – ou à quatre-vingt-dix ? Jusqu’à mon écriture qui, dans mon trouble, était devenue indéchiffrable. Quelle honte de n’avoir rien de plus important ou de plus convenable à montrer après toute une matinée de travail. Et, puisque je ne pouvais saisir la vérité en ce qui concerne les F. (comme j’en étais arrivée à les dénommer pour

plus de brièveté) dans le passé, pourquoi me tracasser au sujet des F. dans l'avenir ? C'était, semblait-il, pure perte de temps que de consulter ces messieurs, si nombreux et savants fussent-ils, qui se font une spécialité de la femme et de son influence sur n'importe quoi : politique, enfants, salaires, moralité. Autant ne pas ouvrir leurs livres.

Mais tandis que je méditais, j'avais inconsciemment, dans mon indifférence, dans mon désespoir, gribouillé un dessin à l'endroit où j'aurais dû, comme mon voisin, écrire une conclusion. Je venais de dessiner un visage, une forme humaine. C'était le visage et la silhouette du Pr von X en train d'écrire son œuvre monumentale intitulée : *L'Infériorité intellectuelle, morale et physique du sexe féminin*. D'après mon dessin, ce professeur n'était pas un homme fait pour plaire aux femmes. Il était corpulent, avait de fortes mâchoires ; en revanche, ses yeux étaient petits, son visage très rouge. Son expression suggérait qu'il peinait sous l'emprise d'une émotion qui le forçait à écraser sa plume sur le papier, comme pour tuer quelque insecte invisible, dont la mort même d'ailleurs ne l'apaiserait pas. Il lui faudrait continuer de tuer, et même continuer de tuer ne calmerait entièrement ni sa colère ni son irritation. Était-ce la faute de sa femme ? me demandais-je, regardant mes dessins. Était-elle amoureuse d'un officier de cavalerie ? L'officier de cavalerie était-il svelte, élégant et habillé d'astrakan ? Une belle fille s'était-elle, selon la théorie freudienne, moquée de lui quand il était dans son berceau ? Car même dans son berceau, pensais-je, le professeur n'a pu être un enfant séduisant. Quoi qu'il en soit, le professeur, sur mon croquis, était violemment irrité et fort laid, tandis qu'il écrivait son grand livre sur l'infériorité intellectuelle, morale et physique des femmes. Dessiner ainsi était une façon bien futile d'achever le vain travail d'une matinée. Mais n'est-ce pas quelquefois dans l'oisiveté, dans le rêve que la vérité noyée émerge quelque peu ? Une pratique très élémentaire de la psychologie, qu'il ne faut pas décorer du nom de psychanalyse, me permit de constater que mon croquis du coléreux professeur avait été exécuté dans la colère. La colère s'était emparée de mon crayon tandis que je rêvassais. Mais qu'est-ce que la colère venait faire ici ? Intérêt, confusion, amusement, ennui, j'avais pu retrouver la trace de toutes ces émotions tandis qu'elles se succédaient en cette matinée. Le noir serpent de la colère s'était-il

dissimulé au milieu d'elles ? Oui, disait le croquis. Oui, il me renvoyait sans erreur possible à un seul livre, à une seule phrase qui avait fait surgir le démon : la déclaration du professeur concernant l'infériorité intellectuelle, morale et physique des femmes. Mon cœur alors avait bondi. Mes joues s'étaient empourprées. J'étais devenue rouge de colère. Bien que cette réaction fût un peu ridicule, elle n'avait rien de particulièrement remarquable. Nul n'aime entendre dire qu'il est, de nature, inférieur à un petit homme ; je regardais l'étudiant qui était à côté de moi – il respirait bruyamment, il portait une cravate toute faite et il avait une barbe de quinze jours. Chacun de nous a ses petites vanités ridicules. C'est là le propre de la nature humaine, pensais-je, et je me mis à recouvrir de roues et de cercles la figure coléreuse du professeur jusqu'à ce qu'elle ressemblât à un buisson ardent ou à une comète flamboyante, jusqu'à ce qu'elle devînt quelque chose qui ne ressemblait plus à un homme ni par l'aspect ni par l'expression. Le professeur, à présent, n'était plus qu'un fagot ardent sur Hampstead Heath. Déjà ma propre colère se trouvait expliquée et enfuie, mais ma curiosité demeurait. Comment expliquer la colère des professeurs ? Pourquoi étaient-ils irrités ? Car en analysant les impressions laissées par ces livres, on se trouvait toujours devant un élément passionné. Cette passion prenait plusieurs formes ; elle se manifestait dans la satire, dans le sentiment, dans la curiosité, dans la réprobation. Mais souvent on se trouvait encore devant un autre élément qu'il était impossible d'identifier immédiatement. Cet élément, je le nommai colère. Mais c'était une colère qui s'était faite souterraine et qui s'était mêlée à toutes sortes d'autres émotions. À en juger par ses étranges effets, il s'agissait ici d'une colère déguisée et complexe et non d'une colère simple et franche. Quoi qu'il en soit, pensais-je, contemplant la pile étagée sur mon bureau, tous ces livres sont sans valeur pour mes fins. Ils sont sans valeur du point de vue scientifique, bien que, du point de vue humain, ils soient pleins d'enseignement, d'intérêt, d'ennui et de détails bizarres concernant les coutumes des insulaires des Fidji. Ils ont été écrits à la lumière rouge de l'émotion et non à la lumière blanche de la vérité. Aussi faut-il les retourner au bureau central et replacer chacun d'eux dans la cellule qu'il occupe dans cette immense ruche. Je n'avais fait qu'une seule découverte en cette matinée, celle de la colère. Les professeurs – je les mettais tous dans le même sac – étaient pleins de colère. Mais pourquoi, me demandai-

je, ayant rendu les livres, pourquoi me répétais-je, debout sous la colonnade parmi les pigeons et les canots préhistoriques, pourquoi étaient-ils ainsi en colère ? Et, me posant cette question, je partis tout en flânant, à la recherche d'un endroit où déjeuner. Quelle est la nature véritable de ce que je nomme, pour le moment, leur colère ? me demandais-je. Voici une énigme que je ne pus résoudre durant tout le temps qu'il fallut pour me faire servir dans un petit restaurant, quelque part à proximité du British Museum. Un client qui m'avait précédée avait laissé l'édition de midi d'un journal du soir sur une chaise et, en attendant d'être servie, je me mis nonchalamment à en lire les titres et les sous-titres. Une bande composée de très gros caractères s'étalait sur toute la largeur de la page. Quelqu'un avait battu un record en Afrique du Sud. Des bandes de moindre importance annonçaient que Sir Austen Chamberlain était à Genève. Un hachoir à viande, auquel adhéraient des cheveux humains, avait été découvert dans une cave. Le juge X avait glosé au tribunal des divorces à propos de l'impudeur féminine. Il y avait d'autres nouvelles éparpillées dans ce journal. Une actrice de cinéma avait été descendue du haut d'un pic en Californie et était restée suspendue au-dessus du vide. Le temps allait devenir brumeux. Je pensais : le voyageur le plus pressé, celui qui visiterait avec la plus vive hâte notre planète, s'il ramassait ce journal, ne pourrait pas ne pas se rendre compte, d'après ce seul témoignage désordonné, que l'Angleterre vit sous un régime patriarcal. Tout homme pourvu de raison doit inévitablement découvrir la prédominance du professeur. C'est lui qui est le propriétaire de ce journal, qui est son rédacteur en chef et son secrétaire de rédaction. C'est lui qui est le ministre des Affaires étrangères et le juge. C'est lui qui joue au cricket, qui possède des chevaux de course et des yachts. C'est lui qui est le directeur de la compagnie qui paie deux pour cent à ses actionnaires. C'est lui qui acquittera ou condamnera le meurtrier, le fera pendre ou le laissera partir en liberté. À l'exception du brouillard il semble tout contrôler. Cependant il est en colère. Et voici par quel signe j'ai appris qu'il est en colère. Quand j'ai lu ce qu'il a écrit à propos des femmes, j'ai pensé non pas à ce qu'il disait, mais à lui-même. Quand un raisonneur raisonne sans passion, il ne pense qu'à son raisonnement. Si le professeur avait écrit sans passion sur les femmes, s'il s'était servi de preuves indiscutables pour justifier son raisonnement, s'il n'avait montré aucune trace de son désir d'en voir

le résultat être tel ou tel, je ne me serais pas irritée, moi. Je me serais inclinée devant le fait, tout comme je m'incline devant le fait qu'un petit pois est vert et qu'un canari est jaune. Ainsi soit-il, aurais-je dit. Mais, je me suis mise en colère parce que lui-même était en colère. N'est-il pas absurde pourtant, pensais-je, tournant la page du journal, qu'un homme avec tout le pouvoir qu'il a, se mette en colère ? Ou bien, me demandais-je avec curiosité, la colère ne serait-elle pas quelque chose comme le démon familier, le lutin qui vous suit au pouvoir ? Les riches, par exemple, sont souvent en colère, parce qu'ils soupçonnent les pauvres de vouloir s'emparer de leurs biens ? Les professeurs, ou les patriarches – comme il serait plus juste de les appeler – peuvent se mettre en colère pour cette raison, mais aussi pour une autre raison qui s'étale avec un peu moins d'évidence à la surface des choses. Peut-être même ces professeurs n'étaient-ils pas du tout en colère ; souvent, en effet, ils étaient des hommes pleins d'admiration, dévoués, exemplaires dans les relations de la vie privée. Peut-être, lorsque le professeur insiste d'une façon par trop accentuée sur l'infériorité des femmes, s'agit-il non de leur infériorité à elles, mais de sa propre supériorité. C'est cette supériorité qu'il protège avec tant de fougue et d'énergie parce qu'elle lui semble un joyau d'une exceptionnelle valeur. La vie pour les gens des deux sexes – et je les regardais se bousculer pour se frayer un passage sur le trottoir – est ardue, difficile, une lutte perpétuelle. Elle exige un courage et une force gigantesques. Et plus que toute autre chose peut-être, elle exige la confiance en soi. Sans cette confiance, nous sommes semblables à des bébés dans leurs berceaux. Et comment pouvons-nous faire naître cette qualité impondérable et cependant si précieuse ? En pensant que les autres sont inférieurs à nous. En sentant que nous avons quelques supériorités innées – la richesse, le rang social, un nez droit ou le portrait du grand-père par Romney – car il n'est pas de limite aux pathétiques inventions de l'imagination humaine. D'où l'énorme importance pour un patriarche conquérant ou patent dans le fait de sentir que beaucoup d'êtres humains – en réalité la moitié du genre humain – lui sont, par leur nature même, inférieurs. Sans doute est-ce là une des principales sources de son autorité. Laissez-moi diriger la lumière de cette observation sur la vie réelle, pensais-je. Expliquera-t-elle certaines de ces énigmes psychologiques qu'on note en marge de la vie quotidienne ? Expliquera-t-elle mon étonnement, l'autre jour,

quand Z..., le plus compatissant, le plus modeste des hommes, prenant un livre de Rebecca West et en lisant un passage, s'écria : « Quelle féministe acharnée ! Elle dit que les hommes sont snobs ! » Cette exclamation, pour moi si surprenante – car miss West était-elle une féministe acharnée pour avoir fait sur l'autre sexe une déclaration qui, si elle n'était pas flatteuse, n'en était peut-être pas moins vraie ? –, cette exclamation n'était-elle pas seulement le cri de la vanité blessée, une protestation contre l'atteinte faite à sa faculté de croire en lui-même ? Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroirs, elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature. Sans ce pouvoir la terre serait probablement encore marécage et jungle. Les gloires de nos guerres seraient inconnues. Nous en serions encore à graver sur des os de mouton de maladroites silhouettes de cerfs et à troquer des morceaux de silex contre des peaux de brebis ou contre quelque ornement simple qui satisferait notre goût encore vierge. Les surhommes et les Doigts du Destin n'auraient jamais porté de couronnes, ou ne les auraient jamais perdues. Les miroirs peuvent avoir de multiples visages dans les sociétés civilisées ; ils sont en tout cas indispensables à qui veut agir avec violence ou héroïsme. C'est pourquoi Napoléon et Mussolini insistent tous deux avec tant de force sur l'infériorité des femmes ; car si elles n'étaient pas inférieures, elles cesseraient d'être des miroirs grossissants. Et voilà pourquoi les femmes sont souvent si nécessaires aux hommes. Et cela explique aussi pourquoi la critique féminine inquiète tant les hommes, pourquoi il est impossible aux femmes de dire aux hommes que tel livre est mauvais, que tel tableau est faible ou quoi que ce soit du même ordre, sans faire souffrir davantage et éveiller plus de colère que ne le ferait un homme dans le même cas. Si une femme, en effet, se met à dire la vérité, la forme dans le miroir se rétrécit, son aptitude à la vie s'en trouve diminuée. Comment l'homme continuerait-il de dicter des sentences, de civiliser des indigènes, de faire des lois, d'écrire des livres, de se parer, de pérorer dans les banquets, s'il ne pouvait se voir pendant ses deux repas principaux d'une taille pour le moins double de ce qu'elle est en vérité. Ainsi pensais-je, émiettant mon pain, remuant mon café et de temps à autre regardant les gens dans la rue. L'apparition dans le miroir est de suprême importance parce que c'est elle qui recharge la vitalité, stimule le système nerveux.

Supprimez-la et l'homme peut mourir, comme l'intoxiqué privé de cocaïne. C'est sous le charme de cette illusion, pensai-je, regardant par la fenêtre, que la moitié des gens sur ce trottoir courent vers leur travail. Le matin ils mettent chapeaux et habits sous ses agréables rayons ; ils savent que miss Smith les attend pour le thé ; aussi commencent-ils leur journée confiants, réconfortés ; entrant dans la pièce ils se disent : « Je suis supérieur à la moitié des gens qui se trouvent ici », et c'est pour cela qu'ils parlent avec cette confiance en eux, cette assurance si lourde de répercussions sur la vie publique et qui aboutit à de si curieuses notes en marge de l'esprit individuel.

Mais ces contributions à la dangereuse et séduisante question de la psychologie de l'autre sexe – j'espère que vous en poursuivrez l'enquête quand vous aurez cinq cents livres de rentes bien à vous – furent interrompues par la nécessité de payer la note. Elle s'élevait à cinq shillings et neuf pence. Je donnai au garçon un billet de dix shillings et il partit chercher de la monnaie. Il y avait un autre billet de dix shillings dans ma bourse ; je le remarquai, car le pouvoir qu'a ma bourse d'engendrer automatiquement des billets de dix shillings est un fait qui me suffoque encore. J'ouvre ma bourse et les voici. La société me donne poulet et café, lit et couvert, en échange d'un certain nombre de morceaux de papier, que me laissa ma tante, pour la seule raison que je portais le même nom qu'elle.

Il faut que je vous dise que ma tante, Mary Beton, mourut à Bombay d'une chute de cheval, au moment où elle partait pour une petite promenade. La nouvelle de cet héritage me parvint le soir même et presque à l'instant même où passait la loi qui donna le droit de vote aux femmes. Une lettre du notaire tomba dans ma boîte aux lettres et, quand je l'ouvris, elle m'apprit que ma tante m'avait laissé, ma vie durant, cinq cents livres de rente par an. De ces deux choses, le vote et l'argent, l'argent, je l'avoue, me sembla de beaucoup la plus importante. Auparavant, je gagnais ma vie en mendiant d'étranges travaux aux journaux, en faisant ici un reportage sur une exposition de baudets, là un reportage sur un mariage ; je touchais quelques livres, en écrivant des adresses, en faisant la lecture à de vieilles dames, en fabriquant des fleurs artificielles, en enseignant l'alphabet aux petits enfants dans un jardin d'enfants. Telles étaient les principales occupations réservées aux femmes avant 1918. Je n'ai pas besoin, je le crains, de décrire par le menu la dureté de ces travaux,

car vous connaissez peut-être des femmes qui les pratiquèrent ; ni de vous parler de la difficulté de vivre avec les sommes ainsi gagnées, car il se peut que vous l'ayez expérimentée vous-même. Je veux vous parler de ce que ces jours ont laissé en moi, de ce sentiment pire que le poison de la peur et de l'amertume qu'ils ont fait naître en moi. Et tout d'abord ce travail que l'on fait comme un esclave en flattant ou en s'abaissant par des flatteries, parfois peut-être inutiles, mais qui semblent nécessaires parce que les enjeux sont par trop importants pour qu'on risque quoi que ce soit ; puis la pensée de ce don unique qui pouvait mourir d'être ainsi dissimulé – de ce petit don, si cher à qui le possède – qui pouvait périr et avec lui mon être, mon âme – tout cela était devenu comme une lèpre qui tuait la fleur du printemps et détruisait l'arbre en son cœur même. Quoi qu'il en soit, comme je viens de le dire, ma tante mourut et chaque fois que je change un billet de dix shillings, un peu de cette lèpre disparaît ; la peur et l'amertume s'en vont. Vraiment, pensais-je, glissant la pièce dans ma bourse et me souvenant de l'amertume des jours passés, quels changements un revenu fixe peut opérer dans un caractère ! Aucune puissance de ce monde ne peut m'enlever mes cinq cents livres : nourriture, maison et vêtements, je les possède à jamais. C'est pourquoi il n'est plus question, non seulement d'effort et de peine, mais aussi de haine et d'amertume. Je n'ai plus besoin de haïr qui que ce soit, car personne ne peut me blesser. Je n'ai plus besoin de flatter qui que ce soit, car personne ne peut plus rien me donner. Aussi me suis-je trouvée adopter peu à peu une attitude nouvelle à l'égard de l'autre moitié de l'espèce humaine. Il est absurde de blâmer une classe ou un sexe en leur totalité. Les grands groupes humains ne sont jamais responsables de ce qu'ils font. Ils sont menés par des instincts dont ils ne sont pas maîtres. Eux aussi, les patriarches, les professeurs eurent d'interminables difficultés, furent aux prises avec de terribles obstacles. Leur formation, à certains points de vue, a été aussi mauvaise que la mienne. Elle a fait naître en eux d'aussi graves défauts. Il est vrai qu'ils possédaient argent et pouvoir, mais, en revanche, il leur fallut abriter en leur sein un aigle, un vautour qui, à jamais, leur déchirent le foie, leur arrachent les poumons : l'instinct de la possession, la rage de l'acquisition qui poussent à toujours désirer les terres et les biens d'autrui ; à fabriquer des frontières et des drapeaux, des cuirassés et des gaz asphyxiants ; à sacrifier leur vie et celle de leurs enfants. Passez sous l'Admiralty Arch (j'avais

atteint ce lieu) ou marchez dans telle avenue livrée aux trophées et aux canons, et réfléchissez au genre de gloire qu'on y célèbre. Regardez, à la clarté du soleil printanier, l'agent de change et le grand avocat entrer dans une maison afin de gagner de l'argent, et encore de l'argent, toujours de l'argent, alors que cinq cents livres par an vous permettent de vivre à la clarté du jour. Ce sont là instincts qu'il est peu plaisant de porter en soi, pensais-je. Ils sont nés de certaines conditions de vie, de l'absence de civilisation, me dis-je en regardant la statue du duc de Cambridge, et en particulier les plumes de son bicorn, avec une attention qu'elles n'avaient guère dû connaître jusque-là. Et tandis que je prenais conscience de toutes ces difficultés, ma peur et mon amertume se transformèrent peu à peu en pitié et indulgence ; puis, en l'espace d'une ou deux années, la pitié et l'indulgence disparurent et je connus cette délivrance majeure qu'est la liberté de penser aux choses en elles-mêmes. Ce bâtiment, par exemple, est-ce que je l'aime ou non ? Ce tableau est-il beau ou non ? Ce livre est-il, à mon avis, bon ou mauvais ? En vérité, l'héritage de ma tante m'a révélé le ciel et a substitué à la grande et imposante silhouette d'un monsieur que Milton a recommandé à mon adoration perpétuelle, celle du vaste ciel.

Tout en méditant, j'arrivai chez moi, dans ma maison près du fleuve. Les lampes étaient allumées et Londres avait, depuis le matin, subi une modification difficile à décrire ; un peu comme si cette grande machine, après avoir peiné tout le jour, était parvenue à créer, grâce à notre aide, quelques mètres de quelque chose de très beau, un édifice de feu étincelant de ses yeux rouges, un monstre fauve qui lancerait des rugissements de sa chaude haleine. Le vent lui-même semblait s'élancer comme un drapeau, tandis qu'il fouettait les maisons et faisait cliqueter les clôtures.

Dans ma petite rue, cependant, la vie quotidienne l'emportait. Le peintre en bâtiments descendait de son échelle, la bonne d'enfants roulait avec précaution sa voiture pour rentrer prendre le thé ; le livreur de charbon pliait ses sacs les uns sur les autres, la femme qui tient la boutique de fruiterie comptait de ses mains gantées de mitaines rouges les gains de la journée. Mais j'étais à ce point préoccupée du problème dont vous aviez chargé mes épaules que je ne pouvais voir même ce spectacle habituel sans le rapporter à mon sujet. Je pensais combien il était plus difficile aujourd'hui qu'il y a un

siècle de dire laquelle de ces occupations est la plus élevée, la plus nécessaire ! Vaut-il mieux être porteur de charbon ou bonne d'enfants ? La femme de ménage qui a élevé huit enfants a-t-elle moins d'importance que l'avocat qui a gagné une centaine de livres ? Il est vain de poser de telles questions, car nul ne peut leur donner de réponse. Non seulement la valeur comparée d'une femme de ménage et d'un avocat monte et descend d'une décennie à l'autre, mais encore n'avons-nous pas d'étalon pour les mesurer tels qu'ils sont en ce moment.

J'avais été ridicule de demander à mon professeur de me donner dans sa thèse mysogine « des preuves irréfutables » de ceci ou de cela. Même s'il était possible de déterminer la valeur d'une capacité humaine à un moment précis, cette valeur serait sujette à variations ; dans un siècle, elle aura peut-être changé du tout au tout. Au surplus, pensais-je, parvenue devant ma maison, les femmes, dans cent ans, auront cessé d'être un sexe protégé. Logiquement, elles participeront à toutes les activités, à tous les emplois qui leur étaient refusés autrefois. La bonne d'enfants portera le charbon. La vendeuse conduira une machine. Toutes les hypothèses fondées sur des faits observés quand les femmes étaient un sexe protégé auront disparu, par exemple (ici une escouade de soldats défila dans la rue), celle que femmes, prêtres et jardiniers vivent plus longtemps que les autres humains. Enlevez toute protection aux femmes, exposez-les aux mêmes efforts, aux mêmes activités que les hommes, faites-en des soldats, des marins et des mécaniciennes et des docteurs, et les femmes ne mourront-elles pas si vite et si jeunes qu'on dira : « J'ai vu une femme aujourd'hui », comme on disait autrefois : « J'ai vu un avion. » Tout pourra arriver quand être une femme ne voudra plus dire : exercer une fonction protégée, pensais-je, ouvrant ma porte.

Mais quel rapport tout ceci a-t-il avec le sujet de mon étude : « Les femmes et le roman » ? me demandais-je en rentrant chez moi.

## Chapitre 3

Il était décevant de n'avoir pu rapporter, à la fin de cette journée, quelque importante affirmation, quelque fait authentique. Les femmes, dit-on, sont plus pauvres que les hommes, pour telle ou telle raison. Peut-être vaudrait-il mieux renoncer à chercher la vérité et à recevoir sur la tête une avalanche d'opinions, chaudes comme lave et décolorées comme eau de vaisselle ? Ne vaudrait-il pas mieux tirer les rideaux, laisser au-dehors les distractions, allumer la lampe, restreindre l'enquête et demander à l'historien, qui enregistre non pas des opinions mais des faits, de décrire les conditions dans lesquelles les femmes vivaient, non pas à travers les siècles, mais en Angleterre, au temps d'Élisabeth, par exemple.

Pourquoi aucune femme, quand un homme sur deux, semble-t-il, était capable de faire une chanson ou un sonnet, n'a écrit un mot de cette extraordinaire littérature, reste pour moi une énigme cruelle. Quelles étaient les conditions de vie des femmes ? me demandais-je ; car la fiction, œuvre d'imagination s'il en est, n'est pas déposée sur le sol tel un caillou, comme le pourrait être la science ; le roman est semblable à une toile d'araignée, attachée très légèrement peut-être, mais enfin attachée à la vie par ses quatre coins. Souvent les liens sont à peine perceptibles ; les pièces de Shakespeare, par exemple, semblent être suspendues tout naturellement sans aucune aide. Mais quand la toile est tirée sur le côté, arrachée sur ses bords, déchirée en son milieu, on se souvient que ces toiles ne sont pas tissées dans le vide par des créatures incorporelles mais sont l'œuvre d'une humanité souffrante et liée à des choses grossièrement matérielles, tels la santé, l'argent et les maisons où nous vivons.

Je me dirigeai donc vers le rayon où sont rangés les livres d'histoire et pris l'un des plus récents, *l'Histoire d'Angleterre*, du Pr Trevelyan. Une fois de plus, je cherchai « Femmes », trouvai « Situation des » et ouvris à la page indiquée : « Battre sa femme, lus-je, était alors pour l'homme un droit reconnu que riches et pauvres exerçaient sans vergogne. Sur le même plan, poursuivait l'historien, la fille qui refusait de se marier avec un monsieur choisi

par ses parents s'exposait à être enfermée, battue et traînée dans sa chambre, sans que l'opinion publique s'en scandalisât. Le mariage n'était pas une affaire d'affection personnelle, mais de cupidité familiale, et cela surtout dans la "chevaleresque" classe noble... Les fiançailles avaient souvent lieu quand l'une des parties ou toutes deux étaient encore au berceau, et le mariage était célébré quand elles pouvaient à peine se passer des soins de leur nourrice. »

Les choses en étaient là vers 1470, peu de temps après l'époque de Chaucer. La prochaine mention faite de la situation des femmes se référait au temps des Stuart, deux cents ans plus tard. « Il était encore exceptionnel pour les femmes des classes supérieures et moyennes de choisir leur époux ; une fois le mari désigné, il devenait seigneur et maître, autant, du moins, que la loi et les coutumes le permettaient. Et pourtant, même dans ces conditions, conclut le Pr Trevelyan, ni les femmes de Shakespeare, ni celles des authentiques mémoires du XVII<sup>e</sup> siècle, comme ceux de Verney et ceux des Hutchinson, ne semblent manquer de personnalité et de caractère. »

Certes, à y bien réfléchir, Cléopâtre devait avoir des façons à elle ; lady Macbeth, on peut le supposer, avait sa volonté ; Rosalinde, pourrait-on croire, était une jeune fille charmante. Le Pr Trevelyan est dans le vrai quand il constate que les femmes de Shakespeare ne semblent manquer ni de personnalité ni de caractère. Quand on n'est pas un historien on peut même aller plus loin et dire que les femmes flamboient comme des phares dans les œuvres de tous les poètes depuis l'origine des temps, Clytemnestre, Antigone, Cléopâtre, lady Macbeth, Phèdre, Cressida, Rosalinde, Desdémone, la duchesse d'Amalfi dans les drames ; puis, dans les œuvres en prose : Millamant, Clarisse, Becky Sharp, Anna Karenine, Emma Bovary, M<sup>me</sup> de Guermantes – les noms me viennent à l'esprit en foule et n'évoquent pas des femmes « manquant de personnalité et de caractère ». Vraiment, si la femme n'avait d'existence que dans les œuvres littéraires masculines, on l'imaginerait comme une créature de la plus haute importance, diverse, héroïque et médiocre, magnifique et vile, infiniment belle et hideuse à l'extrême, avec autant de grandeur que l'homme, davantage même, de l'avis de quelques-uns. Mais il s'agit là de la femme à travers la fiction. En

réalité, comme l'a indiqué le Pr Trevelyan, la femme était enfermée, battue et traînée dans sa chambre.

Un être étrange, composite, fait ainsi son apparition. En imagination, elle est de la plus haute importance, en pratique, elle est complètement insignifiante. Elle envahit la poésie d'un bout à l'autre ; elle est, à peu de chose près, absente de l'Histoire. Dans la fiction, elle domine la vie des rois et des conquérants ; en fait, elle était l'esclave de n'importe quel garçon dont les parents avaient exigé qu'elle portât l'anneau à son doigt. Quelques-unes des paroles les plus inspirées, quelques-unes des pensées les plus profondes de la littérature tombent de ses lèvres ; dans la vie pratique elle pouvait tout juste lire, à peine écrire, et était la propriété de son mari.

C'est, certes, un monstre étrange, celui que l'on conçoit en lisant tout d'abord les historiens, puis les poètes, un vermisseau qui aurait des ailes d'aigle, l'âme de la vie et de la beauté en train de hacher menu quelque morceau de lard dans sa cuisine. Mais ces monstres, si amusants soient-ils pour l'imagination, n'ont pas d'existence réelle. Ce qu'il faudrait faire, pour donner vie à la femme, ce serait la concevoir sous un jour poétique et prosaïque en un seul et même instant, gardant ainsi le contact avec la réalité – penser qu'elle est M<sup>me</sup> Martin, âgée de trente-six ans, habillée de bleu, portant un chapeau noir et des souliers bruns – sans perdre cependant de vue la fiction qui fait d'elle un vase où, sans cesse, coulent, étincelants, les esprits et les élans les plus divers. Pourtant, si l'on tente d'appliquer cette méthode à la femme de l'époque élisabéthaine, une lumière fait défaut : on est gêné par la pauvreté des faits. Nous ne savons rien qui soit précis, rien qui soit parfaitement vrai, substantiel, sur la femme. L'histoire la mentionne à peine. Et je m'adressai à nouveau au Pr Trevelyan pour savoir quelle était sa conception de l'Histoire. J'ai trouvé, en regardant les têtes de chapitre, qu'il la comprenait ainsi :

« La cour du château et les méthodes de culture en plein champ... Les cisterciens et l'élevage des moutons... Les croisades... L'université... La Chambre des communes... La guerre de Cent Ans... La guerre des Deux-Roses... Les érudits de la Renaissance... La dissolution des monastères... Le conflit agraire et religieux... L'origine de la puissance maritime de l'Angleterre... La grande Armada, etc. » De temps en temps, une femme précise est mentionnée, une Élisabeth ou une Marie Stuart ; une reine ou une

grande dame. Mais jamais une femme de la classe moyenne, n'ayant à sa disposition que son intelligence et son caractère, n'a pu participer à l'un quelconque des grands mouvements qui, rapprochés, constituent la vue de l'historien sur le passé. Et nous ne trouverons pas non plus la femme dans les collections d'anecdotes d'Aubrey. Jamais elles n'écrivaient leurs mémoires, rarement elles tinrent un journal, on ne possède d'elles qu'une poignée de lettres. Elles ne laissèrent ni drames ni poèmes sur lesquels nous puissions les juger. Ce dont on a besoin, pensais-je, c'est une masse de renseignements, et pourquoi quelque brillant étudiant de Newnham ou de Girton ne nous la procurerait-il pas ? À quel âge se mariaient-elles ? Combien d'enfants avaient-elles en général ? À quoi ressemblaient leurs maisons ? Disposaient-elles d'une chambre à elles ? Faisaient-elles la cuisine ? Pouvaient-elles avoir une domestique ? Toutes ces précisions se trouvent quelque part, dans les registres communaux et les livres de comptes, sans doute. La vie de la femme moyenne sous le règne d'Élisabeth doit être dispersée en de multiples endroits. Ne pourrait-on pas rassembler ces éléments épars et en faire un livre ? C'est là une ambition qui dépasse mon audace, pensai-je, tout en cherchant sur les rayons des livres qui ne s'y trouvaient pas, que de suggérer aux étudiants de ces fameuses facultés de récrire l'Histoire. Il me semble pourtant bien reconnaître que l'Histoire telle qu'elle est semble un peu bizarre, irréaliste et bâtie de guingois. Mais pourquoi n'ajouterait-on pas un supplément à l'Histoire ? Supplément auquel on donnerait, bien entendu, un nom sans importance pour que les femmes y puissent figurer sans inconvenance ? Car souvent on les entrevoit dans la vie des grands, passant en toute hâte à l'arrière-plan, dissimulant, j'imagine, un clignement d'œil, un rire, peut-être une larme. Et, après tout, nous avons un nombre respectable de biographies de Jane Austen ; il semble à peine nécessaire d'examiner à nouveau l'influence des tragédies de Joanna Baillie sur la poésie d'Edgar Allan Poe ; quant à moi, je ne verrais pas d'inconvénient à fermer pour au moins un siècle les diverses demeures de Mary Russell Mitford. Mais, ce qui me semble déplorable, continuai-je, regardant de nouveau du côté des rayons, c'est qu'on ne sache rien qui concerne les femmes avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Rien ne me permet de savoir si je dois m'adresser ici ou là. Me voici en train de me demander pourquoi, à l'époque élisabéthaine, les femmes n'écrivaient pas de poésie et je ne suis pas

seulement sûre de la façon dont elles étaient élevées. Leur apprenait-on à écrire ? Avaient-elles un salon personnel ? Combien de femmes avaient-elles des enfants avant leur vingt et unième année ? En un mot, que faisaient-elles de huit heures du matin à huit heures du soir ? Elles n'avaient pas d'argent, c'est certain ; selon le Pr Trevelyan, elles étaient mariées, que cela leur plût ou non, avant même leur sortie de la nursery, vers quinze ou seize ans probablement. Il eût été bien étrange, d'après ce tableau, de voir l'une d'elles, soudain, se mettre à écrire les pièces de Shakespeare, me dis-je en conclusion, et je pensai à ce vieux monsieur, mort maintenant, mais qui était, je crois, évêque : il déclarait qu'il était impossible qu'une femme ait eu dans le passé, ait dans le présent ou dans l'avenir le génie de Shakespeare. Il adressait aux journaux des articles sur ce sujet. C'est lui aussi qui déclara à une dame, qui s'était renseignée auprès de lui, qu'en vérité les chats n'allaient pas au ciel bien que, ajouta-t-il, ils aient une certaine forme d'âme. Quelle somme de réflexions ces vieux messieurs ont dépensée pour notre salut ? Comme les bornes de l'ignorance ont reculé à leur approche ! Les chats ne vont pas au ciel. Les femmes ne peuvent pas écrire les pièces de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, je ne pouvais m'empêcher de penser, tout en regardant les œuvres de Shakespeare sur leur rayon, que l'évêque avait raison, du moins sur ce point : il aurait été impensable qu'une femme écrivît les pièces de Shakespeare à l'époque de Shakespeare. Laissez-moi imaginer, puisque les faits précis sont si difficiles à établir, ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée, appelée, mettons Judith. Shakespeare lui-même fréquentait vraisemblablement – sa mère était une héritière – une école où on lui enseignait le latin – Ovide, Virgile et Horace – et les éléments de la grammaire et de la logique. Nous savons tous que c'était un garçon déchaîné qui braconait les lapins, tirait peut-être sur les cerfs et fut contraint d'épouser, plus tôt qu'il n'aurait fallu, une femme du voisinage qui lui donna un enfant plus vite qu'elle n'aurait dû. Cette aventure le contraignit à tenter sa chance à Londres. Il avait, semble-t-il, du goût pour le théâtre ; il commença sa carrière en tenant les chevaux devant l'entrée des artistes. Peu après il trouva du travail au théâtre, devint un acteur en vogue et vécut au centre de l'univers, rencontrant tout le monde, pratiquant son art sur les planches, exerçant son esprit dans les rues et trouvant

même accès au palais de la reine. Pendant ce temps, sa sœur, si merveilleusement douée – nous sommes dans le domaine des suppositions –, restait à la maison. Elle avait, autant que son frère, le goût de l'aventure, était, comme lui, pleine d'imagination et brûlait du désir de voir le monde tel qu'il était. Mais on ne l'envoya pas étudier en classe. Elle n'eut pas l'occasion d'étudier la grammaire et la logique, moins encore celle de lire Horace ou Virgile. De temps à autre elle attrapait un livre, un des livres de son frère, peut-être, lisait quelques pages. Mais arrivaient alors ses parents qui lui disaient de raccommoder les chaussettes ou de surveiller le ragoût et de ne pas perdre son temps avec des livres et des papiers. Sans doute lui parlaient-ils sévèrement, mais avec beaucoup de bonté ; car c'étaient des gens pratiques, connaissant les conditions de vie d'une femme et aimant leur fille – qui était très vraisemblablement la prune des yeux de son père. Peut-être griffonnait-elle quelques pages en cachette dans le fruitier, mais elle avait bien soin, alors, de les cacher ou de les mettre au feu. Mais bientôt, cependant, avant même qu'elle eût atteint sa vingtième année, on la fiança au fils du négociant en laines du voisinage. Elle pleura, criant que le mariage lui faisait horreur, ce pourquoi son père la frappa durement. Puis il cessa de la gronder et la supplia de ne pas lui faire de tort et de ne pas le couvrir de honte dans cette histoire de mariage. Il allait, lui dit-il, lui offrir un collier de perles et un joli jupon : et, disant cela, il avait les larmes aux yeux. Comment pouvait-elle lui désobéir ? Comment pouvait-elle briser le cœur de son père ? Mais la puissance du génie de cette fille la poussait à la révolte. Elle fit un paquet de ce qu'elle possédait, se laissa glisser le long d'une corde, par une nuit d'été, et prit la route de Londres. Elle n'avait pas dix-sept ans. Les oiseaux qui chantaient dans la haie n'étaient pas plus harmonieux qu'elle. Elle avait l'imagination la plus vive, le même don que son frère pour la musique des mots. Comme lui, elle avait du goût pour le théâtre. Elle se tint devant l'entrée des artistes ; elle voulait, disait-elle, jouer. Les hommes se moquaient d'elle. Le directeur – un gros homme aux lèvres pendantes – éclata de rire. Il aboya quelque chose concernant les caniches qui dansent et les femmes qui jouent – aucune femme, lui déclara-t-il, ne saurait être actrice. Il fit allusion à ce que vous devinez. Il était impossible à la jeune fille d'apprendre son art. Pouvait-elle même se mettre en quête d'un dîner dans une taverne ou errer dans les rues à minuit ? Et pourtant elle était génialement

douée pour la fiction et brûlait du désir de se repaître de la vie des hommes et des femmes, d'étudier leurs divers comportements. En fin de compte, car elle était très jeune et son visage ressemblait étrangement à celui de Shakespeare le poète – elle avait les mêmes yeux et les mêmes sourcils arqués –, en fin de compte, Nick Green, l'acteur-directeur, la prit en pitié ; elle se trouva enceinte de ce monsieur et – qui peut évaluer l'ardeur et la violence d'un cœur de poète quand ce cœur habite le corps d'une femme, est intimement lié à lui ? – se tua par une nuit d'hiver et repose à quelque croisement où les omnibus s'arrêtent à présent, devant l'Elephant and Castle.

Je crois que c'est, à peu de chose près, ainsi que l'histoire se serait déroulée si une femme au temps de Shakespeare avait eu le génie de Shakespeare. Pour moi je suis d'accord avec le défunt évêque, si tel était le destin des femmes, il est certes impensable qu'une femme au temps de Shakespeare ait eu le génie de Shakespeare. Car un génie comme celui de Shakespeare n'est pas né parmi des gens en train de se livrer à un travail pénible, au milieu d'êtres grossiers et d'esclaves. Il ne naquit pas en Angleterre parmi les Saxons et les Bretons. Il ne naît pas aujourd'hui dans les classes ouvrières. Comment, alors, eût-il pu naître parmi les femmes dont le travail commençait, selon le Pr Trevelyan, presque avant leur sortie de la nursery, qui étaient contraintes à ce travail par leurs propres parents, qui étaient maintenues à leur tâche par la puissance de la loi et des coutumes ? Et pourtant certaines formes de génie ont dû exister parmi les femmes, comme aussi dans les classes ouvrières. De temps à autre une Emily Brontë ou un Robert Burns éclate et révèle la présence d'un génie. Mais, à coup sûr, il ne pouvait alors aller jusqu'à se manifester en écrivant. Si bien que chaque fois qu'il est question de sorcières, à qui on fit prendre un bain forcé, ou de femmes possédées par les démons, ou de rebouteuses qui vendirent des herbes, ou même d'un homme de talent dont la mère fut remarquable, je me dis que nous sommes sur la trace d'un romancier, d'un poète qui ne se révéla pas, de quelque Jane Austen, silencieuse et sans gloire, de quelque Emily Brontë qui se fit sauter la cervelle sur la lande, ou qui, rendue folle et torturée par son propre génie, courut, le visage convulsé, par les chemins ! Vraiment, j'aimerais aller jusqu'à supposer que cet « anonyme », qui a écrit tant de poèmes sans les signer, était souvent une femme. Ce furent des femmes, ainsi qu'Edward Fitzgerald, je crois, l'a suggéré, qui créèrent les ballades,

les chansons populaires, les fredonnant à leurs enfants, les chantant pour charmer leurs travaux de fileuses ou pour tromper les longues nuits d'hiver.

Tout cela est peut-être faux, peut-être vrai. Qui pourrait le dire ? Mais ce qui me semble vrai, quand je pense à l'histoire de la sœur de Shakespeare, telle que je vous l'ai contée, c'est que n'importe quelle femme, née au XVI<sup>e</sup> siècle et magnifiquement douée, serait devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans quelque chaumière éloignée de tout village, mi-sorcière, mi-magicienne, objet de crainte et de dérision. Car point n'est besoin d'être grand psychologue pour se convaincre qu'une fille de génie, qui aurait tenté de se servir de son don poétique, aurait été à tel point contrecarrée par les autres, torturée et tiraillée en tous sens par ses propres instincts, qu'elle aurait perdu santé et raison. Aucune fille n'aurait pu se rendre à pied à Londres, se tenir à l'entrée des artistes et forcer son chemin jusqu'auprès des acteurs-directeurs, sans se faire violence et sans être suppliciée par une souffrance illogique peut-être – car il se peut que la chasteté ne soit qu'un tabou, inventé par certaines sociétés pour des causes inconnues – mais qui n'en était pas moins inévitable. La chasteté avait alors, elle a même encore maintenant, une importance religieuse dans la vie d'une femme, et elle s'est à ce point enveloppée de nerfs et d'instincts que pour la détacher et l'amener à la lumière du jour il faudrait un courage des plus rares. Une vie libre, à Londres, au XVI<sup>e</sup> siècle, aurait impliqué pour une femme poète et auteur dramatique une tension nerveuse et un déchirement tels qu'ils l'auraient sans doute tuée. Eût-elle survécu, tout ce qu'elle eût écrit, découlant d'une imagination faussée et morbide, en eût été déformé et contrefait. Et sans doute, pensai-je, regardant le rayon où ne se trouvent point de pièces écrites par des femmes, n'aurait-elle pas signé ses œuvres. Ce refuge de l'anonymat, elle l'aurait certainement recherché. C'est un reliquat du sens de la chasteté qui incita jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle les femmes à garder l'anonymat. Currer Bell<sup>[7]</sup>, George Eliot, George Sand, toutes, victimes du conflit intérieur comme en témoignent leurs écrits, cherchèrent en vain à se voiler en se servant d'un nom d'homme. Elles rendaient ainsi hommage à cette convention qui, si elle n'a pas été créée par l'autre sexe, a du moins été si fortement encouragée par lui (la plus grande gloire pour une femme est qu'on ne parle pas

d'elle, disait Périclès qui était, lui, un des hommes dont on parla le plus), que toute publicité les concernant est détestable. L'anonymat court dans leurs veines. Le désir d'être voilées les possède encore. Même aujourd'hui, elles sont loin d'être aussi préoccupées que les hommes par le soin de leur gloire et, en général, peuvent passer devant une pierre tombale ou un poteau indicateur sans éprouver l'irrésistible désir d'y graver leur nom, ce à quoi Alf, Bert ou Chas sont contraints, poussés par cet instinct qui les fait grogner dès qu'ils voient passer une belle femme ou même un chien : Ce chien est à moi<sup>{8}</sup>. Et, bien entendu, il ne s'agit peut-être pas d'un chien, pensai-je, me souvenant de Parliament Square, de la Sieges-Allée et d'autres avenues ; il peut s'agir d'un lopin de terre ou d'un homme aux cheveux noirs et bouclés. C'est là l'une des plus grandes supériorités de la femme que de pouvoir passer, fût-ce à côté d'une belle négresse, sans vouloir en faire une Anglaise.

Cette femme donc, née au XVI<sup>e</sup> siècle et douée pour la poésie, était une femme malheureuse, une femme en lutte contre elle-même. Les conditions de sa vie, ses propres instincts étaient contraires à l'état d'esprit qui permet de libérer les créations du cerveau et de leur donner vie. Mais quel est donc l'état d'esprit le plus propice à l'acte de création ? me demandai-je. Peut-on avoir une idée de l'état qui favorise et rend possible cette étrange activité ? C'est alors que j'ouvris un volume contenant les tragédies de Shakespeare. Quel était l'état d'esprit de Shakespeare, par exemple, quand il écrivit *Le Roi Lear* et *Antoine et Cléopâtre* ? C'était assurément l'état d'esprit le plus favorable à la poésie qui ait jamais existé. Mais Shakespeare lui-même ne nous en a rien dit. C'est par hasard que nous savons que « jamais il n'effaçait une ligne ». À vrai dire rien jamais n'a été dit par l'artiste lui-même sur son état d'esprit, jusque, sans doute, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se peut que Rousseau ait été le premier à parler de ces choses. Quoi qu'il en soit, vers le XIX<sup>e</sup> siècle, la conscience de soi s'était développée au point que décrire leurs états d'âme dans des confessions et des autobiographies devint une habitude des hommes de lettres. Ce devint aussi une coutume d'écrire leur biographie et de publier leurs lettres après leur mort. Aussi, bien que nous ne sachions rien des états d'âme de Shakespeare écrivant *Le Roi Lear*, nous n'ignorons rien de ceux de Carlyle élaborant la *Révolution française*, nous connaissons les tourments de Flaubert écrivant

*Madame Bovary* et ceux de Keats quand il essaya de composer des poèmes malgré l'approche de la mort et l'indifférence du monde.

Et cette énorme littérature moderne de confessions et d'auto-analyses permet de déduire qu'écrire une œuvre géniale est presque toujours un exploit d'une prodigieuse difficulté. Tout semble s'opposer à ce que l'œuvre sorte entière et achevée du cerveau de l'écrivain. Les circonstances matérielles lui sont, en général, hostiles. Des chiens aboient, des gens viennent interrompre le travail ; il faut gagner de l'argent ; la santé s'altère. De plus, l'indifférence bien connue du monde aggrave ces difficultés et les rend plus pénibles. Le monde ne demande pas aux gens d'écrire des poèmes, des romans ou des histoires ; il n'a aucun besoin de ces choses. Peu lui importe que Flaubert trouve le mot juste ou que Carlyle vérifie scrupuleusement tel ou tel événement. Et, bien entendu, il ne paye point ce dont il n'a cure. C'est pourquoi l'écrivain, qu'il soit Keats, Flaubert ou Carlyle, est atteint de toutes les formes de déséquilibre et de découragement, et cela surtout pendant les années fécondes de la jeunesse. Une malédiction, un cri de douleur s'élève de leurs livres d'analyses et de confession. « Grands poètes morts dans la misère », tel est le refrain de leur chant. Si, en dépit de toutes ces difficultés, quelque chose naît, c'est miracle ; et sans doute aucun livre ne vient-il au jour aussi pur et aussi achevé qu'il fut conçu.

Mais les difficultés, pensai-je regardant les rayons vides, étaient infiniment plus terribles quand il s'agissait de femmes. Et tout d'abord il était hors de question qu'elles eussent une pièce personnelle, ne parlons pas d'une pièce tranquille ou à l'abri du bruit – à moins que leurs parents ne fussent exceptionnellement riches ou de grande noblesse – et cela jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Puisque leur argent de poche, qui dépendait du bon vouloir de leur père, ne suffisait qu'à leur permettre de s'habiller, elles étaient privées de ces douceurs qu'obtenaient même Keats ou Tennyson ou Carlyle, tous trois pauvres cependant : petite excursion, petit voyage en France, logement séparé qui, même assez misérable, les mettait à l'abri des exigences et des tyrannies familiales. Les difficultés matérielles auxquelles les femmes se heurtaient étaient terribles ; mais bien pires étaient pour elles les difficultés immatérielles. L'indifférence du monde que Keats et Flaubert et d'autres hommes de génie ont trouvée dure à supporter était, lorsqu'il s'agissait de femmes, non pas

de l'indifférence, mais de l'hostilité. Le monde ne leur disait pas ce qu'il disait aux hommes : écrivez si vous le voulez, je m'en moque... Le monde leur disait avec un éclat de rire : Écrire ? Pourquoi écrieriez-vous ? C'est ici que les psychologues de Newnham et de Girton pourraient venir à notre aide, me dis-je, fixant à nouveau les espaces vides sur les rayons. Car il serait sûrement bon de vérifier l'effet du découragement sur l'esprit de l'artiste, comme j'ai vu une société laitière expérimenter sur un rat l'effet du lait ordinaire et celui du lait de première qualité : on mit deux rats dans des cages placées l'une à côté de l'autre, l'un des deux devint timide, chétif et ne grandit point ; l'autre devint luisant, hardi et gras. Eh bien, de quels aliments nourrissons-nous les femmes artistes ? me demandai-je, me rappelant, je suppose, le dîner aux prunes et à la crème. Pour répondre à ma question, je n'avais qu'à ouvrir le journal du soir et lire que lord Birkenhead est d'avis – mais vraiment je ne vais pas me donner la peine de recopier l'avis de lord Birkenhead sur les écrits des femmes. Ce que dit le doyen Inche, je n'y toucherai pas. Le spécialiste de Harley Street peut éveiller les échos de Harley Street avec ses vociférations, cela ne fera pas se dresser un cheveu de ma tête. Je veux, pourtant, citer M. Oscar Browning, parce que M. Oscar Browning fut, autrefois, un grand personnage à Cambridge et aussi examinateur à Girton et Newnham. M. Oscar Browning avait coutume de déclarer « que l'impression laissée sur son esprit après avoir parcouru n'importe quelle catégorie de copies d'examen, indépendamment des notes à leur attribuer, était celle-ci : la meilleure des femmes est intellectuellement inférieure au pire des hommes ». Après avoir ainsi parlé, M. Browning retourna dans son appartement – et c'est ce qui va suivre qui le rend aimable et fait de lui un être humain de quelque poids et majesté – il retourna dans son appartement et trouva là un garçon d'écurie étendu sur son canapé – « un vrai squelette aux joues creuses et blêmes, aux dents noires et qui ne semblait pas avoir l'entier usage de ses membres... ». « Voici Arthur, dit M. Browning, vraiment, quel beau garçon et quelle noblesse d'âme. » Ces deux tableaux m'ont toujours semblé se compléter l'un l'autre. Et, heureusement, en ce siècle de biographies, ces deux tableaux se complètent souvent, si bien que nous sommes à même d'interpréter les opinions des grands hommes non seulement d'après leurs paroles, mais aussi d'après leurs actes.

Ce contrôle est possible de nos jours, mais imaginez, il y a seulement cinquante ans, le poids d'une opinion comme celle de M. Oscar Browning sortant de la bouche d'hommes pleins d'autorité. Imaginez un père qui, au nom des plus nobles motifs, n'eût pas voulu voir sa fille quitter la maison pour devenir écrivain, peintre ou savant : « Vois donc ce que déclare M. Oscar Browning », aurait-il sans doute dit ; et M. Oscar Browning n'était pas seul ; il y avait la *Saturday Review* ; il y avait M. Greg : « La caractéristique de la femme, disait avec emphase M. Greg, c'est d'être entretenue par l'homme et d'être à son service. » Il existait une masse immense de déclarations masculines tendant à démontrer qu'on ne pouvait rien attendre, intellectuellement, d'une femme. Même si son père ne lui faisait pas lecture de ces déclarations, toute fille pouvait les lire, et cette lecture, même au XIX<sup>e</sup> siècle, devait diminuer sa vitalité et affecter profondément son œuvre. Quoi qu'il arrivât, cette affirmation existait – vous ne pouvez faire ceci, vous êtes incapable de faire cela – et il fallait protester contre elle, il fallait la surmonter. Il est probable qu'en ce qui concerne les romancières, ce virus n'est plus aujourd'hui d'une grande nocivité ; car il y a eu parmi les femmes des romancières de valeur. Mais contre les femmes peintres, il doit avoir gardé quelque efficacité. Et, en ce qui concerne les musiciennes, il semble avoir conservé, même à l'heure actuelle, toute sa virulence. La femme compositeur occupe aujourd'hui la place qu'occupait l'actrice au temps de Shakespeare. Nick Greene, pensai-je, me remémorant l'histoire que j'avais inventée à propos de la sœur de Shakespeare, disait qu'une actrice lui faisait penser à un chien qui danse. Johnson, deux cents ans plus tard, répéta cette phrase en l'appliquant aux femmes qui prêchaient. Et voici, dis-je, ouvrant un livre traitant de musique, ces mêmes mots appliqués de nouveau, en cette année de grâce 1928, aux femmes qui essayent de composer des œuvres musicales. « À propos de M<sup>lle</sup> Germaine Tailleferre, on ne peut que répéter les paroles du D<sup>r</sup> Johnson concernant une femme prêcheuse, en les transposant en termes de musique : Monsieur, une femme qui compose est semblable à un chien qui marche sur ses pattes de derrière. Ce qu'il fait n'est pas bien fait, mais vous êtes surpris de le voir faire<sup>{9}</sup>. » Tant l'histoire se répète avec fidélité.

Donc, dis-je, en conclusion, refermant la biographie de M. Oscar Browning et repoussant les autres livres, donc même au XIX<sup>e</sup> siècle

on n'encourageait pas les femmes à devenir des artistes. Au contraire, on les humiliait, on les souffletait, les sermonnait et les exhortait. La nécessité où elles se trouvèrent de s'opposer à ceci, de désapprouver cela, a dû tendre leurs nerfs à l'extrême et diminuer leur force vitale. Car ici nous nous approchons de ce complexe masculin, une fois encore si intéressant et obscur, qui eut une telle influence sur l'évolution des femmes, le désir profondément enraciné en l'homme, non pas tant qu'elle soit inférieure, mais plutôt que *lui* soit supérieur, désir qui l'incite à se placer de façon à attirer tous les regards, non seulement dans le domaine de l'art, et à transformer la politique en chasse gardée, même quand le risque qu'il court semble infime et la suppliante humble et dévouée. Jusqu'à lady Bessborough qui, je m'en souviens, malgré toute sa passion pour la politique, dut s'incliner humblement et écrire à lord Granville Leveson-Gower :

« ... nonobstant toute ma violence en politique et mes discours à ce propos, je suis parfaitement d'accord avec vous sur le fait que ce n'est pas affaire de femme que de se mêler de politique ou de toutes autres affaires sérieuses, en allant plus loin que donner son avis (si on le lui demande). » Si bien que, pour épuiser son enthousiasme dans un domaine où il ne rencontre aucune sorte d'obstacle, elle poursuit en parlant de ce sujet d'une importance capitale : le premier discours de lord Granville à la Chambre des communes. Ce spectacle est certainement étrange, pensai-je. L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante peut-être que l'histoire de cette émancipation elle-même. Quel livre amusant on pourrait faire si quelque jeune étudiante de Girton ou Newnham s'avisait d'en réunir les matériaux et d'en tirer une théorie – mais il faudrait à cette étudiante de gros gants pour couvrir ses mains et des barreaux pour la protéger contre la tentation de l'or massif.

Mais les choses qui nous amusent aujourd'hui, je me le rappelai en refermant « Lady Bessborough », durent jadis être prises au tragique. Les opinions qu'aujourd'hui l'on fourre dans un livre étiqueté « Cok-a-doodle-dum » et met en réserve afin d'en faire lecture devant un auditoire choisi, durant les soirées d'été, faisaient pleurer naguère, je vous l'assure. Parmi vos grand-mères et arrière-grand-mères, beaucoup pleurèrent toutes les larmes de leurs yeux. Florence Nightingale, dans sa douleur, poussa des cris déchirants<sup>{10}</sup>. Ajoutons qu'il vous est facile, à vous qui avez fréquenté l'université, à

vous qui possédez en propre des salons – ou sont-ce seulement des chambres à coucher ? – de dire que le génie devrait dédaigner les opinions de ce genre, que le génie devrait se trouver au-dessus de ce qu'on peut en dire. Malheureusement, ce sont précisément les hommes et les femmes de génie qui prêtent le plus d'attention à ce que l'on dit d'eux. Souvenez-vous de Keats. Souvenez-vous des mots qu'il avait gravés sur sa pierre tombale. Pensez à Tennyson ; pensez – mais est-il besoin que je multiplie les preuves du fait indiscutable, bien que fâcheux, qu'il est dans la nature de l'artiste de prêter une attention excessive à ce que l'on dit de lui ? La littérature est parsemée d'épaves d'hommes qui prêtèrent une attention disproportionnée aux opinions d'autrui.

Et cette susceptibilité qui leur est propre est doublement fâcheuse, pensai-je, revenant à mon enquête première, c'est-à-dire tentant de découvrir quel est l'état d'esprit le plus favorable au travail de création ; car l'esprit d'un artiste, afin d'accomplir le prodigieux effort nécessaire pour donner vie à l'œuvre qui est en lui, doit être incandescent comme le fut l'esprit de Shakespeare ; c'est du moins ce que je supposais, regardant le livre montrant *Antoine et Cléopâtre*. Il ne doit plus rencontrer en lui-même d'obstacle ni aucune matière étrangère inassimilée.

Car bien que nous déclarions ne rien connaître de l'état d'esprit de Shakespeare, par cette déclaration même, nous disons quelque chose qui a trait à l'état d'esprit de Shakespeare. Peut-être savons-nous si peu de chose concernant Shakespeare – comparé à ce que nous savons de Donne ou de Ben Johnson ou de Milton – parce que ses rancunes, ses dépits et ses antipathies nous sont cachés. Nous ne sommes pas soutenus par quelque « révélation » qui nous fit penser à l'écrivain. Shakespeare sut chasser de lui et détruire jusqu'à la moindre velléité de protestation, de sermon, jusqu'au moindre désir de proclamer une injustice, de régler un compte, de prendre le monde à témoin de ses épreuves ou de ses griefs. C'est pourquoi sa poésie jaillit de lui en toute liberté, sans se heurter à aucun obstacle. Si jamais un être humain a pu s'exprimer complètement dans son œuvre, ce fut Shakespeare. Si jamais esprit fut incandescent, merveilleusement libre, pensai-je, me tournant de nouveau vers la bibliothèque, ce fut celui de Shakespeare.

## Chapitre 4

Il est de toute évidence impossible de trouver au XVI<sup>e</sup> siècle une femme partageant cet état d'esprit. Il nous suffit de penser aux pierres tombales du temps d'Élisabeth avec tous ces enfants agenouillés, mains jointes, et à la mort prématurée de ces femmes ; et de voir leurs maisons aux chambres sombres et étriquées, pour nous rendre compte qu'il était impossible alors à une femme d'écrire le moindre poème. Ce que l'on s'attendrait à trouver serait, en un temps moins éloigné du nôtre, quelque grande dame mettant à profit sa liberté et son confort relatif pour publier quelque chose sous son nom, au risque d'être considérée comme un monstre. Les hommes, bien entendu, ne sont pas vaniteux, continuai-je, évitant soigneusement « le féminisme notoire » de miss Rebecca West, mais la plupart d'entre eux suivent avec sympathie les efforts d'une comtesse pour écrire des vers. On s'attendrait donc à voir une dame titrée trouver beaucoup plus d'encouragements qu'en eussent à la même époque reçu une miss Austen ou une miss Brontë inconnues. Mais on s'attendrait aussi à trouver l'esprit de cette noble dame troublé par des émotions étrangères comme la peur et la haine et ses poèmes révéler des traces de ce trouble. Voici lady Winchelsea, par exemple, pensai-je, prenant ses œuvres. Elle est née en l'année 1661 ; elle était noble par sa naissance et par son mariage ; elle n'eut pas d'enfants ; elle écrivit des vers et on n'a qu'à ouvrir un recueil de ses poèmes pour voir éclater son indignation devant la condition des femmes :

*Comme nous sommes déchues, déchues par la faute de  
principes erronés  
Et plus que de la Nature victimes de l'éducation ;  
Privées de tous les ornements de l'esprit,  
Et vouées par système à la stupidité ;  
Et si quelqu'une d'entre nous s'élève au-dessus des autres  
Mue par une imagination plus vive et poussée par l'ambition  
Si forte la faction opposée toujours lui apparaît,*

*Que l'espoir de réussir ne peut jamais contrebalancer la peur.*

Certes, lady Winchelsea n'avait point « détruit tous les obstacles, son esprit n'était pas incandescent ». Bien au contraire, il était épuisé, troublé par les haines et les rancunes. L'espèce humaine, à ses yeux, se divisait en deux parties. Les hommes sont « la faction opposée », les hommes sont haïs et redoutés car ils ont le pouvoir de lui barrer la voie qui la mène vers tout ce qu'elle désire – écrire.

*Hélas ! une femme qui entreprend d'écrire  
Comme une créature si présomptueuse est considérée,  
Que sa faute ne peut être par aucun mérite compensée.  
Ils nous disent que nous nous trompons de sexe et de voie ;  
Bonnes manières, mode, danse, toilette, jeu,  
Voilà les talents que nous devrions briguer  
Écrire, ou lire, ou penser, ou nous instruire,  
Ternirait notre beauté et épuiserait notre temps,  
Et interromprait les conquêtes de notre printemps,  
Alors que l'ennuyeuse besogne de gérer une maison asservie,  
Est tenue par certains pour notre art suprême et notre utilité.*

Certes, il faut le courage d'écrire, sûre que ce qu'elle écrit ne sera jamais publié ; il lui faut tenter de s'apaiser par ce triste chant :

*Chante pour quelques amis et pour tes peines,  
Aux bosquets de lauriers tu n'as jamais été destinée ;  
Ombres épaisses et trouve là ton contentement.*

Pourtant il est clair que si elle avait pu en chasser la haine et la peur, au lieu d'emplir d'amertume et de ressentiment son esprit, le feu qui brûlait en elle eût été d'une belle ardeur. De temps à autre, des mots jaillissent qui sont de pure poésie :

*Et ne veux pas en des soieries fanées, imiter,  
Timide, l'inimitable rose.*

Ces vers sont à juste titre loués par M. Murry, et il semble que Pope se soit souvenu de ces autres et les ait empruntés :

*Maintenant la jonquille triomphe du faible cerveau ;  
Nous défaillassons sous l'aromatique peine.*

Il est mille fois regrettable que la femme qui pouvait écrire ainsi, et dont l'esprit s'accordait à la nature et aimait la méditation, ait été contrainte à la colère et à l'amertume. Mais comment eût-il pu en être autrement, me demandai-je, imaginant les sarcasmes et les rires, la flatterie des flagorneurs et le scepticisme du poète professionnel. Sans doute s'est-elle enfermée dans une chambre à la campagne pour y écrire, sans doute a-t-elle été déchirée par la rancœur et les scrupules, malgré le meilleur des maris et une vie conjugale parfaite, du moins je le suppose, car lorsqu'on en vient à rechercher les faits concernant lady Winchelsea, on découvre, comme d'habitude, qu'on ignore presque tout. Elle souffrait terriblement de mélancolie, ce que, jusqu'à un certain point, nous nous expliquons facilement quand nous l'écoutons nous raconter comment, sous l'emprise de cette humeur mélancolique, elle voyait :

*Mes vers décriés et mon occupation considérée comme  
Une folie sans utilité ou une présomptueuse erreur.*

L'occupation qui était ainsi critiquée était, autant qu'on en peut juger, cette chose innocente qui consiste à flâner à travers les champs et à rêvasser.

*Ma main se complaît à copier les choses inhabituelles,  
À s'écarter des voies connues et coutumières,  
Et ne veut en des soieries fanées imiter,  
Timide, l'inimitable rose.*

Si c'était là son habitude et si c'était là ses délices, il lui fallait s'attendre qu'on se moquât d'elle ; et c'est pourquoi l'on dit que Pope

ou Gay la qualifiaient de « bas-bleu piqué par le besoin d'écrire ». On pense aussi qu'elle offensa Gay en se moquant de lui. Elle déclara que son livre *Trivia* « révélait qu'il était plus fait pour marcher devant une chaise à porteurs que pour se trouver à l'intérieur de ladite chaise ». Mais ce sont là « commérages de caractère douteux » et, dit M. Murry, « dépourvus d'intérêt ». Mais, ici, je ne suis pas d'accord avec lui, car j'aurais aimé avoir davantage de ces commérages, fussent-ils douteux, de sorte qu'il m'eût été possible de retrouver ou de reconstituer une image de cette dame mélancolique qui aimait à errer dans les champs, à penser aux choses inhabituelles et dédaignait avec tant d'étourderie et d'imprudence « l'ennuyeuse besogne de gérer une maison asservie ». Mais elle devint prolix, déclare M. Murry. Son don fut envahi d'herbes sauvages, entouré de broussailles. Il ne put servir à révéler ses richesses, ni ses beautés et sa distinction. Replaçant son livre sur le rayon, je me tournai vers une autre grande dame, la duchesse que Lamb aima, Margaret de Newcastle, l'écervelée, la fantasque, contemporaine bien qu'un peu plus âgée, de lady Winchelsea. Elles furent très différentes l'une de l'autre, mais se ressemblèrent en ceci que toutes deux furent nobles, toutes deux sans enfant et toutes deux unies au meilleur des époux. En leur cœur brûla la même passion pour la poésie, passion enlaidie et déformée par les mêmes causes. Ouvrez un livre de la duchesse et vous y trouverez les mêmes éclats de colère que chez sa cadette : « Les femmes vivent comme des chauves-souris ou des hiboux, travaillent comme des bêtes et meurent comme des vers... » Margaret, elle aussi, aurait pu être une poétesse ; de nos jours son activité aurait fait tourner quelque roue. Telles qu'étaient les choses, qu'est-ce donc qui aurait pu maîtriser, apprivoiser ou civiliser pour l'usage humain cette intelligence sauvage, généreuse, inculte ? Elle se déversa pêle-mêle en des torrents de vers et de prose, de poésie et de philosophie qui sont là, figés dans des in-quarto et des in-folio que jamais personne ne lit. On aurait dû placer entre ses mains un microscope. On aurait dû lui apprendre à regarder les étoiles et à raisonner scientifiquement. Son esprit était aigri par la solitude et la liberté. Nul ne la contrôlait. Nul ne l'instruisait. Les professeurs la flattaient. À la cour on se gaussait d'elle. Sir Egerton Brydges se plaignait de sa grossièreté puisqu'elle « venait d'une femme de haut rang élevée dans les cours ». Elle s'enferma seule à Welbeck.

Quelle image de solitude et de tumulte la pensée de Margaret Cavendish éveille-t-elle dans l'esprit ! On pense à un concombre géant s'étalant dans un jardin et y étouffant les roses et les œillets. Quel malheur pour cette femme qui disait : « Les femmes les mieux élevées sont celles dont l'esprit est le plus civil », d'avoir été contrainte à gaspiller son temps en gribouillages absurdes, à s'enfoncer dans les ténèbres et la folie au point que les gens fissent cercle autour de son carrosse quand elle en sortait. Évidemment, la « folle duchesse » devint le croquemitaine dont on se servit pour faire peur aux filles intelligentes. Replaçant la duchesse dans les rayons et ouvrant les Lettres de Dorothy Osborne, je me souvins de ce que Dorothy écrivit à Temple à propos du nouveau livre de la duchesse : « La pauvre femme est sûrement un peu folle, sinon elle ne pourrait être assez ridicule pour s'aventurer à écrire, et qui plus est, en vers ; même si je devais ne pas dormir de cette quinzaine, je n'en viendrais pas là. »

Et, puisqu'une femme sensée et modeste ne pouvait écrire de livres, Dorothy qui était délicate et mélancolique et d'une nature totalement opposée à celle de la duchesse, n'écrivit rien. Les lettres ne comptaient pas. Une femme pouvait écrire des lettres, assise au chevet de son père malade. Elle pouvait les écrire au coin du feu, sans déranger les hommes dans leur conversation. L'étrange de la chose, pensai-je, tournant les pages du recueil des Lettres de Dorothy, est le don de cette fille solitaire et sans instruction, pour construire une phrase ou construire une scène. Écoutons ce récit :

« Après dîner, nous nous asseyons et nous causons jusqu'à ce qu'il soit question de M. B..., et alors je m'en vais. Pendant les grandes chaleurs je lis ou je travaille et vers six ou sept heures je sors et me rends sur un terrain communal qui s'étend près de la maison ; là un grand nombre de jeunes filles gardent les moutons et les vaches et s'asseyent à l'ombre et chantent des ballades ; je vais vers elles et compare leur voix et leur beauté à celles de quelques bergères de l'Antiquité dont les livres me parlent, et je trouve qu'elles leur ressemblent peu ; mais, croyez-moi, je pense qu'elles sont aussi innocentes que les autres. Je leur parle et trouve qu'il ne leur manque, pour être les plus heureuses du monde, que la conscience de l'être. Le plus souvent, quand nous sommes au beau milieu de notre discours, l'une ou l'autre regarde autour d'elle et s'aperçoit que

ses vaches entrent dans les blés, et alors toutes de courir comme si elles avaient des ailes à leurs talons. Moi qui ne suis pas si alerte, je reste en arrière, et quand je les vois rentrer leurs troupeaux je pense qu'il est temps pour moi aussi de me retirer. Quand j'ai soupé, je vais au jardin ou bien au bord d'une petite rivière qui coule près de là ; je m'y assois et souhaite que vous soyez à mes côtés... »

On pourrait jurer qu'elle avait l'étoffe d'un écrivain. Mais, « même si je devais ne pas dormir de cette quinzaine, je n'en viendrais pas là » – on peut juger de l'opposition qui existait alors contre les femmes écrivains, en voyant une femme aussi bien douée pour les lettres se persuader qu'il est ridicule d'écrire un livre, que c'est se conduire en folle. Et nous voici parvenues à Mrs. Behn, pensai-je, replaçant l'unique petit volume du recueil des Lettres de Dorothy Osborne sur le rayon.

Et avec Mrs. Behn nous prenons un des plus importants tournants de notre route. Nous laissons derrière nous, enfermées dans leurs parcs, parmi leurs in-folio, ces grandes dames solitaires qui écrivaient sans public et sans critique, pour leur seul plaisir. Nous arrivons à la ville et coudoyons dans les rues des gens du commun. Mrs. Behn appartenait à la bourgeoisie et avait toutes les qualités plébéiennes d'humour, de vitalité et de courage de sa classe ; c'était une femme que la mort de son mari et quelques tristes aventures personnelles avaient contrainte de gagner sa vie en mettant à contribution ses qualités intellectuelles. Elle dut travailler comme un homme, avec les hommes. En travaillant dur, elle parvint à gagner sa vie. L'importance de ce fait a plus de poids que tout ce qu'elle a écrit, fût-ce même le magnifique « J'ai fait un millier de martyrs » ou « L'amour en fantastique triomphe assis », car c'est ici que commence la liberté de l'esprit ou du moins la possibilité que, le temps aidant, l'esprit parvienne à être assez libre pour écrire ce qui lui plaît. Car à présent qu'Aphra Behn avait fait ce geste, des filles pouvaient aller trouver leurs parents et dire : Vous n'avez pas besoin de me faire une pension, je veux gagner ma vie avec ma plume. Certes, pendant de longues années la réponse fut : Oui, en vivant comme Aphra Behn ! Plutôt la mort ! et la porte était refermée avec plus d'autorité que jamais. Et voici que se présente, prêt pour la discussion et pouvant donner lieu à un livre intéressant si quelque étudiante de Girton ou de Newnham trouvait plaisir à approfondir la

question, ce thème passionnant : l'importance qu'attachent les hommes à la chasteté féminine et son influence sur l'éducation des femmes. Lady Dudley, assise couverte de diamants au milieu des moustiques d'une lande écossaise, pourrait servir de frontispice à cette œuvre. Quand lord Dudley mourut l'autre jour, le *Times* écrivit qu'il avait été « un homme au goût cultivé et aux talents variés, bienveillant et généreux, mais bizarrement despotique. Il exigeait que sa femme fût en grande toilette, même dans le pavillon de chasse le plus lointain des Hautes-Terres écossaises ; il la comblait de somptueux bijoux », et ainsi de suite, « il la comblait de tout, mais lui refusa la plus minime responsabilité ». Puis lord Dudley eut une attaque et, à dater de ce jour, elle le soigna et dirigea ses domaines avec la plus grande compétence. Des cas de despotisme aussi bizarres existèrent aussi au XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais revenons à nos propos. Aphra Behn prouva qu'on pouvait gagner de l'argent en sacrifiant peut-être quelques qualités agréables ; et c'est ainsi que peu à peu le fait d'écrire a cessé d'être simplement un signe de folie ou de dérangement mental et a fini par acquérir une importance pratique. Un mari pouvait mourir ou quelque désastre s'abattre sur la famille. Des centaines de femmes se sont mises, à mesure que se déroulait le XVIII<sup>e</sup> siècle, à augmenter leur argent de poche ou à aider leur famille, en faisant des traductions ou en écrivant ces innombrables mauvais romans, dont on a cessé de faire mention même dans les manuels, mais que l'on peut encore trouver dans les boîtes à quatre sous de Charing Cross Road. La très grande activité intellectuelle que manifestèrent les femmes dans la dernière partie du XVIII<sup>e</sup> siècle – causeries, réunions, essais sur Shakespeare, traductions des classiques – était justifiée par le fait indiscutable qu'elles pouvaient gagner de l'argent en écrivant. L'argent confère la dignité à ce qui serait frivole si on ne le payait pas. Il pouvait encore être de bon ton de se moquer des « bas-bleus que piquait le besoin d'écrire », mais on ne pouvait nier qu'elles étaient capables de remplir leur bourse. C'est ainsi que, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un changement survint, changement auquel, si je récrivais l'histoire, j'accorderais une plus large place et une plus grande importance qu'aux Croisades et à la guerre des Deux-Roses. La femme de la bourgeoisie se mit à écrire. Car si *Orgueil et Préjugés* a quelque importance, et si *Middlemarch et Villette* et *Les Hauts de*

*Hurlevent* ont quelque importance, alors le fait que les femmes en général, et non plus seulement les aristocrates solitaires, enfermées dans leurs maisons de campagne avec leurs in-folio et leurs flatteurs, se missent à écrire est d'une plus grande importance que je ne le peux démontrer en une heure de conférence. Sans ces précurseurs, Jane Austen, les sœurs Brontë et George Eliot n'eussent pas écrit, de même que Shakespeare n'eût pu écrire sans Marlowe, ou Marlowe sans Chaucer, ou Chaucer sans ces poètes oubliés qui préparèrent la voie et assouplirent la rudesse naturelle de la langue. Car les chefs-d'œuvre ne sont pas nés seuls et dans la solitude ; ils sont le résultat de nombreuses années de pensées en commun, de pensées élaborées par l'esprit d'un peuple entier, de sorte que l'expérience de la masse se trouve derrière la voix d'un seul. Jane Austen aurait dû déposer une couronne sur la tombe de Fanny Burney, et George Eliot rendre hommage à l'ombre d'Eliza Carter – la vaillante vieille femme qui attacha une sonnette aux montants de son lit afin de pouvoir se réveiller tôt et apprendre le grec. Et toutes les femmes en chœur devraient déposer des fleurs sur la tombe d'Aphra Behn qui se trouve, ce qui est scandaleux mais en somme assez justifié, à l'abbaye de Westminster ; car c'est elle qui obtint, pour elles toutes, le droit d'exprimer leurs idées. C'est grâce à elle, toute brumeuse et amoureuse qu'elle fût, que je peux vous dire ce soir, sans être prise pour une folle : « Gagnez cinq cents livres par an avec votre cerveau. »

Nous voici donc arrivées au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Et voici le moment où, pour la première fois, je me trouve devant plusieurs rayons entièrement consacrés aux œuvres féminines. Mais pourquoi, ne pouvais-je m'empêcher de me demander en promenant mon regard sur les livres, ces œuvres sont-elles, à très peu d'exceptions près, des romans ? Le premier mouvement se porta vers la poésie. « Le chef suprême du chœur » fut une poétesse. En France comme en Angleterre les femmes poètes précèdent les femmes romancières. De plus, pensai-je, regardant les quatre noms fameux, qu'avaient donc en commun George Eliot et Emily Brontë ? Charlotte Brontë ne comprit rien à Jane Austen. Hormis le fait, peut-être est-il à propos de le mentionner, qu'aucune d'entre elles n'eut d'enfants, il est difficile d'imaginer quatre personnes se rencontrant dans une chambre et ayant moins de rapports entre elles – à tel point qu'il est

tendant d'imaginer leur rencontre et leur conversation. Et cependant une force étrange les poussait les unes et les autres, quand elles écrivaient, à écrire des romans. Était-ce parce qu'elles étaient toutes d'origine bourgeoise, me demandai-je ; et lié au fait que miss Emily Davies devait un peu plus tard démontrer de façon saisissante que la famille bourgeoise du début du XIX<sup>e</sup> siècle ne possédait qu'un seul salon pour toute une famille ? Si une femme écrivait, elle devait le faire dans le salon commun. Et sans cesse on interrompait son travail – chose dont miss Nightingale devait se plaindre avec tant de véhémence : « Les femmes n'ont jamais une demi-heure dont elles puissent dire qu'elle leur appartienne. » Encore était-il plus facile d'écrire ainsi en prose et une œuvre de fiction, que de composer un poème ou une pièce de théâtre. Le roman demande moins de concentration. Jane Austen écrivit dans ces conditions jusqu'à la fin de ses jours. « Qu'elle ait été capable d'accomplir tout cela (écrit son neveu dans ses souvenirs) reste surprenant, car elle n'avait pas de bureau personnel où se retirer et la plus grande partie de son travail dut être faite dans le salon commun, où elle était exposée à toutes sortes d'interruptions. Elle prenait grand soin que les domestiques, les visiteurs ou qui que ce fût hors de sa propre famille ne pût soupçonner son travail<sup>{11}</sup>. » Jane Austen cachait ses manuscrits ou les recouvrait d'une feuille de papier buvard. Ajoutons que la seule formation littéraire que pût avoir une femme au début du XIX<sup>e</sup> siècle, était celle de l'observation des caractères, de l'analyse des émotions. La sensibilité féminine avait été, depuis des siècles, affinée par l'influence du salon commun. Les sentiments des autres êtres marquaient les femmes ; le jeu des relations personnelles se déroulait sans cesse devant elles ; c'est pourquoi, quand la femme de la bourgeoisie se mit à écrire, elle écrivit des romans, bien que de toute évidence deux des femmes célèbres citées ici ne fussent pas, de nature, des romancières. Emily Brontë aurait dû écrire des pièces de théâtre poétiques ; la surabondance du vaste esprit de George Eliot aurait dû se répandre, une fois l'inspiration créatrice épuisée, sur l'histoire et la biographie. Cependant elles écrivaient des romans ; on pourrait même aller plus loin, dis-je, tirant *Orgueil et Préjugés* de son rayon, et dire qu'elles écrivaient de bons romans ! Et sans vanterie ou désir de peiner l'autre sexe, on peut dire qu'*Orgueil et Préjugés* est un bon roman. Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas lieu de

rougir parce que l'on était prise en flagrant délit d'écrire *Orgueil et Préjugés*. Jane Austen, cependant, était contente d'entendre grincer les gonds, ce qui lui permettait de cacher son manuscrit avant que quelqu'un entrât. Pour Jane Austen il y avait quelque chose de peu honorable dans le fait d'écrire *Orgueil et Préjugés*. Et, me demandai-je, *Orgueil et Préjugés* aurait-il été un meilleur roman, si Jane Austen n'avait pas pensé qu'il était nécessaire de cacher son manuscrit aux visiteurs ? Pour mieux me rendre compte, je lus une ou deux pages du livre ; mais je n'y pus trouver aucune preuve du tort que lui auraient causé les conditions dans lesquelles se trouvait Jane Austen. Voilà peut-être qui était le plus miraculeux de toute l'affaire. Nous sommes là devant une femme qui, aux environs de 1800, écrivit sans haine, sans amertume, sans crainte, sans récriminations, sans verser dans le sermon. C'est ainsi qu'écrivit Shakespeare, pensai-je, regardant *Antoine et Cléopâtre* ; et quand on compare Shakespeare à Jane Austen, sans doute est-ce parce que l'on pense que l'esprit de l'un et celui de l'autre ont surmonté tous les obstacles ; et c'est pourquoi nous ne connaissons pas Jane Austen et ne connaissons pas Shakespeare, et c'est pourquoi Jane Austen et Shakespeare sont présents dans chacun des mots qu'ils écrivirent. Si quelque chose de sa condition fit souffrir Jane Austen, ce fut l'étroitesse de la vie qui lui fut imposée. Il était alors impossible pour une femme de circuler seule. Elle ne voyagea jamais, elle ne traversa jamais Londres dans un omnibus, ne déjeuna jamais seule dans un restaurant. Mais peut-être était-il dans sa nature de ne pas avoir besoin de ce qu'elle n'avait pas. Son don et sa condition se complétaient heureusement. Mais en fut-il de même pour Charlotte Brontë ? pensai-je, ouvrant *Jane Eyre* et le posant auprès d'*Orgueil et Préjugés*.

J'ouvris *Jane Eyre* au chapitre douze et mon attention fut attirée par cette phrase : « Me blâme qui voudra... » De quoi pouvait-on blâmer Charlotte Brontë ? me demandai-je. Et je lus le récit qui montrait Jane Eyre grimpant sur le toit, pendant que Mrs. Fairfax faisait des confitures, et regardant le paysage qui s'étendait au-delà des champs. « Puis je brûlai du désir (et c'est ce désir qui est blâmable) de posséder une puissance de vision qui pût dépasser cette limite, qui pût atteindre le monde affairé, les villes et les régions pleines de vie dont j'avais entendu parler mais que je n'avais jamais

vues. Je désirais aussi posséder plus d'expérience pratique que je n'en avais, avoir plus de commerce avec mes semblables, plus de connaissance de la variété des caractères que je n'en pouvais atteindre là où je me trouvais. J'appréciais ce qu'il y avait de bon chez Mrs. Fairfax et ce qu'il y avait de bon chez Adèle ; mais je croyais à l'existence d'une bonté d'un autre ordre et plus éclatante, et ce que je croyais, je souhaitais le voir.

« Qui donc me blâme ? Bien des gens, sans doute, et l'on dira de moi que j'étais une révoltée. Je n'y pouvais rien changer : l'agitation était dans ma nature ; elle me secouait jusqu'à me faire souffrir parfois...

« Il est vain de dire que les êtres humains devraient se contenter de tranquillité : ils ont besoin d'action ; et ils la créeront s'ils ne peuvent la trouver. Des millions d'êtres se révoltent en silence contre leur sort. Nul ne sait combien de rébellions fermentent dans la masse de vie que les gens enterrent. On suppose que les femmes en général sont très calmes ; mais les femmes sentent de la même façon que les hommes ; elles ont autant que leurs frères besoin d'exercice pour leurs facultés et d'un terrain pour leurs efforts ; elles souffrent d'une contrainte par trop inflexible, d'une inactivité par trop absolue comme en souffriraient les hommes ; et c'est étroitesse d'esprit chez leurs semblables plus privilégiés, de dire qu'elles devraient se borner à faire des puddings et à tricoter des chaussettes, à jouer du piano et à broder des sacs. C'est étourderie de les condamner ou de se moquer d'elles si elles cherchent à faire davantage ou à apprendre plus que ce que la coutume a décrété nécessaire à leur sexe.

« Quand j'étais seule ainsi, il n'était pas rare que j'entendisse le rire de Grace Poole... »

Que voici une fâcheuse interruption, pensai-je. Cela bouleverse tout que de tomber ainsi soudain sur Grace Poole. Toute continuité se trouve ainsi détruite. On pourrait aller jusqu'à dire, poursuivis-je, posant le livre à côté d'*Orgueil et Préjugés*, que la femme qui écrivit ces pages avait plus de génie en elle que Jane Austen ; mais si on relit ces pages en prêtant attention à la brusquerie et à l'indignation qui s'y trouvent, on voit qu'elle n'arrivera jamais à manifester entièrement et complètement son génie. Elle écrira dans la rage quand elle devrait écrire dans le calme. Elle écrira sottement quand elle devrait écrire sagement. Elle parlera d'elle-même quand elle

devrait parler de ses personnages. Elle est en guerre avec son sort. Que pouvait-elle faire d'autre que mourir jeune, déformée et contrariée ?

Comment ne pas jouer un instant avec la pensée de ce qui aurait pu être, si Charlotte Brontë avait possédé, mettons trois cents livres de rente par an (mais la sotte vendit les droits d'auteur de ses romans d'un seul coup, pour quinze cents livres), si elle avait eu une plus grande connaissance du monde actif, des villes et des contrées pleines de vie, si elle avait eu plus d'expérience pratique et plus de commerce avec ses semblables, et connu une plus grande variété d'êtres humains. Dans la citation que nous venons de faire, elle met le doigt avec précision non seulement sur ses propres lacunes en tant que romancière, mais sur celles de tout son sexe en ce temps-là. Elle savait mieux que tout autre combien son génie eût trouvé profit à ne pas s'épuiser dans la contemplation d'étendues lointaines, elle savait mieux que tout autre quel profit elle eût tiré, solitaire, de l'expérience, du commerce avec les humains, et des voyages, mais toutes ces choses ne lui furent pas accordées, lui furent refusées ; et nous devons accepter le fait que *Villette*, *Emma*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Middlemarch*, ces bons romans, furent écrits par des femmes qui n'avaient de la vie que l'expérience qui pouvait entrer dans la maison d'un respectable pasteur ; mieux encore, écrits dans le salon commun de cette maison respectable et par des femmes si pauvres qu'elles ne purent se permettre d'acheter plus de quelques rames de papier à la fois pour écrire *Les Hauts de Hurlevent* ou *Jane Eyre*. L'une d'entre elles, il est vrai, George Eliot, s'en tira après maintes tribulations, mais seulement pour aller s'enfermer dans une maison de campagne retirée de St. John's Wood. Et là elle s'installa à l'ombre de la désapprobation du monde. « Je voudrais qu'il fût bien entendu, écrit-elle, que je n'inviterai jamais personne à venir me voir qui n'ait demandé à être invité. » Car ne vivait-elle pas dans le péché avec un homme marié et sa vue n'aurait-elle pas mis à mal la chasteté de Mrs. Smith ou de qui que ce fût qui serait venu lui rendre visite ? Il faut se soumettre aux conventions sociales et « se tenir à l'écart de ce qui s'appelle le monde ». Au même moment, de l'autre côté de l'Europe, il y avait un jeune homme qui vivait librement avec telle grande dame, allait à la guerre, ramassant sans qu'intervienne ni obstacle ni censure toute cette riche expérience de la vie humaine

qui plus tard lui rendra de si magnifiques services quand il écrira ses livres. S'il avait mené au prieuré une vie retirée avec une femme mariée « à l'écart de ce qui s'appelle le monde », quelque édifiant qu'eût pu être ce spectacle, Tolstoï n'eût certainement pas écrit *Guerre et Paix*.

Mais on pourrait peut-être approfondir davantage la question du roman et se demander comment se traduit dans l'œuvre la différence des sexes. Si l'on ferme les yeux et se met à penser au roman dans son ensemble, il apparaît comme une création qui comporte une certaine ressemblance, du genre miroir, avec la vie, ressemblance qui implique cependant de multiples simplifications et déformations. Quoi qu'il en soit, le roman est un édifice qui laisse une forme dans les yeux de l'esprit, édifice bâti tantôt en carrés, tantôt en forme de pagode, parfois solidement compact et surmonté d'une coupole comme la basilique Sainte-Sophie à Constantinople. Cette forme, pensai-je, évoquant certains romans célèbres, fait naître en nous la sorte d'émotion qui lui est propre. Mais cette émotion se mélange immédiatement à d'autres émotions, car la « forme » n'est pas constituée par la relation d'une pierre à une autre pierre mais par le rapport d'un être humain à un autre être humain. C'est pourquoi le roman fait naître en nous nombre d'émotions antagonistes et contradictoires. La vie entre en conflit avec quelque chose qui n'est pas la vie. D'où la difficulté d'arriver à un accord concernant les romans et l'immense empire qu'exercent sur nous en ce domaine nos préjugés personnels. D'une part, nous sentons que *vous* – John le héros – devez vivre, sinon *moi* je sombrerai dans l'abîme du désespoir. D'autre part nous sentons, hélas ! que vous John devez mourir, que la structure du livre l'exige. La vie entre en conflit avec quelque chose qui n'est pas la vie. Mais comme il s'agit là tout de même de quelque chose qui est partiellement de la vie, nous en jugeons comme nous jugeons de la vie. « James est de l'espèce des hommes que je déteste le plus », dit-on. Ou : « Voici qui est un mélange d'absurdités. Je ne pourrais jamais, quant à moi, sentir quelque chose de ce genre. » La structure tout entière du roman – cela apparaît avec évidence dès que l'on pense à n'importe quel roman célèbre – est d'une complexité infinie parce que précisément elle est faite de multiples jugements, d'émotions multiples et diverses. Ce qui surprend c'est qu'un livre ainsi composé dure plus

d'une ou deux années et puisse vraisemblablement signifier la même chose pour le lecteur anglais, pour le lecteur russe ou le lecteur chinois. Et cependant, de temps à autre, certains livres se maintiennent remarquablement bien. Et ce qui les maintient, dans les rares cas de survivance (je pensais à *Guerre et Paix*), c'est quelque chose qu'on appelle probité, bien que cela n'ait aucun rapport avec le fait de payer ses notes ou de se conduire honorablement dans une situation critique. Ce que l'on entend par probité dans le cas du romancier c'est la conviction qu'il vous inspire que sa fiction est la vérité. Eh oui ! pense-t-on, je n'aurais jamais cru qu'il pût en être ainsi, je n'ai jamais connu de gens se conduisant de cette façon. Mais vous m'avez convaincu qu'il en est ainsi, que c'est ainsi que vont les choses. Chaque phrase, chaque scène que l'on lit est maintenue, tandis qu'on lit, sous un faisceau lumineux, car la nature semble fort bizarrement nous avoir pourvus d'une lumière intérieure qui nous permet de juger si le romancier est, ou non, honnête. Ou n'est-ce pas plutôt que la nature, selon son mode rationnel, a tracé d'une encre invisible sur les parois de notre esprit un pressentiment confirmé par les grands artistes ? Un croquis, dont il suffit de l'exposer au feu du génie pour qu'il devienne visible ? Quand on l'expose ainsi et qu'on le voit s'animer, on s'exclame, ravi : Voilà ce que j'ai toujours senti et su et désiré ! Et l'on déborde de joie, puis, fermant le livre avec une sorte de respect comme s'il était quelque chose de très précieux, un appui qui nous servira notre vie durant, on le remet sur son rayon, dis-je, prenant *Guerre et Paix* et le posant à sa place. Mais, d'autre part, si ces pauvres phrases lues et senties suscitent d'abord, grâce à leurs coloris brillants et à leurs gestes pleins de fougue, une réponse rapide, puis s'en tiennent là, s'il semble que quelque chose les freine dans leur développement ; ou, quand elles ne révèlent qu'un vague gribouillage, dans cet angle, une tache d'encre dans ce coin et que rien ne semble complet et achevé, nous poussons un soupir de déception et disons : Encore un échec, ce roman...

Et la plupart des romans, bien entendu, c'est un échec.

L'imagination chancelle sous l'énormité de l'effort. Le discernement s'émousse ; il ne peut plus faire la distinction entre le vrai et le faux ; il n'a plus la force de poursuivre cette immense tâche qui, à chaque instant, réclame l'intervention de tant de facultés

diverses. Mais comment cet ensemble serait-il affecté par le sexe de l'auteur ? me demandai-je, regardant *Jane Eyre* et quelques autres romans. Le sexe d'un romancier mettrait-il obstacle à l'intégrité que je considère comme l'épine dorsale d'un écrivain ? Eh bien, dans les passages que j'ai cités de *Jane Eyre*, il est clair que la colère a porté atteinte à la probité de Charlotte Brontë, romancière. Elle abandonna son histoire à laquelle elle devait se consacrer entièrement pour prêter attention à quelque grief personnel. Elle se souvint d'avoir été privée de son propre droit à l'expérience. Elle avait été contrainte de croupir dans un presbytère et de raccommoder des chaussettes quand elle désirait vagabonder librement à travers le monde. Son imagination dévie sous l'effet de l'indignation et nous la sentons dévier. Mais il y avait d'autres influences encore que celles de la colère qui tiraillèrent son imagination et la détournèrent de son chemin. L'ignorance, par exemple. Le portrait de Rochester est fait dans l'obscurité. Nous y sentons l'influence de la peur ; tout comme nous sentons constamment une aigreur qui est la conséquence de l'oppression, une souffrance refoulée couvant sous la colère, une rancœur qui, comme un spasme de douleur, contracte ces admirables livres. Et puisqu'un roman est à ce point en liaison avec la vie réelle, ses mérites sont dans une certaine mesure ceux de la vie réelle. Or il est évident que l'échelle de valeur des femmes est souvent différente de celle établie par l'autre sexe et c'est bien naturel. Cependant ce sont les valeurs masculines qui prédominent. Parlons franc, le football et le sport sont choses « importantes » ; le culte de la mode, l'achat des vêtements sont choses « futiles ». Et il est inévitable que ces valeurs soient transportées de la vie dans la fiction. Ce livre est important, déclare la critique, parce qu'il traite de la guerre. Ce livre est insignifiant parce qu'il traite des sentiments des femmes dans un salon. Une scène sur un champ de bataille est plus importante qu'une scène dans une boutique – partout et d'une façon infiniment plus subtile, la différence des valeurs existe. C'est pourquoi, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la structure entière d'un roman était édifiée, lorsqu'il était l'œuvre d'une femme, par un esprit légèrement dévié de la ligne droite et contraint de modifier sa vision propre par déférence envers une autorité extérieure. Il suffit d'écumer les vieux romans oubliés et de prêter l'oreille à leur ton de voix, pour deviner que leurs auteurs se heurtaient à des critiques : telle phrase de la romancière avait la valeur d'une attaque, telle autre d'une conciliation. L'auteur

admettait qu'elle n'était « qu'une femme » ou protestait qu'« elle valait autant qu'un homme ». Suivant l'impulsion de son tempérament, elle affrontait les critiques avec docilité et modestie ou avec colère et énergie. Peu importe que ce fût d'une façon ou d'une autre, elle pensait à autre chose qu'à la chose en elle-même. Mettons que son livre parvienne jusqu'à nous : il a une faille au beau milieu. Et je pensais à tous les romans écrits par des femmes et qui se trouvent éparpillés chez les bouquinistes de Londres, comme de petites pommes grêlées dans un jardin. C'est cette fissure en plein cœur qui les a gâtés. Leur auteur femme avait modifié ses valeurs par déférence pour l'opinion des autres.

Mais il eût été impossible à ces femmes de ne pas faire le moindre mouvement vers la droite ou vers la gauche. Quel génie, quelle probité il leur aurait fallu, en présence de toutes les critiques, au milieu de cette société purement patriarcale, pour s'en tenir fortement à leur propre point de vue, à la chose telle qu'elles la voyaient, sans battre en retraite. Seule Jane Austen eut ce génie et cette probité et aussi Emily Brontë. C'est là une nouvelle plume, peut-être la plus belle de leur chapeau. Elles écrivaient comme écrivent les femmes et non comme écrivent les hommes. Parmi les mille femmes qui alors écrivaient des romans, elles furent les seules à ignorer complètement les perpétuels conseils de l'éternel pédagogue : écrivez ceci, pensez cela. Elles seules furent sourdes à l'éternelle voix, tantôt grommelante, tantôt protectrice, tantôt autoritaire, tantôt chagrine, tantôt scandalisée, tantôt irritée, tantôt paternelle, à cette voix, qui ne peut laisser les femmes en paix, mais s'accroche à elles comme quelque gouvernante trop consciencieuse, les conjurant, comme Sir Egerton Brydges, d'être distinguées ; à cette voix qui introduit de force la critique du sexe jusque dans la critique de la poésie<sup>{12}</sup>, à cette voix qui les engage si elles veulent être sages et, comme je le suppose, remporter quelque brillant prix, à se tenir dans les limites que le monsieur en question juge convenables. « ... Les romancières devraient se contenter d'aspirer à la perfection en reconnaissant courageusement les limites de leur sexe<sup>{13}</sup>. » Voici donc l'affaire résumée en deux mots, et quand je vous aurai dit, à votre étonnement, que cette phrase a été écrite non en août 1828 mais en août 1928, vous conviendrez, je pense, que bien qu'elle puisse vous sembler réjouissante aujourd'hui, cette phrase

représente l'opinion d'un grand nombre de gens – je ne vais pas me mettre à agiter l'eau de cette vieille mare, je me contente de prendre ce que le hasard a fait flotter jusqu'à mes pieds – qui étaient plus nombreux encore il y a un siècle et partant plus bruyants. Il eût fallu être une jeune femme très vaillante pour, en 1828, dédaigner tous ces affronts, toutes ces réprimandes, toutes ces promesses de récompenses. Il eût fallu être quelque peu incendiaire pour se dire : « Oh ! mais ils ne peuvent pas acheter la littérature par-dessus le marché. La littérature est ouverte à un chacun. Je refuse de vous permettre, à vous, tout appariteur que vous êtes, de me chasser de la pelouse. Fermez vos bibliothèques, si cela vous plaît, mais il n'est porte, ni serrure, ni verrou que vous puissiez dresser contre la liberté de mon esprit ! »

Mais quel que fût l'effet que le découragement et les critiques eurent sur leurs écrits – et je crois que cet effet était grand –, critiques et découragement étaient négligeables, comparés aux difficultés auxquelles les femmes devaient faire face (c'est toujours des romancières du début du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il s'agit) quand elles en venaient à fixer leurs pensées sur le papier – je veux parler de l'absence de tradition qui pût les soutenir ou de l'existence d'une tradition si courte et si fragmentaire qu'elle était de peu de secours. Car nous, c'est à travers la pensée de nos mères que nous pensons, si nous sommes femmes. Il est inutile que nous nous tournions vers les grands écrivains masculins pour leur demander une aide, quel que soit le plaisir que nous puissions trouver à aller vers eux pour le seul plaisir. Lamb, Thackeray, Newman, Sterne, Dickens, Quincey, quels qu'ils soient – n'ont jamais jusqu'alors aidé une seule femme, sinon en lui apprenant quelques trucs qu'elles purent ensuite adapter à leurs propres fins. Le poids, la démarche, l'allure d'un esprit masculin, sont par trop différents du poids, de la démarche, de l'allure de l'esprit d'une femme pour qu'elle puisse y prendre quelque chose de substantiel. Le singe, ici, est par trop éloigné de son modèle pour persévérer dans ses efforts.

La première chose, peut-être, qu'une femme trouvait quand elle mettait la main à la plume, c'était que n'existait aucune phrase courante dont elle pût faire usage. Tous les grands romanciers tels que Thackeray, Dickens et Balzac ont écrit une prose naturelle, rapide sans être négligée, expressive sans être affectée, possédant

une couleur personnelle sans pour cela cesser d'appartenir à la communauté. Ils se sont appuyés sur la phrase qui était courante à l'époque. La phrase qui était courante au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle était conçue à peu près comme ceci : « La grandeur de leur œuvre était pour eux une raison, non pas de s'arrêter, mais de continuer. L'exercice de leur art et la production infinie du vrai et du beau leur procuraient la plus haute exaltation, la plus grande satisfaction. Le succès mène à l'effort ; et l'habitude facilite le succès. » Voici une phrase masculine. Nous apercevons Johnson, Gibbon et tous les autres derrière elle. C'était une phrase qui n'était pas destinée à ce qu'une femme s'en servît. Charlotte Brontë, avec son magnifique talent de prosateur, trébucha et chuta en usant de cette arme incommode. George Eliot commit, en la maniant, des atrocités qui défient toute description. Jane Austen la regarda, en rit et inventa une phrase parfaitement naturelle, bien tournée, propre à son usage personnel et dont elle ne s'est jamais départie. Ainsi, avec un moins grand génie d'écrivain que Charlotte Brontë, elle parvint à dire infiniment davantage. En fait, puisque la liberté et la plénitude d'expression sont l'essence même de l'art, un tel manque de tradition, une telle insuffisance d'instruments ont dû peser lourdement sur les écrits de femmes. De plus, un livre n'est pas fait de phrases bâties mises bout à bout, mais bien de phrases bâties, pour employer une image, en arcades et en dômes. Et cette forme, elle aussi, a été réalisée par des hommes d'après leurs propres besoins et pour leur propre usage. Et il n'est aucune raison de penser que la forme de l'épopée ou du théâtre en vers convienne mieux à la femme que ne lui convient la phrase. Mais tous les anciens genres littéraires s'étaient durcis et avaient pris une forme définie avant que la femme devînt écrivain. Seul le roman était assez jeune pour être malléable entre ses mains – autre raison peut-être qui lui fit écrire des romans. Cependant, qui osera dire que même aujourd'hui « le roman » (je mets le mot entre guillemets pour bien marquer qu'il ne me semble pas approprié), qui osera dire que ce genre le plus souple de tous ait été créé précisément pour que la femme puisse en faire usage ? Nul doute que nous ne voyions un jour la femme changer la forme du roman pour ses fins à elle, quand elle aura la liberté de ses mouvements ; nous la verrons alors préparer quelque véhicule nouveau qui ne sera pas nécessairement en vers, pour la poésie qui est en elle. Car c'est à la poésie qu'on refuse encore l'issue. Et je me

mis à réfléchir sur la façon dont une femme aujourd'hui écrirait une tragédie poétique en cinq actes. L'écrirait-elle en vers ? Ne l'écrirait-elle pas plutôt en prose ?

Mais ce sont là des questions difficiles qui sont encore dans le demi-jour de l'avenir. Il me faut les abandonner, ne serait-ce que parce qu'elles me pousseraient à m'écarter de mon sujet pour m'enfoncer dans des forêts vierges où je me perdrais et serais très vraisemblablement dévorée par les bêtes sauvages. Je ne veux pas entamer, et suis sûre que vous ne voulez pas que j'entame ici ce très sombre sujet : l'avenir de la fiction. Aussi ne vais-je m'arrêter qu'un instant pour attirer votre attention sur le grand rôle que doivent jouer dans l'avenir, en ce qui concerne les femmes, les conditions physiques. Le livre doit, en quelque sorte, être adapté au corps et on pourrait se hasarder à dire que les livres de femmes devraient être plus courts, plus concentrés que ceux des hommes, et concis de telle sorte qu'ils ne demanderaient pas de longues heures de travail appliqué et ininterrompu, car il y aura toujours des interruptions. Puis, les nerfs qui vivifient le cerveau semblent être différents chez l'homme et la femme et si vous voulez qu'elles travaillent pour le mieux et avec le plus d'efficacité possible, il faut que vous trouviez quel traitement leur convient ; si, par exemple, ces heures de lectures à haute voix, que les moines inventèrent il y a sans doute des centaines d'années, leur conviennent. Quelle est l'alternance de travail et de repos dont elles ont besoin, considérant que le repos n'est pas l'inactivité mais le goût de se livrer à une activité différente ? De quelle nature devrait être la différence entre ces activités ? Il faudrait discuter de toutes ces choses, les découvrir ; elles font partie de la question des femmes et du roman. Et cependant, continuai-je, m'approchant de nouveau des casiers, où trouverai-je cette étude approfondie de la psychologie des femmes par une femme ? Si leur incapacité à jouer au football allait interdire aux femmes l'exercice de la médecine ?

Dieu merci, mes pensées prirent un autre chemin.

## Chapitre 5

Au cours de ces cheminement, j'étais enfin parvenue devant les rayons qui contiennent les livres écrits par des vivants, hommes et femmes ; car aujourd'hui il y a presque autant de livres écrits par les femmes que par les hommes, ou si ce n'est pas encore tout à fait vrai, si le sexe masculin est encore le sexe volubile, il est certainement vrai que les femmes n'écrivent plus seulement des romans. Il y a les livres de Jane Harrison sur l'archéologie grecque, ceux de Vernon Lee sur l'esthétique, de Gertrude Bell sur la Perse. Il y a des livres sur toutes sortes de sujets auxquels aucune femme n'aurait pu toucher, il y a une génération. Il y a des poèmes, des pièces de théâtre et des œuvres critiques ; il y a des livres d'histoire et des biographies, des livres de voyage, des livres d'érudition et de recherches ; il y a même quelques livres de philosophie et d'autres traitant de science et d'économie. Et, bien que les romans continuent de dominer, il se peut très bien que leur association avec des livres d'un autre plumage les ait modifiés. Il se peut que soient dépassés la simplicité naturelle, l'âge épique de la littérature féminine. Il se peut que la lecture et la critique aient donné aux femmes une plus large vue des choses, une plus grande subtilité. Il se peut que soit épuisée la poussée vers la biographie. Les femmes vont, peut-être, se mettre à faire usage de l'écriture comme d'un art et non plus comme d'un moyen pour s'exprimer elles-mêmes. Parmi ces romans, peut-être trouverons-nous une réponse à plusieurs de ces questions.

Je pris un livre au hasard. Il se trouvait à l'extrémité de la rangée et son titre était *L'Aventure de la vie* ou quelque chose du même genre, par Mary Carmichaël, et il venait de paraître en ce mois d'octobre. Il semble bien que ce soit là le premier livre de son auteur, me dis-je, mais il faut que je le lise comme s'il continuait tous ceux sur lesquels j'ai jeté un coup d'œil : poèmes de lady Winchelsea, pièces de théâtre d'Aphra Behn et romans de nos quatre grandes romancières, car les livres, malgré notre habitude de les juger isolément, se continuent les uns les autres. Aussi faut-il que je la considère, elle, cette femme inconnue, comme la descendante de toutes ces autres femmes, sur les conditions de vie de qui j'ai jeté un

coup d'œil, et que je voie quelle part de ce qui les caractérisa et les limita elle hérite. Aussi, avec un soupir – car les romans bien souvent sont un soporifique et non un excitant et vous font glisser dans la torpeur au lieu de vous éveiller comme un brandon ardent – je m'installai, pourvue d'un carnet et d'un crayon pour tirer ce que je pourrais du premier roman de Mary Carmichaël : *L'Aventure de la vie*.

Pour commencer, je laissai mes yeux courir le long de la page. Je veux, me dis-je, découvrir le rythme de ses phrases avant de charger la mémoire d'yeux bleus et d'yeux bruns et du degré de parenté qui peut exister entre Chloé et Roger. Ces choses viendront quand j'aurai décidé si Mary Carmichaël tient en main une plume ou un pieu. J'essayai donc une ou deux phrases sur ma langue. Bientôt il me fut clair jusqu'à l'évidence que quelque chose n'était pas tout à fait dans l'ordre. Le doux glissement d'une phrase à l'autre s'interrompait. Quelque chose accrochait. De temps à autre, un mot jetait sa lumière dans mes yeux. Mary Carmichaël ressemble à une personne en train de frotter une allumette qui ne veut pas prendre, pensai-je. Mais pourquoi donc, lui demandai-je, comme si elle avait été présente, les phrases de Jane Austen n'ont-elles pas une coupe qui vous convienne ? Faut-il donc qu'on supprime ces phrases parce que Emma et M. Woodhouse sont morts ? Quel malheur, soupirai-je, s'il fallait qu'il en fût ainsi.

Car, tandis que la prose de Jane Austen passe d'une mélodie à l'autre, comme la musique de Mozart d'un chant à l'autre, cette prose-ci, quand on la lit, vous cause la sensation que vous éprouvez en pleine mer sur un bateau non ponté. On monte, puis on remonte. Cette élégance, ce souffle court, peuvent indiquer que l'auteur a peur de quelque chose ; peur d'être traitée de « sentimentale » peut-être ? Ou bien se souvient-elle qu'on a qualifié les écrits des femmes de « fleuris » et nous poursuit-elle d'un surcroît d'épines ? Mais jusqu'au moment où j'aurai lu une scène avec quelque attention, je ne serai pas sûre que Mary est elle-même ou quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, elle n'abaisse pas votre tonus vital, pensai-je, me mettant à lire avec plus de soin. Mais elle amasse trop de faits. Elle ne pourra pas faire usage de la moitié d'entre eux dans un livre de cette dimension. (Il était long à peu près comme la moitié de *Jane Eyre*.) Cependant, d'une façon ou d'une autre, elle parvient à nous

entasser tous, Roger, Chloé, Olivia, Tony et M. Bigham, dans un canot qui remonte la rivière. Une seconde, pensai-je, me rejetant dans mon fauteuil, il faut, avant de continuer mon chemin, que je regarde tout cela avec un peu plus d'attention.

Je suis presque sûre, me dis-je, que Mary Carmichaël est en train de nous jouer un tour. Car je me sens comme sur les montagnes russes, quand le chariot, au lieu de descendre, comme tout nous porte à le croire, remonte à grande vitesse. Mary traite empiriquement la séquence attendue. Tout d'abord elle brisa la phrase ; maintenant elle brise la séquence. Soit ; elle a le droit de faire l'une et l'autre chose si elle ne les fait pas seulement pour l'amour de créer. Duquel de ces deux sentiments s'agit-il ? Je ne le saurai sûrement que lorsqu'elle aura affronté une situation. Je lui donne toute liberté, dis-je, pour le choix de cette situation. Qu'elle la fasse de bidons en fer-blanc et de vieilles bouilloires si cela lui plaît, mais il faut qu'elle parvienne à me convaincre qu'il s'agit bien d'une situation ; puis, quand elle l'aura créée, il faudra bien qu'elle l'affronte. Il faut qu'elle fasse le saut. Et, décidée à accomplir mon devoir de lectrice si elle accomplissait son devoir d'écrivain, je tournai la page et lus... Je suis désolée de m'arrêter aussi brusquement. N'y a-t-il pas d'homme ici ? Me promettez-vous que derrière ce rideau rouge, là-bas, ne se cache pas la forme de Sir Charles Biron ? Nous sommes entre femmes, vous me le garantissez ? Alors, je puis vous dire que les mots que je viens de lire sont : « Chloé aimait Olivia... » Ne bondissez, ne rougissez pas. Admettons, dans l'intimité de notre propre compagnie, que ce sont là des choses qui, parfois, arrivent. Des femmes parfois aiment des femmes.

« Chloé aimait Olivia », ai-je lu. Et je fus alors frappée de l'immense changement que ce fait représente. Pour la première fois peut-être dans la littérature, Chloé aime Olivia. Cléopâtre n'aimait pas Octavie. À quel point, si cela avait été, *Antoine et Cléopâtre* s'en fût-il trouvé modifié ! Telles que sont les choses, pensai-je, permettant à mon esprit, j'en ai peur, de s'éloigner quelque peu de *L'Aventure de la vie*, toute l'affaire se trouve peut-être simplifiée et, si on peut dire, rendue absurdement conventionnelle. Le seul sentiment que Cléopâtre éprouve envers Octavie est de jalousie. Est-elle plus grande que moi ? Comment arrange-t-elle ses cheveux ?

Peut-être la pièce n'en demandait-elle pas davantage ? Mais que des rapports plus compliqués entre ces deux femmes eussent été intéressants ! Tous ces rapports entre femmes imaginaires sont par trop simples. Et je tentai de me souvenir de mes lectures, où deux femmes soient représentées comme amies. Il y a une tentative de ce genre dans *Diane de la croisée des chemins*<sup>{14}</sup>. Il y a des confidentes, bien entendu, dans Racine et dans les tragédies grecques. De-ci, de-là, il y a des mères et des filles. Mais presque sans exception, les femmes nous sont données dans leurs rapports avec les hommes. Il est étrange de penser que, jusqu'aux jours de Jane Austen, toutes les femmes importantes de la fiction furent, non seulement vues uniquement par des hommes, mais encore uniquement dans leurs rapports avec les hommes. Et pourtant ces rapports ne constituent qu'une toute petite partie de leur vie ! Et qu'un homme sait peu de chose, même de cette petite partie, quand il l'observe à travers les lunettes noires ou roses que le seul fait d'être homme lui pose sur le nez. D'où, peut-être, la nature particulière des femmes fictives ; les étonnants extrêmes de leur beauté et de leur horreur ; leurs alternatives de bonté céleste et de dépravation diabolique – car c'est ainsi qu'un amoureux les verrait, selon que son amour croîtrait ou décroîtrait, serait heureux ou malheureux. La chose, bien entendu, n'est pas aussi vraie pour les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle. Les femmes alors deviennent féminines, plus variées et complexes. En vérité, ce fut peut-être le désir d'écrire à propos de femmes qui, peu à peu, entraîna les hommes à abandonner le drame politique – celui-ci avec toute sa violence ne pouvait faire d'elles qu'un bien petit emploi – et les conduisit à inventer le roman considéré comme un réceptacle plus indiqué. Cependant, même ainsi, il demeure évident – fût-ce dans les romans de Proust – qu'un homme est terriblement handicapé et partial dans sa connaissance des femmes, comme une femme l'est dans sa connaissance des hommes.

Puis, ajoutai-je, abaissant de nouveau mon regard vers la page, il devient évident que les femmes, de même que les hommes, ont d'autres intérêts que leurs éternels intérêts domestiques. « Chloé aimait Olivia. Elles avaient un laboratoire en commun... » Voici ce que je lus et je découvris que ces deux jeunes femmes étaient en train de hacher menu du foie, le foie étant, semble-t-il, un remède contre l'anémie pernicieuse ; elles travaillaient ainsi, bien que l'une d'elles

fût mariée et eût – je crois que je suis dans le vrai en l'affirmant – deux jeunes enfants. Eh bien, ce genre de choses jusqu'à présent avait toujours été négligé. Et c'est pourquoi l'admirable portrait de la femme imaginaire est infiniment trop simple et monotone. Imaginez, par exemple, que les hommes aient toujours été représentés dans la littérature sous leurs aspects d'amants des femmes et jamais sous celui d'amis des hommes, de soldats, de penseurs, de rêveurs. Que peu de rôles, alors, leur seraient destinés dans les pièces de Shakespeare ! Et combien la littérature en souffrirait ! Peut-être aurions-nous la plus grande partie d'Othello et une bonne part d'Antoine mais nous n'aurions ni César, ni Brutus, ni Hamlet, ni Lear, ni Jacques – la littérature en serait incroyablement appauvrie et elle est appauvrie, au-delà de ce que nous en pouvons juger, par toutes ces portes qui ont été refermées sur les femmes. Comment un auteur dramatique eût-il pu faire un tableau complet et véridique de ces créatures mariées contre leur volonté, gardées dans une seule chambre, consacrées à une seule tâche ? L'amour était leur seul interprète. Le poète était contraint d'être passionné ou amer, à moins qu'il n'eût choisi de « haïr les femmes », ce qui le plus souvent signifiait qu'il n'avait à leurs yeux aucun charme.

Si Chloé donc aime Olivia, si elles ont ensemble un laboratoire, ce qui rendra leur amitié plus variée et plus durable, puisque moins personnelle, si Mary Carmichaël sait comment écrire – et je commence à goûter certaines des qualités de son style ; si elle possède une chambre qui soit à elle – ce dont je ne suis pas absolument sûre ; si elle possède bien à elle cinq cents livres de revenus – ce qui reste à prouver – alors je crois que quelque chose de très important a eu lieu. Car si Chloé, de même qu'Olivia et Mary Carmichaël, sait comment s'exprimer, elle fera briller une torche dans cette vaste chambre où, jusqu'à présent, nul n'a pénétré. Tout y est demi-jour et ombres profondes comme dans ces cavernes sinueuses où l'on descend une bougie à la main, les yeux scrutant chaque recoin et sans savoir où l'on pose le pied. Et je me remis à lire le livre et lus que Chloé regardait Olivia poser une jarre sur une planche puis disait qu'il était temps qu'elle rentrât auprès de ses enfants. Voilà un spectacle qui n'a jamais été vu depuis les origines du monde, m'exclamai-je. Et je regardai, moi aussi, avec la plus grande attention, car je voulais savoir comment Mary Carmichaël allait s'y prendre pour attraper ces gestes que nul encore n'a

enregistrés, ces mots jamais dits ou dits seulement à moitié, qui se forment, à peine plus palpables que les ombres d'une phalène sur un plafond, quand les femmes sont seules et hors de l'éclairage capricieux et coloré de l'autre sexe. Il faudra que Mary Carmichaël retienne son souffle, car les femmes sont si méfiantes devant tout intérêt qui ne cache pas un motif évident ; elles sont si terriblement habituées à la dissimulation et au refoulement qu'elles sont hors du champ d'un vieil observateur. La seule façon pour vous de vous y prendre, pensai-je, m'adressant à Mary Carmichaël comme si elle avait été là, la seule façon pour vous de vous y prendre serait de parler d'autre chose tout en gardant les yeux fixés sur la fenêtre et noter, non pas avec un crayon dans un carnet, mais dans la plus rapide des sténographies, en mots à peine esquissés, ce qui arrive quand Olivia – cet organisme qui a été gardé sous roche pendant des millions d'années – sent la lumière tomber sur elle et voit venir vers elle des fragments d'aliments étranges : connaissance, aventure, art. Elle tend la main pour s'emparer de tout cela, pensai-je, et il lui faut trouver une nouvelle répartition de ses ressources, si intensément développées en vue d'autres fins, afin de pouvoir mêler le nouveau à l'ancien sans troubler l'équilibre infiniment complexe et minutieux de l'ensemble.

Mais, hélas, je viens de faire ce que j'avais résolu d'éviter ; j'ai, sans y penser, glissé dans l'éloge de mon propre sexe. « Intensément développées », « infiniment complexes » sont indiscutablement des termes laudatifs, et faire l'éloge de son propre sexe est toujours suspect et souvent sot, d'autant plus que je ne sais comment, dans mon cas, je pourrais justifier ce que je viens de dire. Il m'est impossible de me rendre devant une carte de géographie et d'affirmer : Colomb a découvert l'Amérique et Colomb était une femme ; ou de prendre une pomme et de constater : Newton découvrit les lois de la gravitation et Newton fut une femme, ou de regarder vers le ciel et de dire que des avions sont en train de nous survoler et que les avions ont été inventés par les femmes. Il n'y a pas de marques sur le mur qui permettent de mesurer la taille précise des femmes. Il n'y a pas de mètre soigneusement divisé en fractions de centimètres que l'on puisse placer le long des qualités d'une bonne mère ou du dévouement d'une fille ou de la fidélité d'une sœur ou des talents d'une ménagère. Peu de femmes, même aujourd'hui, possèdent des titres universitaires, les grandes épreuves des

professions, armée et marine, commerce, politique ou diplomatie ont encore à peine joué pour elles. Aujourd'hui encore elles restent presque en dehors de tout classement. Mais si je souhaite savoir tout ce qu'un être humain peut savoir, concernant par exemple Hawley Butts, je n'ai qu'à ouvrir Burke et Debrett et je trouverai que Sir Hawley Butts a obtenu tel ou tel diplôme, qu'il possède un château, qu'il fut ministre, qu'il représenta la Grande-Bretagne au Canada, qu'il reçut un certain nombre de titres, de fonctions, de médailles et autres distinctions qui lui impriment ses mérites indélébilement. Seule la Providence peut en savoir plus long sur Sir Hawley Butts.

C'est pourquoi, quand je dis « intensément développées », « infiniment complexes », en parlant des femmes, il m'est impossible de contrôler mes assertions dans Whitaker, Debrett ou le tableau des universités. Dans cette situation difficile, que faire ? Et de nouveau je me tournai vers les casiers de livres. Voici les biographies : Johnson et Goethe et Carlyle et Sterne et Cowper et Shelley et Voltaire et Browning et nombre d'autres. Et je me mis à penser à tous ces grands hommes qui, pour une raison ou pour une autre, ont admiré une femme, ont recherché une femme, ont vécu avec une femme, ont compté sur une femme, ont été amoureux d'une femme, ont écrit à propos d'une femme, se sont fiés à une femme et ont montré ce que l'on ne peut que dépeindre comme un besoin, une dépendance de certaines personnes du sexe opposé. Je n'affirmerai pas que toutes ces relations furent absolument platoniques, ce que Sir William Johnson Hicks nierait sans doute. Mais nous ferions tort à ces hommes illustres si nous insistions sur l'idée qu'ils n'obtinrent de ces liaisons que réconfort, flatterie et plaisir du corps. Ce que de toute évidence ils obtinrent était quelque chose que les êtres de leur propre sexe étaient incapables de leur donner ; et peut-être ne serait-il pas téméraire de ma part de définir ce qu'ils obtinrent ainsi, sans faire usage des mots indiscutablement extravagants des poètes, comme une sorte de stimulant, de renouvellement de leurs forces créatrices, qu'il n'est qu'au pouvoir du sexe opposé d'octroyer. L'homme illustre, pensai-je, ouvrait la porte du salon ou de la chambre d'enfants et « la » trouvait peut-être au milieu de ses enfants, ou avec quelque ouvrage de broderie posé sur ses genoux – en tout cas au centre d'un ordre différent du sien et d'un système de vie différent du sien, et le contraste entre ces deux mondes – le sien pouvant être la

Cour de justice ou la Chambre des communes – lui donnait immédiatement repos et regain de vigueur ; et il s'ensuivait même au cours de la conversation la plus simple une si grande différence naturelle d'opinion que les idées desséchées de l'homme se trouvaient fécondées à nouveau ; et de « la » voir qui créait dans un milieu différent du sien stimulait si fort son pouvoir créateur à lui que, peu à peu, son esprit stérile se remettait au travail ; il trouvait l'expression ou la scène qui lui avait fait défaut quand il avait mis son chapeau pour « lui » rendre visite. Tout Johnson possède une Thrale à laquelle il reste profondément attaché pour les raisons que nous venons de voir, et quand cette Thrale épouse son professeur de musique italien, Johnson devient à moitié fou de rage et de dépit, et cela non seulement parce que lui manqueront désormais les agréables soirées de Streatham, mais parce que la lumière de sa vie se sera « comme éteinte ».

Et sans être le D<sup>r</sup> Johnson, ou Goethe, ou Carlyle, ou Voltaire, l'on peut sentir, fût-ce tout autrement que ces grands hommes, la nature de cette complexité et la puissance de cette faculté créatrice si développée chez les femmes. On entre dans une chambre – mais il faudrait étirer jusqu'à leurs extrêmes limites les ressources de la langue anglaise et des volées entières de mots se verraient contraintes de naître illégitimement, avant qu'une femme puisse dire ce qui se passe quand elle pénètre dans une chambre. Les chambres diffèrent si totalement les unes des autres ; elles sont calmes et pleines de bruit, donnent sur la mer ou, au contraire, sur la cour d'une prison ; elles sont encombrées de linge qui sèche, ou toutes vivantes d'opales et de soieries ; elles sont rudes comme des crins de chevaux ou douces comme des plumes – il suffit d'entrer dans n'importe quelle chambre de n'importe quelle rue pour que se jette à votre face toute cette force extrêmement complexe de la féminité. Comment pourrait-il en être autrement ? Car les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice ; et cette force créatrice surcharge à ce point la capacité des briques et du mortier qu'il lui faut maintenant trouver autre chose, se harnacher de plumes, de pinceaux, d'affaires et de politique. Mais ce pouvoir créateur des femmes est très différent du pouvoir créateur des hommes. Et l'on est obligé de conclure qu'il serait infiniment regrettable qu'il se trouvât entravé ou gaspillé, car il a été gagné par

des siècles de la discipline la plus rigoureuse et rien n'existe qui puisse prendre sa place. Il serait infiniment regrettable que les femmes écrivissent comme des hommes ou vécussent comme des hommes, car si deux sexes sont tout à fait insuffisants quand on songe à l'étendue et à la diversité du monde, comment nous en tirerions-nous avec un seul ? L'éducation ne devrait-elle pas faire ressortir et fortifier les différences plutôt que les ressemblances ? Car les choses sont telles que nous ne nous ressemblons déjà que trop, et si un explorateur pouvait revenir et rapporter le message d'autres sexes, regardant d'autres cieux à travers d'autres arbres, il serait des plus utiles à l'humanité ; et nous aurions par-dessus le marché l'immense plaisir de voir le Pr X se précipiter sur ses jauges pour prouver qu'il est « supérieur ».

Mary Carmichaël, pensai-je, continuant de survoler ma page à quelque distance, aura du pain sur la planche, même si elle se contente d'observer, mais j'ai peur qu'elle ne soit tentée de prendre ce que je crois être la forme la moins intéressante de l'espèce – celle d'un romancier naturaliste et non celle d'un romancier contemplatif. Tant de faits nouveaux se prêtent à son observation.

Elle n'aura plus besoin de se limiter aux honorables maisons de la haute bourgeoisie. Elle entrera sans bienveillance ni condescendance, mais dans un esprit de camaraderie, dans ces petites chambres parfumées où sont assises la courtisane, la prostituée et la dame au petit chien. Elles sont là assises, vêtues encore de ces rudes vêtements de confection que l'écrivain homme a mis de force sur leurs épaules. Mais Mary Carmichaël sortira ses ciseaux et ajustera les vêtements au moindre creux et à la moindre bosse. Quel curieux spectacle ce sera que de voir ces femmes comme elles sont ; mais nous n'en sommes pas là, car Mary Carmichaël est encore tout embarrassée par cette conscience de soi en présence du « péché » qui est l'héritage de notre barbarie sexuelle. Elle continue de porter aux pieds la camelote des vieilles entraves de classe.

Cependant la majorité des femmes ne sont ni des prostituées ni des courtisanes et elles ne restent pas assises à serrer leurs roquets contre du velours poussiéreux durant tout un après-midi d'été. Mais, alors, que font-elles ? Et voilà que se présenta à mon esprit l'une de ces longues rues, quelque part du côté sud du fleuve, dont les interminables rangées de maisons abritent une innombrable

population. Avec les yeux de l'imagination, je vis une dame très âgée traverser la rue au bras d'une femme entre deux âges, sa fille peut-être, portant des bottines fourrées de façon si respectable que pour elles s'habiller dans l'après-midi doit être un geste rituel et que leurs vêtements doivent être rangés dans des armoires avec du camphre chaque année, pour toute la durée de l'été. Elles traversent la route quand les lampes s'allument (car l'heure du crépuscule est leur heure préférée) comme elles ont dû le faire depuis des années. L'aînée a tout près de quatre-vingts ans ; mais si on lui demandait quel sens pour elle a la vie, elle répondrait qu'elle se souvient avoir vu des rues illuminées en l'honneur de la bataille de Balaclava, ou avoir entendu les canons tonner dans Hyde Park à l'occasion de la naissance du roi Édouard VII. Et si quelqu'un demandait, impatient de préciser le moment, grâce à une date ou une saison : « Mais que faisiez-vous le 5 avril 1868 ou le 2 novembre 1875 ? » son regard deviendrait vague et elle dirait qu'elle ne peut se souvenir de rien. Car tous les dîners sont préparés ; les assiettes et tasses lavées ; les enfants envoyés à l'école et partis à travers le monde. Rien ne reste de tout cela. Tout a disparu, tout est effacé. Ni la biographie ni l'Histoire n'ont un mot à dire de ces choses. Et les romans, sans le vouloir, mentent inévitablement.

Toutes ces vies infiniment obscures, il reste à les enregistrer, dis-je, m'adressant à Mary Carmichaël comme si elle était présente ; et je continuai de parcourir en pensée les rues de Londres, sentant en imagination la pression du silence, l'accumulation des vies non enregistrées : celle des femmes au coin des rues – poings sur les hanches et bagues encastrées dans leurs doigts boursoufflés de graisse – qui parlent avec une gesticulation rythmée comme les mots de Shakespeare ; celle des marchandes de violettes ou des vendeuses d'allumettes, celle des vieilles postées sous les porches, celle des filles en dérive dont le visage, comme des vagues sous le soleil ou les nuées, signale l'arrivée des hommes et des femmes et les vacillantes lumières des devantures. Tout cela, il faut que vous l'exploriez, tenant fermement votre torche dans la main, dis-je à Mary Carmichaël. Mais, avant tout, il vous faut éclairer votre propre âme, ses profondeurs et ses bas-fonds, ses vanités et ses générosités, dire ce que signifie à vos yeux votre beauté ou votre laideur, quels sont vos rapports avec le monde mouvant, tourbillonnant, des gants et des souliers et des tissus qui vont et viennent au milieu des faibles

senteurs qui, émanant de flacons de chimiste, passent à travers des arcades de tissus pour robes et au-dessus d'un carrelage en faux marbre. Car, en imagination, j'étais entrée dans une boutique ; elle était carrelée de noir et de blanc ; elle était admirablement décorée de rubans de couleur. Mary Carmichaël pourrait, certes, jeter ici un coup d'œil en passant, pensai-je, car voici un spectacle qui se prêterait aussi bien à la description que n'importe quel pré neigeux ou quelle gorge rocheuse des Andes. Et voici encore la fille qui se trouve derrière le comptoir – j'aimerais autant connaître sa véridique histoire que la cent cinquantième biographie de Napoléon ou la soixante-dixième étude sur Keats et son emploi de l'inversion miltonienne qu'écrivent en ce moment le vieux Pr Z et ses semblables. Puis, prudemment, sur la pointe des pieds (tant je suis lâche, tant j'ai peur du fouet qui naguère a failli s'abattre sur mes propres épaules) je murmurai qu'elle devait aussi apprendre à rire, sans amertume, des vanités – disons plutôt des particularités, car c'est là un mot moins blessant – de l'autre sexe. Car nous avons tous une petite place derrière la tête, de la largeur d'un shilling, qui nous reste invisible. C'est là un des bons offices qu'un sexe peut rendre à l'autre, que de décrire cet endroit large comme un shilling et qui se trouve derrière la tête. Pensez au profit que les femmes ont tiré des commentaires de Juvénal, de la critique de Strindberg. Pensez à la bonté et à l'éclat avec lesquels les hommes, depuis les origines, ont signalé aux femmes cette obscure tache que nous portons derrière la tête. Et si Mary Carmichaël était très brave et très honnête, elle passerait derrière les hommes et nous dirait ce qu'elle y voit. Il sera impossible de faire un portrait fidèle et général de l'homme tant qu'une femme n'aura pas décrit cette tache de la largeur d'un shilling. M. Woodhouse et M. Casaubon sont des taches de cette dimension et de cet ordre. Non pas qu'un être de bon sens puisse conseiller aux femmes de faire de propos délibéré œuvre de dérision et de dénigrement – la littérature montre la futilité de ce qui est écrit dans cet esprit. Soyez sincère, aurions-nous envie de dire, et le résultat ne peut manquer d'être étonnamment intéressant. La comédie s'enrichira. Et nous ferons la découverte de faits nouveaux.

Cependant, il est grand temps que j'abaisse de nouveau les yeux sur mon livre. Il vaudrait mieux, plutôt que de spéculer sur ce que Mary Carmichaël pourrait ou devrait écrire, voir ce qu'elle a vraiment écrit. Je me remis donc à lire. Et je me souvins alors que j'avais

quelques griefs envers Mary Carmichaël. Elle avait brisé la phrase de Jane Austen et de ce fait ne m'avait pas laissé la possibilité de m'enorgueillir de mon goût impeccable et de la délicatesse de mon ouïe. Car il était bien inutile de dire : « Oui, oui, tout cela est très beau, mais Jane Austen écrivait beaucoup mieux que vous », quand il me fallait admettre qu'il n'existait aucun point commun entre elles deux. Donc elle était allée plus loin que Jane Austen, elle avait rompu la succession, l'ordre attendu. Peut-être avait-elle fait cela inconsciemment, se contentait-elle de donner aux choses leur ordre naturel, comme le ferait toute femme si elle écrivait comme une femme. Mais le résultat était assez surprenant ; impossible de voir une vague se former, une crise se préparer au prochain tournant. C'est pourquoi je ne pouvais me vanter ni de la profondeur de mes sentiments, ni de ma grande connaissance du cœur humain. Car, à chaque fois que je me trouvais sur le point de sentir les choses voulues au moment voulu, fût-ce à propos de l'amour ou de la mort, cette importune créature m'arrachait de l'endroit où j'étais, comme si l'essentiel se fût trouvé un tout petit peu plus loin. Et elle me mettait dans l'impossibilité de dérouler mes phrases sonores à propos des « sentiments fondamentaux », « du fonds commun de l'humanité », « des profondeurs du cœur humain », et de toutes ces expressions qui nous maintiennent dans la conviction que, sous notre habileté de surface, nous sommes au fond très sérieux, très profonds et des plus humains. Elle me fit sentir que loin d'être sérieuse et profonde et humaine, je pouvais – pensée moins séduisante – n'être que paresseuse d'esprit et conventionnelle par-dessus le marché.

Mais je continuai ma lecture et je remarquai certaines autres choses. Mary n'était pas un « génie » – c'était évident. Elle ne possédait rien qui ressemblât à l'amour de la nature, à l'ardente imagination, à la sauvage poésie, à la brillante intelligence, à la sagesse sous-jacente de ses devancières : lady Winchelsea, Charlotte Brontë, Emily Brontë, Jane Austen et George Eliot.

Elle ne savait pas écrire avec la mélodie et la dignité de Dorothy Osborne ; au vrai, elle n'était qu'une fille intelligente dont les livres seront certainement mis au pilon par les éditeurs d'ici une dizaine d'années. Néanmoins elle jouissait de certains avantages qui faisaient défaut, il n'y a qu'un demi-siècle, à des femmes mieux douées qu'elle. Les hommes ne sont plus pour elle « la faction adverse » ; il ne lui est

plus nécessaire de perdre son temps à mettre par défiance des barrières entre elle et eux, elle n'est plus contrainte de grimper sur le toit et de détruire la paix de son âme en aspirant aux voyages, à cette expérience et à cette connaissance du monde et des êtres qu'on lui refusait. La peur et la crainte ont presque disparu de ses livres ; les seules traces qu'on en respire sont une légère exagération de la joie d'être libre, une tendance à la causticité et à la satire plutôt qu'au romanesque, dans sa façon de traiter l'autre sexe. Puis, on ne saurait douter qu'en tant que romancière elle jouisse de certains avantages naturels d'un ordre élevé. Sa sensibilité s'étend sur de nombreux domaines, elle est ardente et libre. Et elle réagit aux contacts les plus légers, elle se réjouit comme une plante nouvellement venue à l'air libre de tout ce qu'elle voit et entend. Et cette sensibilité, Mary Carmichaël, avec une grande finesse et un grand art, a su la mettre au milieu de choses encore presque inconnues et non cataloguées ; elle projette sa lumière sur les petites choses et permet ainsi de voir qu'après tout elles ne sont peut-être pas si petites. Elle amène au jour des objets enterrés et l'on se demande alors quelles raisons on a bien pu avoir de les enterrer. Bien qu'elle soit maladroite et ne porte pas en elle cet inconscient héritage de longues générations qui fait une joie pour l'oreille de la moindre phrase d'un Thackeray et d'un Lamb, elle a – je commence à le penser – assimilé la première des grandes leçons ; elle écrit comme une femme, mais comme une femme qui a oublié qu'elle est femme, si bien que ses pages débordent de ce curieux caractère « sexuel » qui ne se manifeste que lorsque le sexe n'a plus conscience de lui-même.

Voilà qui était à porter à son actif. Mais la richesse des sensations et la finesse des perceptions ne seraient d'aucune utilité si elles ne servaient à bâtir, au-delà de l'expérience et du personnel, un édifice durable. J'avais dit que je patienterais jusqu'à l'instant où Mary affronterait « une situation ». Et je voulais désigner ainsi le moment où, grâce à des appels, à des signes, à une certaine façon d'assembler les choses, elle me donnerait la preuve qu'elle n'est pas seulement une écrémeuse de surface, mais qu'elle a su regarder plus loin, jusque dans les profondeurs. À un certain moment elle doit se dire : voici l'instant où, sans rien faire qui soit violent, je puis montrer le sens de toute cette histoire. Et elle se mettrait alors – il est impossible de se tromper à cette recrudescence d'animation – à faire signe et à appeler, et dans notre mémoire surgiraient des choses

peut-être à demi oubliées, peut-être tout à fait banales que dans les autres chapitres nous avions négligées. Et elle parviendrait à nous faire sentir avec autant de naturel que possible la présence de ces choses, tandis que quelqu'un coud ou fume une pipe. Et nous nous sentirions alors, tandis qu'elle continuerait d'écrire, comme si, parvenu au sommet du monde, nous voyions ce monde étendu, très majestueusement, au-dessous de nous.

Et elle fit une tentative de cet ordre. Et tandis que je la regardais se grandir pour l'épreuve, je vis (mais j'espérais qu'elle ne les voyait pas) les évêques et les doyens, les docteurs et les professeurs, les patriarches et les pédagogues lui donner en hurlant des avertissements et des conseils. Vous ne pouvez pas faire ceci, vous ne devez pas faire cela ! Seuls les agrégés et les boursiers sont admis sur le gazon ! Les dames ne sont pas admises sans lettres de recommandation. Les candidates romancières, les gracieuses écrivains féminins, venez par ici ! Tous ils se pressaient contre elle, comme la foule contre une barrière sur le champ de courses, et son épreuve consistait à sauter sa barrière sans regarder à droite ou à gauche. Si vous vous arrêtez pour lancer une malédiction, vous êtes perdue, lui dis-je ; et vous êtes perdue aussi si vous vous arrêtez pour éclater de rire. Hésitez ou tâtonnez, et vous êtes perdue. Ne pensez qu'au saut que vous allez faire, la suppliai-je, comme si j'avais misé sur elle tout mon argent ; et elle franchit l'obstacle, comme si elle avait été un oiseau. Mais il y avait une barrière au-delà de la seconde. Je doutais qu'elle eût la force de tenir, tant les applaudissements et les cris mettaient les nerfs à rude épreuve. Mais elle fit tout ce qui lui était possible. Si l'on tient compte du fait que Mary Carmichaël n'est pas un génie, mais une jeune fille inconnue qui vient d'écrire son premier roman dans un studio-chambre à coucher, sans disposer de ces choses si désirables, le temps, l'argent et le loisir, ce qu'elle fait n'est pas du tout si mal fait, pensai-je.

Qu'on lui donne encore cent ans, vins-je à conclure en lisant le dernier chapitre (les nez des gens et leurs épaules découvertes se découpaient à nu sous un ciel étoilé, car quelqu'un avait brusquement tiré le rideau du salon) et qu'on lui donne une chambre personnelle et cinq cents livres de rente, qu'on la laisse s'exprimer librement et abandonner la moitié de ce qu'elle fourre là aujourd'hui, et un beau jour elle écrira un livre meilleur. D'ici cent ans, me dis-je,

mettant *L'Aventure de la vie*, par Mary Carmichaël, au bout du rayon, elle sera un poète.

## Chapitre 6

Le jour suivant, la lumière d'une matinée d'octobre tombait en flèches poussiéreuses à travers les fenêtres sans rideaux, et le bruit confus de la circulation montait de la rue. Londres était alors en train de se remonter de nouveau ; l'usine était en mouvement ; les machines se remettaient au travail. Il était tentant, après tant de lectures, de regarder par la fenêtre et de voir ce que faisait Londres en cette matinée du 26 octobre 1928. Et que faisait Londres ? Personne, semblait-il, ne lisait *Antoine et Cléopâtre*. Londres était entièrement indifférent, c'était visible, aux pièces de Shakespeare. Nul ne se souciait le moins du monde – et cela n'est pas un blâme – de l'avenir du roman, de la mort de la poésie et du développement, grâce à la femme moyenne, d'un style de prose qui l'exprime tout entière. Si des opinions sur l'un de ces sujets avaient été inscrites à la craie sur le trottoir, personne ne se serait arrêté pour les lire. L'indifférence des pieds qui se hâtaient les aurait effacées en une demi-heure. Voici qu'arrivait un garçon de courses, une femme avec un chien en laisse. Le charme des rues de Londres provient de ce que jamais deux personnes n'y sont semblables ; chacun y paraît comme limité par ses propres affaires. Il y avait des gens pratiques avec leurs petits sacs ; il y avait des hommes traînant bruyamment leur canne le long des rails des trams. Il y avait ces affables personnages à qui les rues servent de clubs, qui saluent des hommes dans des charrettes et donnent des renseignements sans en être priés. Il y avait aussi des enterrements, devant lesquels les hommes, se souvenant soudain du provisoire de leur propre corps, se découvraient. Puis un monsieur, des plus distingués, descendit lentement les marches d'une maison et s'arrêta pour éviter d'entrer en collision avec une dame tumultueuse qui, d'une façon ou d'une autre, avait acquis un splendide manteau de fourrure et un bouquet de violettes de Parme. Tous ils paraissaient absorbés en eux-mêmes, occupés de leurs propres affaires.

C'est alors, comme il arrive souvent à Londres, qu'il y eut une accalmie complète, un arrêt de la circulation. Personne ne descendit la rue, personne ne passa. Une feuille unique se détacha d'un platane

au bout de la rue et dans cet arrêt, dans ce suspens, tomba. Ce fut, en quelque sorte, comme la chute d'un signal indiquant certaines forces cachées et des choses auxquelles on n'avait pas prêté attention jusque-là. Ce signal semblait pointer vers un fleuve qui coulait, invisible, contournant le coin, descendant la rue, s'emparant des gens, les entraînant dans ses remous comme la rivière d'Oxbridge l'avait fait du jeune étudiant dans son canot et des feuilles mortes. Le voici qui portait d'un côté de la rue à l'autre, en diagonale, une jeune fille chaussée de cuir verni, puis un jeune homme vêtu d'un pardessus marron ; il entraîna aussi un taxi, et il rassembla le tout exactement sous ma fenêtre ; la jeune fille et le jeune homme s'arrêtèrent, et ils entrèrent dans le taxi ; le taxi s'éloigna comme s'il eût été entraîné ailleurs par le courant.

Ce spectacle est des plus banals ; ce qui était étrange, c'était l'ordre rythmique dont mon imagination l'avait enrichi et le fait que ce spectacle banal de deux personnes entrant dans un taxi ait eu le pouvoir de me communiquer un peu de la satisfaction manifestée par ces personnes. Le spectacle de deux personnes qui descendent une rue, puis se rencontrent au coin de deux rues, semble alléger l'esprit de quelque tension, me dis-je, regardant le taxi tourner, puis disparaître. Peut-être le fait de penser, comme je viens de le faire en ces deux journées, à un sexe comme entièrement différent de l'autre, constitue-t-il un effort, met-il un obstacle à l'unité de l'esprit. L'effort venait de casser, et l'unité avait été rétablie par la vue de ces deux personnes se rejoignant et entrant dans un taxi. L'esprit est certainement un organe des plus mystérieux, pensai-je, en me retirant de la fenêtre, un organe dont nous ignorons tout, bien que nous dépendions totalement de lui. Pourquoi ai-je le sentiment qu'il y a des séparations et des oppositions dans l'esprit, comme il y a dans le corps des tendances diverses qui proviennent de causes précises ? Je me mis à méditer sur ce qu'on peut bien entendre par « unité de l'esprit ». Il va de soi que l'esprit a un si grand pouvoir de se concentrer sur n'importe quel point, à n'importe quel moment, qu'il semble ne pas posséder un état qui lui soit propre. Il peut, par exemple, se séparer des gens de la rue, et se concevoir comme en dehors d'eux, comme penché à une fenêtre en train de regarder les autres d'en haut. Ou bien il peut penser en commun avec d'autres gens, spontanément, comme lorsque, par exemple, l'on est mêlé à une foule dans l'attente de nouvelles qui vont être lues à haute voix.

Il peut penser à travers des aïeux ou aïeules, ainsi que le fait une femme – je l’ai déjà dit – lorsqu’elle écrit. D’autre part, lorsqu’on est une femme, on est souvent étonnée de voir sa conscience se scinder soudain, mettons quand on descend Whitehall, et passer de son état d’héritière naturelle de notre civilisation à celui, tout opposé, d’élément qui lui est extérieur, étranger, hostile. Certes, l’esprit change constamment son point focal et place l’univers dans diverses perspectives. Mais certains de ces états d’esprit semblent, même lorsqu’ils sont adoptés spontanément, moins confortables que d’autres. Afin d’assurer notre propre continuité à travers ces divers états, nous refoulons sans cesse, inconsciemment, certaines choses, et à la longue cet effort devient pénible. Mais il est possible d’imaginer un état d’esprit qui permettrait d’assurer sans peine la continuité de la personnalité, parce que, dans cet état, on n’aurait rien à refouler. Et je viens peut-être de connaître un tel état d’esprit, pensai-je, m’éloignant de la fenêtre. Car lorsque je vis le couple entrer dans le taxi, il est certain que mon esprit eut l’impression de se trouver de nouveau rassemblé comme dans une fusion naturelle, après avoir été divisé. La raison évidente de ce sentiment proviendrait de ce qu’il est naturel que les sexes coopèrent. Nous avons un penchant profond, bien qu’irrationnel, pour la théorie qui soutient que l’union de l’homme et de la femme est favorable à la plus grande satisfaction, au plus total bonheur, de l’un et de l’autre. Mais le spectacle de ces deux personnes entrant dans un taxi et le contentement que ce spectacle me causa, me fit me demander s’il existe deux sexes dans l’ordre spirituel, correspondant aux deux sexes dans l’ordre physique, si ces deux sexes d’esprit demandent eux aussi à être réunis pour atteindre au contentement et au bonheur parfaits. Et je continuai, par jeu, à ébaucher un plan de l’âme tel qu’en chacun de nous dominent deux forces, l’une masculine, l’autre féminine ; et dans le cerveau de l’homme, l’homme a la prédominance sur la femme, et dans le cerveau de la femme, la femme a la prédominance sur l’homme. L’état normal et satisfaisant est celui où les deux sexes vivent en harmonie et coopèrent dans l’ordre spirituel. Dans un homme – qui est un homme – la partie féminine du cerveau doit néanmoins jouer son rôle ; et de même faut-il qu’une femme soit en rapport avec l’homme qui est en elle. C’est peut-être cela que Coleridge voulait dire quand il écrivit qu’un grand esprit est androgyne. C’est quand cette fusion a lieu que

l'esprit est pleinement fertilisé et peut faire usage de toutes ses facultés. Peut-être un esprit purement masculin est-il incapable de création, de même qu'un esprit purement féminin, pensai-je. Mais il serait bon que, m'arrêtant quelque peu et parcourant un livre ou deux, je vérifie ce qu'on a voulu dire par homme-femme et réciproquement par femme-homme.

Coleridge, certainement, n'entendait pas, quand il déclara qu'un grand esprit est androgyne, que cet esprit est en particulier accord avec les femmes, qu'il se consacre à leur cause et se fait leur interprète dévoué. Peut-être l'esprit androgyne est-il moins apte à faire ces distinctions que l'esprit unisexué. Peut-être Coleridge a-t-il voulu dire qu'un esprit androgyne est résonnant et poreux ; qu'il transmet directement l'émotion ; qu'il est naturellement créateur, incandescent et indivisible. En fait, on en revient à l'esprit de Shakespeare comme étant le type de l'androgyne, de l'esprit masculin-féminin, et cela bien qu'il nous soit impossible de dire ce que Shakespeare pensait des femmes. Et s'il est vrai que c'est l'un des signes de l'esprit pleinement développé que de ne pas penser au sexe comme à une chose séparée et particulière, reconnaissons qu'il est plus difficile que jamais d'atteindre, aujourd'hui, à ce mode de pensée. J'arrivai alors devant les livres d'auteurs vivants et m'arrêtai, me demandant si ce que je venais de constater n'était pas à l'origine de quelque chose qui m'avait longtemps intriguée.

Aucune époque ne posséda jamais une conscience aussi aiguë du sexe que la nôtre ; les innombrables livres du British Museum, écrits par des hommes sur les femmes, en portent témoignage. La campagne des suffragettes est certainement responsable de cet état de fait. Elle a dû éveiller chez les hommes un extraordinaire désir d'affirmation d'eux-mêmes ; elle a dû les inciter à accentuer leurs particularités d'hommes, leurs caractères distinctifs, ce à quoi ils n'auraient pas pensé s'ils n'y avaient pas été provoqués. Et quand on est provoqué, fût-ce par quelques femmes en bonnets noirs, on réagit avec quelque excès si l'on n'a jamais auparavant été provoqué. Voici peut-être l'explication de certaines des caractéristiques que je me souviens avoir trouvées ici, pensai-je, prenant un nouveau roman de M. A., qui est dans la force de l'âge et dont il semble que les critiques pensent grand bien. J'ouvris ce livre. Vraiment, relire un livre écrit par un homme était merveilleux. Il était, ce livre, si direct, si dénué

de détours, comparé aux œuvres des femmes. Il révélait une si grande liberté d'esprit, une si grande liberté de l'individu, une si grande confiance en soi. On ressentait une sorte de bien-être physique en présence de cet esprit bien nourri, bien élevé, libre, qui n'avait jamais été brimé ou contrecarré et qui depuis sa naissance avait eu pleine licence de se déployer dans les directions qui lui plaisaient. Tout cela est admirable. Mais après que j'eus lu un chapitre ou deux, une ombre sembla s'étendre en travers de la page. C'était une barre droite, sombre, une ombre ayant quelque peu la forme d'un I<sup>{15}</sup>. Je me mis à regarder de tous côtés pour tâcher d'avoir un aperçu du paysage caché par cet « I ». Cet « I » était-il un arbre ou une femme en train de marcher ? Je n'en savais rien. Mais j'étais toujours ramenée vers cette lettre. Je commençai à être fatiguée de cet « I ». Ce n'est pas que cet « I » ne fût un très respectable « I » : honnête et logique, aussi dur qu'une noix et poli par des siècles d'enseignement et de bonne alimentation. Du fond du cœur j'admire et je respecte cet « I ». Mais – ici je me mis à tourner une page ou deux, cherchant ceci ou cela – le pire de l'affaire c'est qu'à l'ombre de cette lettre tout est aussi informe que dans un brouillard. S'agit-il d'un arbre ? Non, c'est une femme. Mais... son corps n'a pas la moindre ossature, pensai-je, regardant attentivement Phébé – c'était là son nom – traversant la plage. C'est alors qu'Alan se leva et l'ombre d'Alan effaça tout d'un coup Phébé. Car Alan avait des idées, et Phébé était étouffée par le flux de ces idées. Et puis Alan, pensai-je, a des passions ; alors je me mis à tourner rapidement les pages du roman car je sentais que la crise approchait ; ce qu'elle faisait. Elle éclata sur la plage, au beau soleil. Elle eut lieu ouvertement. Elle eut lieu avec énergie. Rien n'eût pu être plus indécent. Mais... j'avais dit « mais » trop souvent. On ne peut persister à dire « mais ». Il faut finir sa phrase d'une façon ou d'une autre, me dis-je pleine de reproches. La finirai-je, « mais – j'en ai assez » ? Mais pourquoi en avais-je assez ? En partie à cause de la prédominance de la lettre « I » et de l'aridité que, comme le hêtre géant, elle provoque là où s'étend son ombre. Rien n'y poussera. Et en partie pour quelque raison plus obscure. Il semblait qu'il y eût quelque obstacle, quelque barrage dans l'esprit de M. A., qui tarissait la source de son énergie créatrice et la renfermait dans d'étroites limites. Me souvenant à la fois du déjeuner à Oxbridge et de la cendre de cigarettes et du chat sans queue de Tennyson et de

Christina Rossetti, je me dis qu'il se pouvait que se trouvât là l'obstacle en question puisque « Lui » ne fredonne plus tout bas : « Il est tombé une larme splendide détachée de la fleur-passion de la grille... » Quand Phébé traverse la plage, et qu'« Elle » ne répond plus : « Mon cœur est comme un oiseau qui chante et dont le nid est sur la jeune branche humide. » Quand Alan approche, que lui reste-t-il à faire ? Étant honnête comme le jour et logique comme le soleil, il ne lui reste qu'une seule chose à faire. Et cette chose il la fait – soyons justes – tant et plus, me dis-je, tournant les pages, et tant et plus. Ce qui, ajoutai-je, consciente de l'horreur que j'allais confesser, me semble quelque peu monotone. L'indécence de Shakespeare soulève un millier de choses dans l'esprit. Mais ce que Shakespeare fait, il le fait par plaisir ; M. A., comme disent les bonnes d'enfants, le fait exprès. L'indécence est pour lui une protestation. Il proteste contre l'égalité de l'autre sexe en affirmant sa propre supériorité. C'est pourquoi il est gêné, inhibé, préoccupé de son effet, comme l'aurait pu être Shakespeare s'il avait connu miss Clough et miss Davies. Sans aucun doute, la littérature élisabéthaine aurait été très différente de ce qu'elle est si le féminisme avait pris naissance au XVI<sup>e</sup> siècle et non au XIX<sup>e</sup>.

Ce qui résulte de tout cela, si la théorie des deux aspects de l'esprit est valable, c'est que la virilité est maintenant devenue conscience d'elle-même, c'est-à-dire que les hommes, maintenant, n'écrivent qu'avec le côté mâle de leur cerveau. C'est donc une erreur pour une femme que de lire leurs œuvres, car elle y cherchera inévitablement quelque chose qu'elle n'y trouvera pas. Ce qui manque le plus aux hommes, c'est le pouvoir de suggestion, pensai-je, prenant en main un volume de M. B., le critique, et lisant avec beaucoup de soin et de respect ses remarques sur l'art de la poésie. Elles étaient très sages ces remarques, pénétrantes et pleines de science ; mais l'ennui, c'est qu'il n'arrivait pas à communiquer ses sentiments ; son esprit semblait divisé en compartiments séparés et aucun son ne passait de l'un à l'autre. Aussi quand l'esprit se saisit d'une phrase de M. B., celle-ci tombe-t-elle lourdement au sol – morte. Mais quand l'esprit se saisit d'une phrase de Coleridge, celle-ci éclate et donne naissance à toutes sortes d'autres idées, et c'est là le seul genre d'écrit dont on puisse dire qu'il possède le secret de la vie perpétuelle.

Mais quelle que soit la raison de cet état de choses, il est des plus déplorables. Car il aboutit au fait que – je venais alors de parvenir devant les rayons de livres de M. Galsworthy et de M. Kipling – quelques-unes des plus belles œuvres de nos plus grands écrivains vivants tombent dans l'oreille de sourds. Quoi qu'elle fasse, une femme ne peut trouver en aucune de ces œuvres cette source de vie éternelle dont le critique assure qu'elle s'y trouve. Ce n'est pas seulement parce que ces œuvres célèbrent les vertus masculines, insistent sur les vertus masculines et décrivent le monde des hommes ; c'est surtout parce que l'émotion dont sont imprégnés ces livres est incompréhensible pour une femme. Voilà qui vient, qui se forme, qui va éclater sur notre tête, pensons-nous longtemps avant la fin. Ce tableau va choir sur la tête du père Jolyon ; il mourra de ce choc ; le vieil ecclésiastique va dire deux ou trois mots d'adieu sur sa tombe ; et tous les cygnes de la Tamise se mettront simultanément à faire retentir leurs chants. Mais nous nous sauverons avant que toutes ces choses aient lieu et nous nous cacherons parmi les groseilliers, car l'émotion qui, chez un homme, est de nature subtile et très symbolique, bouleverse une femme jusqu'à la stupéfaction. Il en va de même pour les officiers de M. Kipling qui tournent casaque ; et pour ses Semeurs qui sèment le grain ; et pour ses Hommes qui sont seuls en face de leur Œuvre ; et pour le Drapeau – nous rougissons de toutes ces majuscules comme si l'on nous surprenait en train de tendre l'oreille à la porte de quelque lieu d'orgie purement masculine. Le fait est que ni M. Galsworthy ni M. Kipling n'ont une étincelle féminine en eux. Si bien que toutes leurs qualités semblent à une femme, si l'on peut ainsi généraliser, brutes et comme vertes. Le pouvoir de suggestion leur fait défaut. Et quand le pouvoir de suggestion fait défaut à un livre, si grande que soit la violence avec laquelle il frappe la surface de l'esprit, il ne peut le pénétrer en profondeur.

Alors, dans cette humeur inquiète qui fait prendre des livres, puis les remettre en place sans même les regarder, je me mis à envisager une époque à venir qui serait celle de la virilité pure et qui s'affirme, telle que les lettres de professeurs (prenez par exemple les lettres de Sir Walter Raleigh) semblent la présager et telle que les dirigeants de l'Italie sont déjà parvenus à la créer. Car on ne peut guère ne pas être impressionné, à Rome, par le sens de la virilité à l'état pur, et quel que soit l'effet de la virilité à l'état pur sur la société, celui qu'elle

produit sur l'art de la poésie ne saurait être mis en question. Quoi qu'il en soit, d'après les journaux, une certaine inquiétude régnerait en Italie quant au roman. Une réunion d'académiciens s'est tenue, qui avait pour objet d'aider au développement du roman. « Des hommes célèbres par leur naissance, leur participation aux finances, à l'industrie ou aux corporations fascistes » se sont réunis l'autre jour pour discuter de ce sujet ; puis ils envoyèrent un télégramme au Duce pour exprimer l'espoir « que l'ère fasciste donnera bientôt naissance à un poète digne d'elle ». Nous pouvons tous adhérer à cette pieuse espérance, mais il est douteux que quelque poésie puisse naître d'une couveuse artificielle. La poésie ne doit pas seulement avoir un père, mais aussi une mère. Il est à craindre que le poète fasciste ne soit un affreux petit avorton tel qu'on peut en voir dans les bocaux de verre des musées provinciaux. Cette sorte de monstre ne vit jamais longtemps, dit-on ; on n'a jamais vu ce genre de prodige brouter l'herbe d'un champ. Deux têtes sur un seul corps ne sont pas favorables à la longévité.

Néanmoins, la faute de cet état de choses – si l'on désire la rejeter sur quelqu'un – n'incombe pas plus à un sexe qu'à l'autre. Tous les séducteurs, tous les réformateurs, en sont responsables : lady Bessborough quand elle mentit à lord Granville ; miss Davies quand elle dit la vérité à M. Greg. Tous ceux qui ont contribué à créer un état de conscience sexuelle sont à blâmer, et ce sont eux qui me poussent quand je veux vraiment m'épanouir en lisant un livre, à rechercher cet épanouissement parmi les œuvres de l'heureuse époque antérieure à miss Davies et miss Clough, où l'écrivain faisait un usage égal des deux aspects de son esprit. Il faut donc retourner à Shakespeare, car Shakespeare fut androgyne ; ainsi que Keats et Sterne et Cowper et Lamb et Coleridge ; Shelley, peut-être, était asexué. Milton et Ben Johnson furent un brin trop virils. De même Wordsworth et Tolstoï. De nos jours, Proust est complètement androgyne, peut-être même un peu trop féminin. Mais ce défaut est trop rare pour qu'on s'en plaigne, puisque, sans un certain mélange, l'intelligence semble avoir une trop grande prédominance et les autres facultés de l'esprit se scléroser et devenir infécondes. Cependant, je me consolai en pensant que tout cela n'est peut-être que passager ; beaucoup de ce que j'ai dit pour me conformer à la promesse que je vous fis de vous donner l'enchaînement de mes pensées doit vous sembler démodé ? Bien des choses qui mettent une

flamme dans mes yeux vous sembleront douteuses, à vous qui n'avez pas encore atteint votre majorité.

Quoi qu'il en soit, la première chose que j'aimerais écrire ici, dis-je, traversant la salle pour me rendre auprès du bureau, puis prenant le feuillet qui porte l'en-tête « Les femmes et le roman », c'est qu'il est néfaste pour celui qui veut écrire de penser à son sexe.

Il est néfaste d'être purement un homme ou une femme ; il faut être femme-masculin ou homme-féminin. Il est néfaste pour une femme de mettre fût-ce le plus petit accent sur une injustice ; de plaider même avec raison une cause ; d'une manière ou d'une autre, de parler sciemment comme une femme. Et « néfaste » n'est pas une figure de rhétorique ; car tout écrit volontairement tendancieux est voué à la mort, cesse d'être fécond, dort. Même si cet écrit semble un jour durant plein de force et fait de main de maître, il doit se faner à la tombée de la nuit et ne pourra croître dans l'esprit d'autrui. L'art de création demande pour s'accomplir qu'ait lieu dans l'esprit une certaine collaboration entre la femme et l'homme. Un certain mariage des contraires doit être consommé. L'esprit tout entier doit s'ouvrir largement et nous devons avoir l'impression que l'écrivain communique son expérience avec une plénitude totale. L'art de création exige la liberté et la paix. Aucune roue ne doit grincer, aucune lumière vaciller. Les rideaux doivent être bien tirés. L'écrivain, pensai-je, une fois que son expérience est terminée, doit pouvoir s'abandonner et laisser son esprit célébrer ses noces dans l'obscurité. Il ne faut pas qu'il regarde ce qui se passe ou qu'il pose des questions concernant ce qui se fait. Il doit bien plutôt arracher les pétales d'une rose ou regarder les cygnes doucement se laisser emporter par le fleuve. Et je revis de nouveau le courant qui emporta le canot et le jeune étudiant et les feuilles mortes ; puis le taxi chargea l'homme et la femme, pensai-je, les voyant traverser ensemble la rue, et le courant les entraîna dans ce flot effrayant, pensai-je, entendant au loin les bruits de la circulation londonienne.

Et maintenant, voici que Mary Beton cesse de parler. Elle vous a dit comment elle est parvenue à la conclusion – dépourvue de poésie – qu'il est nécessaire d'avoir cinq cents livres de rente et une chambre dont la porte est pourvue d'une serrure, si l'on veut écrire une œuvre de fiction ou une œuvre poétique. Elle a tenté de vous exposer honnêtement les pensées et les impressions qui l'ont

conduite jusqu'à cette idée. Elle vous a demandé de la suivre tandis qu'elle se précipitait dans les bras d'un appariteur, qu'elle déjeunait ici, dînait là, prenait des livres dans un rayon, regardait par la fenêtre. Tandis qu'elle faisait ces choses, vous avez certainement noté ses défauts et ses faiblesses et jugé de leurs répercussions sur ses opinions. Vous l'avez contredite et avez pu ajouter ou retrancher de ce qu'elle disait tout ce que vous vouliez. Tout cela est comme ce doit être, car, dans une question de ce genre, la vérité ne peut être atteinte qu'en rassemblant une grande variété d'erreurs. Et je veux terminer en parlant en mon propre nom, pour prévenir deux critiques si évidentes, qu'il est impossible que vous ne les fassiez pas.

Aucune opinion n'a été exprimée, pouvez-vous dire, quant aux mérites respectifs des deux sexes en tant qu'écrivains. Il en a été ainsi de propos délibéré, parce que, même si le moment était venu de faire une telle évaluation – et il est actuellement beaucoup plus important de savoir de quel argent de poche et de quelles chambres les femmes disposent, que de bâtir des théories sur leurs aptitudes – et d'ailleurs même si le moment de la faire était venu, je ne pense pas que les dons, ceux de l'esprit et ceux du caractère, puissent se peser comme le sucre ou le beurre, et cela même à Cambridge où l'on est si expert dans l'art de diviser les gens en classes, de fixer des toques sur leurs têtes et des lettres après leurs noms. Je ne pense pas que même la Table des préséances que vous trouverez dans l'almanach de Whitaker représente une classification définitive des valeurs, ou qu'il y ait une raison valable de supposer qu'un commandeur de l'ordre du Bain doive, en dernier ressort, entrer dans une salle à manger après un spécialiste des maladies mentales. Toute cette opposition de sexe à sexe, de qualité à qualité, toute cette revendication de supériorité et cette imputation d'infériorité, appartiennent à la phase des écoles primaires de l'existence humaine, phase où il y a des « camps », et où il est nécessaire pour un camp de battre l'autre et de la plus haute importance de monter sur l'estrade et de recevoir des mains du directeur lui-même une coupe hautement artistique. À mesure que les gens avancent vers la maturité, ils cessent de croire aux camps et aux directeurs d'école ou aux coupes hautement artistiques. De toute manière, quand il s'agit de livres il est notoirement difficile d'étiqueter de façon durable leurs mérites. Les comptes rendus de littérature contemporaine ne sont-ils pas une perpétuelle illustration de la difficulté de juger ? « Ce grand livre », « ce livre dépourvu de

toute valeur », c'est un même livre qui est ainsi qualifié. Ni louange ni blâme ne signifient rien. Non, quelque délicieux que puisse être le divertissement de faire des évaluations, c'est la plus vaine de toutes les occupations et se soumettre aux décisions des distributeurs de bons et de mauvais points, la plus servile des attitudes. Écrivez ce que vous désirez écrire, c'est tout ce qui importe, et nul ne peut prévoir si cela importera pendant des siècles ou pendant des jours. Mais sacrifier un cheveu de la tête de votre vision, une nuance de sa couleur, par déférence envers quelque maître d'école tenant une coupe d'argent à la main ou envers quelque professeur armé d'un mètre, c'est commettre la plus abjecte des trahisons ; et la perte de tous les biens et celle de la chasteté, pertes dont on disait jadis qu'elles étaient les plus grands désastres connus des humains, ne sont que simple piquêre de puce en comparaison.

Je pense aussi que vous pouvez me reprocher d'avoir fait la part trop grande aux choses matérielles. Même en accordant une marge généreuse au symbolisme, en admettant que cinq cents livres de rente représentent la possibilité de méditer et une serrure à la porte, la possibilité de penser dans la solitude, vous pouvez encore me dire que l'esprit devrait s'élever au-dessus de ces contingences et que les grands poètes ont souvent été pauvres. Laissez-moi alors vous citer les mots de votre propre professeur de littérature qui sait mieux que moi ce qui contribue à faire un poète. Sir Arthur Quiller-Couch écrit<sup>{16}</sup> :

« Quels sont les grands noms de la poésie depuis un siècle environ : Coleridge, Wordsworth, Byron, Shelley, Landor, Keats, Tennyson, Browning, Arnold, Morris, Rossetti, Swinburne – nous pouvons nous arrêter ici. Exception faite de Keats, Browning et Rossetti, ils étaient tous universitaires ; et parmi ces trois derniers, Keats qui mourut jeune, emporté à la fleur de l'âge, fut le seul qui ne possédât pas une honnête aisance. C'est là une chose qui peut sembler brutale et qui est sûrement triste ; la dure réalité veut que la théorie du génie poétique qui souffle où il veut, chez les riches comme chez les pauvres, ne recèle que peu de vérité. La dure réalité veut que sur douze de ces hommes, neuf fussent universitaires, ce qui veut dire que d'une façon ou d'une autre ils se procurèrent la meilleure éducation que l'Angleterre puisse donner. Venons-en aux trois autres. La dure réalité veut que Browning – comme vous le

savez – ait été riche. Et je vous certifie que s’il n’avait pas été dans l’aisance, il ne serait pas parvenu à écrire *Saül* ou *L’Anneau et le Livre*. Et Ruskin ne serait point parvenu à écrire *Les Peintres modernes* si son père n’avait pas réussi dans les affaires. Quant à Rossetti, il avait un petit revenu personnel et de plus faisait de la peinture. Reste Keats, qu’Atropos fit mourir jeune encore, comme elle fit mourir John Clare dans un asile d’aliénés et James Thomson avec le laudanum qu’il prit pour endormir ses déceptions.

« Ce sont là des faits terribles, mais regardons-les en face. Il est certain – bien que ce soit déshonorant pour nous comme nation – que par suite de quelque défaut dans notre communauté, le poète pauvre n’a pas de nos jours, et n’a pas eu depuis deux cents ans, la moindre chance de réussite. Croyez-moi – moi qui ai passé le plus clair de dix années à étudier trois cent vingt écoles élémentaires environ – nous pouvons discourir sur la démocratie, mais à l’heure actuelle, un enfant pauvre en Angleterre n’a guère plus d’espoir que n’en avait le fils d’un esclave à Athènes de parvenir à une émancipation qui lui permette de connaître cette liberté intellectuelle qui est à l’origine des grandes œuvres. »

Nul n’aurait pu poser la question plus franchement : « Le poète pauvre n’a pas de nos jours, et n’a pas eu depuis deux cents ans, la moindre chance de réussite... Un enfant pauvre en Angleterre n’a guère plus d’espoir que n’en avait le fils d’un esclave à Athènes de parvenir à une émancipation qui lui permette de connaître cette liberté intellectuelle qui est à l’origine des grandes œuvres. » C’est cela même. La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles. La poésie dépend de la liberté intellectuelle. Et les femmes ont toujours été pauvres, et cela non seulement depuis deux cents ans, mais depuis le commencement des temps. Les femmes ont eu moins de liberté intellectuelle que les fils des esclaves athéniens. Les femmes n’ont donc pas eu la moindre chance de pouvoir écrire des poèmes. Voilà pourquoi j’ai tant insisté sur l’argent et sur une chambre à soi. Cependant, grâce aux efforts de ces humbles femmes de jadis, de ces femmes dont je voudrais savoir davantage, grâce (c’est assez étrange) à deux guerres : la guerre de Crimée qui fit sortir Florence Nightingale de son salon, et la Grande Guerre, soixante ans plus tard, qui ouvrit les portes à l’Anglaise moyenne, ces maux sont en train de s’atténuer. Sinon, vous ne seriez pas ici ce soir, et votre possibilité de

gagner cinq cents livres par an, qui est encore, j'en ai peur, bien incertaine, serait plus faible encore.

Mais, pouvez-vous m'objecter, pourquoi attachez-vous une si grande importance au fait que les femmes puissent écrire des livres, quand, selon vous, écrire exige tant d'efforts, mène peut-être au meurtre de sa propre tante, et presque sûrement à être en retard pour le déjeuner, et peut aboutir à de sérieuses disputes avec de très braves gens ? Mes mobiles, permettez-moi de l'admettre, sont en partie égoïstes. Comme la plupart des Anglaises dépourvues d'instruction, j'aime lire... j'aime lire en gros. Dernièrement mon régime est devenu un peu monotone ; l'histoire s'occupe trop de guerres ; la biographie trop des grands hommes ; la poésie a montré, me semble-t-il, une tendance à la stérilité et le roman... mais je vous ai suffisamment révélé mon incapacité en tant que critique du roman moderne et ne veux plus aborder ce sujet. C'est pourquoi je voudrais vous demander d'écrire des livres de tout genre sans hésiter devant aucun sujet... quelle qu'en soit la banalité ou l'étendue. J'espère que, d'une façon ou d'une autre, vous avez en votre possession assez d'argent pour voyager et pour vivre dans l'oisiveté, pour contempler l'avenir et le passé du monde, pour rêvasser sur des livres et musarder aux coins des rues et laisser la ligne de la pensée s'enfoncer profondément dans l'eau du fleuve. Car je ne vous confine nullement dans le roman. Si vous vouliez me faire plaisir (à moi et à des milliers de mes semblables) vous écririez des livres de voyages et d'aventures, de recherches et d'érudition, d'histoire et de biographie, de critique et de philosophie et de science. Et ce faisant, vous enrichiriez l'art de la fiction. Car les livres s'influencent, pour ainsi dire, réciproquement. Se trouver en tête à tête avec la poésie et la philosophie rendra la fiction meilleure. De plus, si vous regardez attentivement l'une des grandes figures du passé, Sapho, lady Murasaki<sup>[17]</sup>, Emily Brontë, vous verrez qu'elle est en même temps héritière et pionnière, et qu'elle est venue au monde parce que les femmes étaient parvenues à l'habitude d'écrire naturellement, de sorte que toute activité littéraire, même en tant que prélude à la poésie, serait inestimablement précieuse pour vous.

Mais quand je fais un retour en arrière à travers mes notes et opère la critique de mes propres pensées, telles que je les ai conçues, je trouve que mes mobiles ne sont pas complètement égoïstes. À

travers mes commentaires et mes digressions court la conviction – ou s’agit-il ici d’un instinct ? – que les bons livres sont choses désirables et que les écrivains, quand bien même ils montrent toutes les variétés de perversions humaines, n’en sont pas moins de bons êtres humains. Aussi quand je vous demande d’écrire plus de livres, je vous pousse à faire ce qui sera un bien pour vous et un bien pour le monde en général. Je ne sais comment justifier cet instinct ou cette conviction, car les mots philosophiques, si l’on n’a pas une formation universitaire, peuvent vous jouer des tours. Qu’entend-on par « réalité » ? Cela semble être quelque chose de très changeant sur quoi on ne peut compter – que tantôt on trouve sur une route poussiéreuse, tantôt sur un morceau de journal, dans la rue, qui parfois est une jonquille au soleil. La vérité projette sa lumière sur un groupe dans une pièce ou marque quelque propos passager. Elle se précipite sur vous tandis que sous un ciel étoilé vous rentrez à la maison et transforme le monde du silence en quelque chose de plus réel que le monde des paroles – et puis la voici de nouveau dans un omnibus dans le vacarme de Piccadilly. Parfois aussi elle se fige en des formes trop éloignées pour que nous puissions discerner quelle est leur nature. Mais tout ce qu’elle touche, elle le rend stable et permanent. C’est là ce qui demeure quand la peau du jour a été jetée dans la haie ; c’est là ce qui reste du passé, et de nos amours, et de nos haines. Or, l’écrivain, me semble-t-il, a la chance de vivre plus que tout autre en présence de cette réalité. C’est son rôle de la découvrir, de la rassembler et de la communiquer. C’est du moins ce que je conclus de la lecture du *Roi Lear* ou de *Madame Bovary* ou de *La Recherche du temps perdu*. Car la lecture de ces livres semble accomplir sur les sens une curieuse et invisible opération ; il semble qu’on voie avec plus d’intensité après les avoir lus, que le monde a été dépouillé de son enveloppe, doué d’une vie plus intense. Ceux qui vivent en inimitié avec ce qui n’est pas réel sont enviables et ceux-là sont à plaindre sur qui tombe soudain la chose faite sans qu’ils y aient participé et sans qu’ils y aient pris garde. De sorte que, lorsque je vous demande de gagner de l’argent et d’avoir une chambre à vous, je vous demande de vivre en présence de la réalité, une vie vivifiante, semble-t-il, que vous puissiez la communiquer ou non.

Je voudrais m’arrêter ici, mais la tradition a décrété qu’un discours doit s’achever par une péroraison. Et une péroraison faite à

des femmes devrait avoir quelque chose, vous en conviendrez, qui élève et qui ennoblisse tout particulièrement. Je devrais vous supplier de penser à vos responsabilités, de vous élever, de faire une plus grande part aux choses de l'esprit, je devrais vous rappeler combien on compte sur vous et quelle influence vous pouvez exercer sur l'avenir. Mais je pense que ces exhortations peuvent être laissées sans danger à l'autre sexe qui les exprimera et qui les a d'ailleurs exprimées avec beaucoup plus d'éloquence que je ne puis le faire. Quand je fouille dans mon esprit je ne trouve pas de nobles sentiments à vous donner concernant le fait d'être des compagnes, des égales et celui de diriger grâce à votre influence le monde vers des fins plus hautes. Je me trouve en train de dire d'une façon concise et prosaïque qu'il est beaucoup plus important d'être soi-même que quoi que ce soit d'autre. « Ne songez pas à influencer les autres », voilà ce que j'aimerais vous dire si je savais comment donner à ces mots une sonorité exaltante. Pensez aux choses en elles-mêmes.

Et de nouveau je me souvins, en me plongeant dans les journaux et les romans et les biographies, que lorsqu'une femme parle aux femmes, il faut qu'elle tienne quelque chose de très désagréable en réserve. Les femmes sont dures envers les femmes. Les femmes n'aiment pas les femmes. Les femmes... mais n'êtes-vous pas lasses jusqu'à l'écœurement de ce mot ? Je puis vous garantir que je le suis, moi. Convenons donc qu'une conférence faite par une femme à des femmes devrait se terminer sur quelque chose de particulièrement désagréable.

Mais comment faire ? Que puis-je penser des femmes ? La vérité, c'est que souvent j'aime les femmes. J'aime leur absence de convention. J'aime leur intégralité. J'aime leur anonymat. J'aime... mais il ne faut pas que je continue dans cette voie. Ce placard là-bas – vous me dites qu'il ne contient que des serviettes de table bien propres ; mais que diriez-vous si Sir Archibald Bodkin y était dissimulé ? Laissez-moi prendre un ton plus sévère. Vous ai-je, dans ce qui précède, suffisamment communiqué les avertissements et la réprobation des hommes ? Je vous ai dit la très piètre opinion dans laquelle vous tenait M. Oscar Browning. Je vous ai indiqué ce que Napoléon, autrefois, pensait de vous, et ce que Mussolini en pense aujourd'hui. Puis, pour le cas où quelques-unes d'entre vous

aspireraient à écrire des romans, j'ai recopié, afin que vous en fassiez votre profit, les conseils des critiques sur la nécessité de reconnaître courageusement les imperfections de votre sexe. J'ai fait mention du Pr X et mis en valeur sa déclaration : les femmes sont intellectuellement, moralement et physiquement inférieures aux hommes. Je vous ai transmis tout ce que le hasard a mis sur mon chemin, et voici un avertissement final qui provient de M. John Langdon Davies<sup>{18}</sup>. M. John Langdon Davies prévient les femmes « que lorsque les enfants cesseront d'être désirés, les femmes cesseront en même temps d'être nécessaires ». J'espère que vous prendrez cela en note.

Comment puis-je encore vous encourager à vous plonger au cœur même de la vie ? Jeunes femmes, dirais-je volontiers, et veuillez être attentives car voici la péroraison qui commence, vous êtes à mon avis d'une honteuse ignorance. Vous n'avez jamais ébranlé l'empire ou mené une armée à la bataille. Les pièces de Shakespeare ne furent pas écrites par vous et vous n'avez jamais initié une race barbare aux bienfaits de la civilisation. Quelle est votre excuse ? Certes, il vous est facile de dire, montrant les rues et les squares et les forêts du globe fourmillant d'habitants noirs, blancs ou café-au-lait et qui tous participent activement aux affaires, aux aventures et aux histoires amoureuses : nous avons eu bien autre chose à faire. Sans nous, ces mers n'auraient pas connu la navigation et ces terres fertiles seraient désertes. Nous avons porté et mis au monde, lavé et instruit jusque vers leur sixième ou septième année ces êtres humains qui, au nombre d'un milliard six cent trente-deux millions, si l'on en croit les statistiques, existent actuellement, ce qui même en admettant que certaines d'entre nous aient pu être aidées dans cette tâche prend un certain temps.

Il y a du vrai dans ce que vous dites – je ne veux pas le nier. Mais en même temps, permettez-moi de vous rappeler que deux collèges pour femmes, au moins, fonctionnent depuis l'an 1866, qu'après l'année 1880 les femmes mariées furent autorisées à posséder des biens en propre, et qu'en 1919 – c'est-à-dire il y a neuf ans – on leur donna le droit de vote. Puis-je aussi vous rappeler que la plupart des professions ne nous ont été accessibles que depuis dix ans à peine ? Quand vous réfléchissez à l'immensité de ces privilèges et au temps écoulé depuis lequel les femmes en ont la jouissance, et au fait qu'il

doit exister en ce moment deux mille femmes environ capables de gagner plus de cinq cents livres par an d'une façon ou d'une autre, vous conviendrez que l'excuse du manque d'occasion, d'encouragement, de loisir, d'instruction et d'argent n'est plus valable. Ajoutons que les économistes nous disent que M<sup>me</sup> Seton a eu trop d'enfants. Vous devez, bien entendu, continuer à avoir des enfants, mais – nous disent-ils – par unité et non par douzaines.

Donc, avec un peu de temps devant vous et avec quelque instruction livresque dans votre cerveau – car vous avez eu votre comptant de l'autre instruction et je soupçonne que si l'on vous envoie à l'école c'est en partie pour que vous oubliiez ce que vous savez – vous devez pouvoir vous embarquer pour une autre étape de votre très longue, très pénible et très obscure carrière. Mille plumes sont prêtes à vous suggérer ce que vous devriez faire et les résultats auxquels vous pourrez atteindre. Ma suggestion à moi est un peu baroque, je l'admets ; je préfère par conséquent lui donner la forme de la fiction.

Je vous ai dit au cours de cette conférence que Shakespeare avait une sœur ; mais n'allez pas à sa recherche dans la vie du poète écrite par Sir Sidney Lee. Cette sœur de Shakespeare mourut jeune... hélas, elle n'écrivit jamais le moindre mot. Elle est enterrée là où les omnibus s'arrêtent aujourd'hui, en face de l'Elephant and Castle. Or, j'ai la conviction que cette poétesse, qui n'a jamais écrit un mot et qui fut enterrée à ce carrefour, vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en nombre d'autres femmes qui ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de laver la vaisselle et de coucher leurs enfants. Mais elle vit ; car les grands poètes ne meurent pas ; ils sont des présences éternelles ; ils attendent seulement l'occasion pour apparaître parmi nous en chair et en os. Cette occasion, je le crois, il est à présent en votre pouvoir de la donner à la sœur de Shakespeare. Car voici ma conviction : si nous vivons encore un siècle environ – je parle ici de la vie qui est réelle et non pas de ces petites vies séparées que nous vivons en tant qu'individus – et que nous ayons toutes cinq cents livres de rente et des chambres qui soient à nous seules ; si nous acquérons l'habitude de la liberté et le courage d'écrire exactement ce que nous pensons ; si nous parvenons à échapper un peu au salon commun et à voir les humains non pas seulement dans leurs rapports les uns avec les autres, mais dans leur relation avec la

réalité, et aussi le ciel et les arbres et le reste en fonction de ce qu'ils sont ; si nous parvenons à regarder plus loin que le croquemitaine de Milton – car aucun être humain, si nous ne reculons pas devant le fait (car c'est bien là un fait) qu'il n'y a aucun bras auquel nous accrocher et que nous marchons seules et que nous sommes en relation avec le monde de la réalité et non seulement avec le monde des hommes et des femmes – alors l'occasion se présentera pour la poétesse morte qui était la sœur de Shakespeare de prendre cette forme humaine à laquelle il lui a si souvent fallu renoncer. Tirant sa vie de la vie des inconnues qui furent ses devancières, ainsi qu'avant elle le fit son frère, elle naîtra, enfin. Mais il ne faut pas – car cela ne saurait être – nous attendre à sa venue sans effort, sans préparation de notre part, sans que nous soyons résolues à lui offrir, à sa nouvelle naissance, la possibilité de vivre et d'écrire. Mais je vous assure qu'elle viendrait si nous travaillions pour elle et que travailler ainsi, même dans la pauvreté et dans l'obscurité, est chose qui vaut la peine.

{1} Oxbridge est le nom d'une faculté imaginaire, forgé à partir d'Oxford et de Cambridge (*N. d. T.*).

{2} « On nous a dit qu'il faudrait demander au moins trente mille livres... ce qui n'est pas une grosse somme, étant donné qu'il doit n'y avoir qu'une seule université de ce genre pour la Grande-Bretagne, l'Irlande et les colonies, et vu la facilité qu'on a pour trouver d'énormes sommes destinées aux écoles de garçons. Mais quand on pense à l'infime minorité qui désire vraiment que les femmes soient instruites, trente mille livres deviennent une grosse somme. » Lady Stephen, *Emily Davies and Giron College*.

{3} « Chaque sou qu'à grand-peine on amassait était destiné à la construction et le superflu dut être remis à plus tard. » R. Strachey. *The Cause*.

{4} En français dans le texte (*N. d. T.*).

{5} « Les hommes savent que les femmes sont une trop forte partie pour eux et préfèrent, en conséquence, les plus faibles et les plus ignorantes d'entre elles. S'il n'en était pas ainsi, ils n'auraient pas peur de femmes qui en sauraient autant qu'eux. » « Pour rendre justice au sexe, c'est seulement faire preuve de loyauté que de reconnaître que, dans une autre conversation, il me dit qu'il était sincère en s'exprimant ainsi. » Boswell, *The Journal of a Tour to the Hebrides*.

{6} « Les anciens Germains croyaient qu'il y avait quelque chose de sacré chez les femmes, et, en conséquence, les consultaient comme oracles. » Frazer, *Le Rameau d'or*.

{7} Currer Bell, pseudonyme sous lequel écrivit Charlotte Brontë.

{8} En français dans le texte.

{9} *A Survey of Contemporary Music*, Cecil Gray, p. 246.

{10} Voir *Cassandra*, par Florence Nightingale, imprimé dans *The Cause*, par R. Strachey.

{11} *Memoirs of Jane Austen*, par son neveu James Edward Austen Leigh.

{12} « (Elle) visait à la métaphysique et c'est là une obsession dangereuse, surtout chez une femme, car les femmes possèdent rarement le salutaire amour masculin de la rhétorique. C'est là une étrange lacune dans un sexe qui, en d'autres termes, est plus primitif et plus matérialiste. » *New Criterion*, juin 1928.

{13} « Si, comme journaliste, vous estimez que les romancières ne devraient aspirer à la perfection qu'en reconnaissant courageusement les limites de leur sexe, Jane Austen a montré avec quelle grâce ce geste peut être exécuté », etc. *Life and Letters*, août 1928.

{14} *Diane de la croisée des chemins*, roman de George Meredith.

{15} La lettre « I » (qui prend alors une majuscule) correspond au pronom personnel « je » en anglais. (*N. d. T.*)

{16} *The Art of Writing*, Sir Arthur Quiller-Couch.

{17} Murasaki Shikibu (978-1016), romancière, auteur d'une des plus grandes œuvres littéraires japonaises : l'*Histoire du Genji*.

{18} *A Short History of Women*, Langton Davies.